

Philosophes
et
Savants Français

DU XX^e SIÈCLE

EXTRAITS ET NOTICES

IV

La Psychologie

par

DANIEL ESSERTIER

Chargé de Cours à l'Université de Poitiers



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

LA PSYCHOLOGIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Les Formes inférieures de l'Explication (1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine). — *Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques* (prix Charles-Lambert).

Psychologie et Sociologie. Essai de Bibliographie critique (Publications du Centre de Documentation Sociale de l'École normale Supérieure, 1 vol. in-8°).

La Sociologie (« Philosophes et Savants français du xx^e siècle », tome V). — *Sous presse.*

Tu2c51

PHILOSOPHES
ET
SAVANTS FRANÇAIS
DU XX^e SIÈCLE

EXTRAITS ET NOTICES

IV

La Psychologie

PAR

Daniel ESSERTIER

Chargé de cours à l'Université de Poitiers



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1929

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

AVANT-PROPOS

« En 1896, observe Th. Ribot dans sa préface au grand *Traité de Psychologie* publié sous la direction du Dr Dumas, l'*Index psychologique* contenait une liste de 2.294 livres, mémoires, articles publiés durant cette année. L'augmentation a été constante et l'on se rapproche aujourd'hui (1914) de 4.000, sans compter les omissions, ni les rapports, de plus en plus volumineux, des congrès quinquennaux. » Après un léger ralentissement dû à la guerre, cette énorme production a repris sa marche ascendante. Le discrédit croissant des spéculations purement métaphysiques, le développement de la psychologie appliquée, la coopération, de plus en plus étroite, de la psychologie et de la sociologie ont contribué à déplacer le centre de gravité des recherches philosophiques. Tous, aujourd'hui, pour des raisons diverses, regardent vers les sciences de l'homme et cet intérêt se marque par une foule de publications parmi lesquelles l'étudiant, le lecteur cultivé ont bien des chances de se perdre.

Nous voudrions que ce petit volume leur servît de guide et leur permît tout au moins de faire, parmi leurs lectures, une sélection utile. La matière est si complexe que n'importe quel plan est assuré d'encourir de graves reproches. Il en faut un cependant. L'idée qui inspire celui que nous avons choisi est la suivante : tous les psychologues contemporains

admettent que l'étude de la vie mentale doit être *positive*, mais ils ne s'accordent pas sur le sens qu'il convient de donner à ce mot. Les uns l'entendent *stricto sensu*, ils cherchent par quel biais les faits psychiques peuvent être assimilés aux phénomènes physiques et biologiques afin de les soumettre à l'expérimentation et à la mesure. Cependant, à l'usage, ce qu'il y a d'original et d'irréductible dans la réalité mentale brise le cadre étroit de méthodes qui ne sont pas faites pour elle, et de là vient que, dans les laboratoires mêmes et surtout dans les cliniques, on s'achemine, sans toujours l'avouer, vers une conception plus large et plus souple de la positivité, on se rapproche ainsi de ceux qui, partis d'une conception de la philosophie qui repose sur l'analyse réflexive, estiment qu'ils sont seuls placés au point de vue convenable pour assigner leur vrai sens, c'est-à-dire tout leur sens, aux données de l'observation et aux résultats de l'expérimentation. Entre ces deux grands groupes, que ne sépare d'ailleurs aucune cloison étanche — un Bergson, par exemple, n'ignorera rien des travaux sur l'aphasie et, inversement, un Ribot sera presque toujours guidé par le sentiment de la spécificité des faits psychologiques — prennent place les chercheurs qui ont délimité leurs champs d'études, animaux, enfants, primitifs, troubles mentaux ; ils apportent leur contribution sans bien se préoccuper, au moins consciemment, de la faire entrer dans un système.

« Nulle part, écrit M. Parodi, la tendance positive et la préoccupation scientifique ne s'imposent plus jalousement qu'en psychologie (1). » Sans doute. Mais tour à tour la psy-

(1) *La Philosophie contemporains en France*, 3^e édition, p. 501.

chophysique, le parallélisme, l'épiphénoménisme ont été la conception « scientifique » par excellence. Le behaviorisme voudrait bien recueillir leur succession : le sort qu'ont subi les théories qui l'ont précédé fait hésiter les plus intrépides. Si bien que la psychologie scientifique n'est plus, pratiquement, que la psychologie où l'on fait, autant que possible, œuvre de savant : les théories et les méthodes qui ressemblent à celles des sciences de la nature ont bien toujours la préférence, mais enfin aucune exclusion n'est prononcée. Cet état d'esprit est particulièrement manifeste dans la large définition que le *Traité* du Dr Dumas (1) donne de la « psychologie expérimentale » : c'est un ensemble de procédés très divers — la mesure chronoscopique des temps de réaction voisine avec l'observation pathologique, l'étude comparée des sociétés primitives n'empêche pas l'introspection. C'est un chantier, c'est un groupement de travailleurs. Notre premier soin doit être de chercher à savoir ce qu'on y fait, comment on institue une expérience ou une observation et quel profit notre connaissance de l'homme peut en retirer. Nous convierons donc le lecteur à visiter laboratoires et cliniques (chapitres I, II, III). — Mais il ne tardera pas à remarquer que le plus savant appareil, fût-il une merveille de technique, comme la plus minutieuse « histoire de malade », ne peuvent que produire des *faits* qui n'ont un sens que lorsqu'ils sont *interprétés*. Or, le chercheur le plus insouciant d'idées générales n'en a pas moins nécessairement son système ; qu'il le veuille ou non, c'est son « équation personnelle », son coefficient d'erreur, mais il n'en a pas conscience.

(1) T. II, p. 1122.

En outre il se bornera le plus souvent à appliquer ses méthodes sans en apercevoir ni essayer d'en déterminer les limites, et même il sera porté à croire que l'application en est illimitée. Enfin il lui arrivera de se méprendre sur l'objet même de sa science. Les psychologues venus de la philosophie, habitués à la critique dans le sens kantien du mot, lui révéleront sa méprise, ses préjugés et ses involontaires prénotions ; ils s'efforceront de restituer son autonomie à la science de l'esprit et poseront en règle qu'il ne saurait y avoir de véritable explication des faits de l'ordre mental en dehors de l'unité et de la totalité d'un sujet (chapitre iv). — Mais ils ne se contentent pas d'énoncer et d'établir dialectiquement cette proposition fondamentale : ils travaillent à la vérifier, ils mettent la main à la pâte, ils brassent faits et documents, et maintes fois ils joignent à l'habileté d'un praticien exercé la plus vaste culture. On peut dire, sans paradoxe, que, en matière de positivité, ils sont plus exigeants que les « spécialistes » (chapitres v et vi). — De leur côté, ceux-ci ne sont pas sans s'apercevoir que leurs patientes investigations, leur étude minutieuse du détail, laissent échapper un *je ne sais quoi* qui pourrait bien être la réalité même, et leur intransigeance se tempère d'une nuance de doute et de quelque mélancolie. Ces concessions réciproques, cette collaboration tacite, la mutuelle sympathie qu'éveille, chez des hommes sincères, le spectacle de qualités opposées — ici une probité scientifique qui confine à l'ascétisme, là une foi généreuse dans les destinées de l'intelligence humaine — permettent de bien augurer de l'avenir des recherches psychologiques. Dès maintenant elles leur confèrent une certaine unité que les divisions que

nous avons dû adopter, les cadres un peu arbitraires qu'il nous a bien fallu constituer, n'auront pas réussi, nous l'espérons, à dissimuler entièrement.

Les extraits ont été choisis de façon à montrer, par des exemples aussi complets que possible, la *manière de travailler* des auteurs : une expérience, une analyse, l'énoncé ou l'étude d'un problème. Quelquefois, rarement, une « profession de foi » ou une conception méthodologique. Ce petit livre voudrait être une *table d'orientation* de la psychologie française du xx^e siècle. Il est fait surtout d'indications et n'a d'autre ambition que d'être un bon instrument de travail.

CHAPITRE PREMIER
LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE
ET COMPARÉE

« La psychologie expérimentale, écrit M. Piéron (1), est née de la physique. C'est chez les chercheurs accoutumés aux exigences de la méthode scientifique que l'expérimentation s'est étendue des phénomènes extérieurs aux processus mentaux impliqués par la connaissance de ces phénomènes. » Bien avant Weber et Fechner, les physiciens avaient déterminé l'existence de sons différentiels ou mesuré la persistance de certaines impressions lumineuses : au XVIII^e siècle le physicien français Bouguer montrait que « pour être perçue, une variation de luminosité doit représenter une proportion constante (un 64^e) de la luminosité initiale ». Les astronomes étaient conduits à des constatations analogues (étude de l'« équation personnelle »). Enfin les physiologistes, en étudiant les organes des sens et les fonctions du système nerveux, firent naître la psychophysique des sens, dont le premier laboratoire fut fondé à Leipzig par Wundt (1875).

La psychophysique proprement dite n'était pas viable : la « détermination quantitative (2) », dont Ribot, en 1870, disait que c'était ce qui importait en psychologie, ne porte plus guère aujourd'hui que sur les temps de réaction, les mouvements, les variations de la mémoire et de la sensibilité selon les individus.

La physiologie hérite du crédit dont avait joui la psychophysique. On fonde sur elle les plus grands espoirs. Dès 1877, M. Charles Richet (3) prévoit le moment où la psychologie sera « une des branches les plus intéressantes de la physiologie », il

(1) *Psychologie expérimentale*, 1927, p. 5.

(2) *La Psychophysique*, 1901.

(3) *Recherches expérimentales et cliniques sur la sensibilité*.

tente même de fonder toute une psychologie (1) sur l'acte réflexe. Moins ambitieux, le physiologiste Beauvis (2), à Nancy, se borne à étudier expérimentalement les conditions de l'activité cérébrale. En 1889, il vient diriger à Paris le premier laboratoire français de psychologie physiologique. L'année précédente, sur l'initiative de Renan, avait été créée, pour Ribot, la chaire de psychologie expérimentale du Collège de France. Notons que ce n'est qu'en 1891 que Th. Flournoy obtint la création, à l'Université de Genève, d'un laboratoire et d'une chaire de psychologie expérimentale (3).

Depuis cette époque, la notion de psychologie expérimentale s'est considérablement élargie. L'œuvre même d'un Ribot en porte témoignage et M. Georges Dumas ne fait qu'exprimer la pensée de son maître lorsqu'il écrit : « Nous avons pris le terme *expérimental* au sens large, à tel point que toutes les sciences qui s'appuient sur l'expérience et qui ont pu nous éclairer sur les conditions originelles ou actuelles d'un fait psychologique, ses caractères, ses composantes, son mécanisme, son évolution, sa généralité, ses variations dans l'espèce humaine ou la série animale, telles la physiologie cérébrale, la physiologie des sensations, la psychologie de laboratoire, la psychologie introspective, la psychologie des mémoires, des confessions, des correspondances, la psychologie par questionnaires et par enquêtes, la psychologie, la physiologie et l'anatomie pathologiques, la psychologie animale, la sociologie, etc., etc., ont été, suivant les cas et les circonstances, mises à contribution (4). »

En ce sens la psychologie expérimentale se confond, ou peu s'en faut, avec toute la psychologie. Pour plus de clarté, nous devons donc opérer des divisions un peu arbitraires. Notre premier chapitre sera intitulé *La psychologie expérimentale et comparée* — du nom très général et un peu élastique de la chaire de Ribot au Collège de France — et groupera des psychologues comme Th. Ribot, A. Binet, Fr. Paulhan, bien que ce dernier, s'il se rapproche des deux précédents par la chronologie et une certaine manière de concevoir les problèmes psychologiques, ait plus souvent recours à l'observation qu'à l'expérimentation. Celle-

(1) *Essai de psychologie générale*, Alcan, 1887.

(2) 1830-1925.

(3) Aujourd'hui occupée par M. Ed. Claparède.

(4) *Traité de Psychologie*, t. II, p. 1122.

ci a été portée à son dernier degré de rigueur par MM. B. Bourdon, M. Foucault, H. Piéron que nous réunissons dans notre deuxième chapitre : *La psychologie de laboratoire*. La psychologie pathologique fera également l'objet d'un chapitre spécial. Restent la psychologie animale, celle des enfants et des primitifs, sans compter les travaux qui portent sur les différences mentales déterminées par le sexe, l'âge, la race (1), sur les caractères et les types d'esprits. Des chercheurs de grand mérite se sont spécialisés dans l'un ou l'autre de ces domaines : nous ne pouvons guère, faute de place, que les mentionner brièvement.

Psychologie animale. — Alfred Binet (2) s'intéressa de bonne heure aux problèmes de la psychologie animale et particulièrement à l'étude des animaux unicellulaires (Protozoaires). Il s'entretenait souvent de ces questions avec le biologiste Giard et, en 1904, il ouvrit, dans l'*Année psychologique*, une rubrique spéciale, qu'il confia à M. Georges Bohn.

M. Georges Bohn (3) estime qu'on ne saurait se contenter d'observer les « comportements » des animaux, mais qu'il faut considérer ces comportements ou actes comme les résultantes de phénomènes physico-chimiques et par conséquent « pousser l'analyse physico-chimique aussi loin que possible ». Toutefois, chez les animaux comme chez l'homme, il existe des faits de conscience et certains de leurs actes supposent des sensations, des souvenirs et même de l'intelligence. M. Bohn s'oppose à M. Piéron, un des principaux représentants de la psychologie zoologique contemporaine (4), pour qui le psychologue n'a pas à s'occuper de ce qu'il peut y avoir de conscient ou non dans les comportements des animaux.

Les biologistes auraient ici leur place marquée ; leurs contributions à l'étude de la psychologie animale sont importantes.

(1) Ou des circonstances exceptionnelles comme la cécité. Voir le beau livre de Pierre Villey (aveugle lui-même) sur le *Monde des Aveugles*.

(2) Voir ci-dessous p. 22.

(3) De 1906 à 1909 M. Bohn a analysé, dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique*, en collaboration avec Mme Anna Drzewina, tous les travaux de psychologie animale de quelque importance. Il a publié *La Naissance de l'Intelligence* (Alcan, 1909) et *La Nouvelle Psychologie animale* (Alcan, 1910-1911). — Cf. son mémoire intitulé *Les tropismes, les réflexes, l'intelligence* (*Année psychologique*, 1906).

(4) Voir ci-dessous p. 80.

Citons MM. G. Bonnier, Yves Delage, Hachet-Souplet et surtout Et. Rabaud (1) (cf. son *Étude expérimentale de l'Instinct* (2) et la sévère critique à laquelle il a soumis les expériences de J. H. Fabre (3).

Psychologie de l'enfant. — Les remarquables travaux de l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève, et notamment de MM. E. Claparède, Pierre Bovet, Jean Piaget, ne sauraient faire oublier les nombreuses études, souvent excellentes, qui ont paru en France dans ces dernières années. Au demeurant, la coopération spirituelle est si étroite entre ces deux groupes de chercheurs que seules les limites du présent volume nous obligent à laisser de côté les travaux suisses. L'influence d'Alfred Binet y est dominante, et M. Jean Piaget a reconnu lui-même tout ce qu'il devait au Dr Pierre Janet. Inversement, des ouvrages comme la *Psychologie de l'enfant* (4) ou *La causalité physique chez l'enfant* (5), pour ne citer que le dernier en date d'une importante série, sont lus et commentés avec une extrême attention en France.

Au cours de la dernière séance (16 mai 1928) de la Société française de philosophie, où M. Piaget avait été invité à exposer ses conceptions et ses méthodes, les unes et les autres provoquèrent (notamment de la part de MM. Delacroix, Wallon, Bourjade (6) des remarques de grande portée et des objections peut-être décisives.

Les psychologues de l'enfant en France marquent en général plus de prudence : telle est la fine et pénétrante étude de M. Craussel sur *Le premier éveil intellectuel de l'enfant* ; tels sont aussi les travaux de M. Bernard Perez sur *Les trois premières années de l'enfant*, *L'Enfant de trois à sept ans*, ou les bons recueils de faits de M. Queyrat (*Imagination, Logique, Curiosité, Jeux de l'enfant*), ou enfin les recherches de M. Luquet sur les *Dessins d'un enfant*.

(1) M. Et. Rabaud est professeur de biologie expérimentale à la Faculté des sciences de l'Université de Paris. Il y dirige le laboratoire de biologie expérimentale. A l'Institut de psychologie, il est chargé de l'enseignement de la psychologie zoologique.

(2) *Journal de Psychologie*, 1914.

(3) *Ibid.*, 1924.

(4) Par E. Claparède.

(5) Par Jean Piaget.

(6) Cf. J. Bourjade, *Les formes de l'explication causale chez l'enfant* (1927).

Notons également la tendance de ceux qui étudient l'enfant à le comparer soit avec l'animal (M. P. Guillaume, par exemple, dans *l'Imitation chez l'enfant* ou dans ses articles (1) soit avec le primitif (M. Luquet, etc.), soit enfin avec le névropathe. La thèse récente et très remarquable de M. Henri Wallon (2), *L'Enfant turbulent* — étude sur les retards et les anomalies du développement moteur et mental (3) — ouvre les plus intéressantes perspectives et apporte une importante contribution à la solution du difficile problème de la conscience primitive (4).

Psychologie des « primitifs ». — Elle a surtout été étudiée par les sociologues. Nous y viendrons dans le volume consacré à la sociologie.

THÉODULE RIBOT

Cinquante ans d'enseignement ont permis à Théodule Ribot (5) de jouer dans la psychologie contemporaine un rôle de témoin, d'initiateur et de guide. En 1870 il étudie la *Psychologie anglaise contemporaine*, en 1879, la *Psychologie allemande*. Sous l'influence de Spencer il s'attaque au problème de l'*Hérédité psychologique* (1873, thèse de doctorat). La fécondité des recherches pathologiques le frappe : il exploite méthodiquement cette veine nouvelle, et c'est la série des monographies : *Les Maladies de la mémoire* (1881), *de la volonté* (1883), *de la personnalité* (1885), que suivent la *Psychologie de l'attention* (1889), *l'Évolution des idées générales* (1897), *l'Essai sur l'Imagination créatrice* (1900).

(1) Voir aussi sa préface à l'ouvrage de Koehler, *L'Intelligence des singes supérieurs*, qu'il a traduit.

(2) Agrégé de philosophie, docteur ès lettres et en médecine, professeur à l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris. Sujet de son cours en 1927-1928 : *La Pensée de relation chez l'enfant*. Collaboration au *Traité de Psychologie* de G. Dumas.

(3) Paris, Alcan, 1926.

(4) *Les anomalies mentales chez les écoliers* ont été étudiées également par J. Philippe et G. Paul-Boncour (Alcan).

(5) 1839-1916. Ecole normale supérieure (1862), agrégé de philosophie (1865), professeur aux lycées de Vesoul et de Laval (1865-1872), chargé de cours à la Sorbonne (1872-1885), professeur au Collège de France (1889-1916). Membre de l'Institut. Fondateur et directeur de la *Revue philosophique* (1876-1916).

Les problèmes de la psychologie affective passent au premier plan de ses préoccupations, et il donne la *Psychologie des sentiments* (1896), la *Logique des sentiments* (1905), l'*Essai sur les passions* (1907), les *Problèmes de psychologie affective* (1910). Infatigable, il publie, deux ans avant sa mort — il avait soixante-quinze ans — la *Vie inconsciente et les mouvements* (1914) (1).

On trouvera les idées méthodologiques de Ribot dans les préfaces à la *Psychologie anglaise* et à la *Psychologie allemande*, dans un chapitre de la *Méthode dans les sciences* (Alcan, 1909), enfin dans la préface, écrite en 1914, au *Traité de Georges Dumas*. Elles ont sensiblement évolué. Parti d'une conception très étroite de la positivité en psychologie, Ribot n'a pu s'y tenir et il l'a élargie sans cesse. Les préfaces de 1870 et de 1879 sont de véritables manifestes contre la psychologie éclectique en général et contre l'introspection en particulier : la psychologie nouvelle est conçue dans un sens rigoureusement scientifique ; elle doit emprunter ses procédés « autant que possible aux sciences biologiques (2) ». C'est en rivant l'état de conscience à son concomitant physique qu'on le fait rentrer « dans les conditions du déterminisme, sans lequel il n'y a pas de science », et qu'on rattache la psychologie « aux lois de la vie et à son mécanisme ». Force lui est bien, pourtant, de constater l'insuffisance de ce mode d'explication sur lequel il fondait tant d'espoirs : il le complète par la méthode pathologique. Puis l'introspection elle-même, d'abord timidement reconnue, est ouvertement réhabilitée : « C'est la méthode fondamentale de la psychologie, la condition nécessaire de toutes les autres et à peu près la seule qui ait été employée pendant des siècles. » Seulement elle est d'un maniement fort délicat ; c'est plutôt une aptitude, susceptible de dressage, qu'un procédé rigoureusement défini ; enfin si, « sans elle, rien ne commence, avec elle seule rien ne s'achève ». Par conséquent le psychologue ne négligera ni les enquêtes, ni la méthode génétique, ni la méthode comparative, ni l'histoire, ni aucune des sciences qui lui apportent une information quelconque sur l'homme. En 1909, Ribot voyait bien que la psychologie avait « sa raison dans la nature, son épanouissement dans la société ». En 1914, il n'hésite pas à écrire : « Si la psychologie commence

(1) Tous ces ouvrages ont paru à la librairie Alcan.

(2) *Psychologie allemande contemporaine*, p. VIII.

avec la biologie et avec la zoologie, elle a son efflorescence terminale dans la sociologie. »

L'explication a naturellement suivi la même évolution que les méthodes. La thèse sur l'*Hérédité psychologique* et les monographies sur les *Maladies de la mémoire*, de *la volonté*, de *la personnalité* sont dominées par les théories biologiques et évolutionnistes. La mémoire, par exemple, est essentiellement conservation et reproduction des souvenirs, mais ce qu'il y a, sous ces phénomènes, ce qui les *explique*, c'est la faculté que possèdent les cellules cérébrales de se reproduire, c'est-à-dire, en dernière analyse, la nutrition. « La base de la mémoire est donc la nutrition. » En fait Ribot a employé simultanément deux méthodes différentes : l'observation pathologique l'a sauvé de l'impasse où la biologie l'eût infailliblement acculé, elle lui a découvert l'aspect essentiel, c'est-à-dire l'aspect psychologique de la mémoire. Avec l'aisance d'un idéologue, il en a démonté le mécanisme et il a su discerner des relations importantes, telles que l'ordre de disparition des mots, le degré de résistance des divers éléments, la hiérarchie des fonctions (1). Les états affectifs sont primitifs, profonds, essentiels : ils disparaissent les derniers. Sur le seuil de la ruine mentale définitive, le malade sait encore les mots qui expriment les passions.

L'étude de la vie affective marque une nouvelle étape, un nouvel élargissement des horizons aussi bien que des méthodes. Sans doute Ribot déclare qu'il adopte, « sans restriction aucune », la thèse physiologique, qu'il veut chercher « dans les besoins et les instincts, c'est-à-dire dans des mouvements », les racines des sentiments. La complexité de ces phénomènes défie l'interprétation physiologique aussi bien que la conception associationniste : force est bien d'élargir l'enquête jusqu'à y comprendre l'histoire même des sentiments dans l'humanité. Mais alors il devient difficile de parler de parallélisme, sinon dans un sens très large et, avouons-le, assez vague. On n'a point vraiment *expliqué* la nature des sentiments quand on a dit qu'ils dépendent des tendances, ni leur évolution, quand on a invoqué la complication croissante des représentations qui s'associent avec eux. Pareillement l'invention, où s'exprime la personnalité tout entière, n'a

(1) On sait que, selon Ribot, les fonctions mentales vont du moins conscient, qui est aussi le plus ancien et le plus stable, au plus conscient, lequel est en même temps le plus récemment acquis, le plus faiblement organisé et le plus fragile.

pas livré son secret lorsque l'on a distingué l'inconscient statique et l'inconscient dynamique. Enfin la motricité, si importante qu'elle soit, n'est pas tout. Elle ne saurait nous donner, en tout cas, la clef de la vie mentale, non plus, d'ailleurs, que la césés-thésie qui se prête un peu trop aux explications du type *obscu-rum per obscurius*.

Il reste que Ribot a excellé à débrouiller les questions à un moment où la confusion était grande. Il a ouvert toutes les voies, et si nettement que d'innombrables chercheurs, dans tous les pays, s'y sont aussitôt engagés à sa suite : ses exposés, « trop lumineux » au gré de Rauh, n'en sont pas moins, aujourd'hui encore, l'indispensable initiation à l'étude méthodique de la vie mentale.

FRAGMENTS

I. — Les plaisirs morbides (1)

J'examinerai tout d'abord un cas typique étudié par plusieurs psychologues et dont ils n'ont fourni, à mon gré, aucune explication satisfaisante : c'est l'état particulier qu'on a nommé *luxury of pity* (Spencer), plaisir dans la douleur (Bouillier) et qu'il serait exact d'appeler *plaisir de la douleur*. Il consiste à se complaire dans sa propre souffrance et à la savourer comme un plaisir.

Cette disposition de l'âme n'est pas, comme on pourrait le croire, exclusivement propre aux gens blasés et aux époques de civilisation raffinée ; elle semble inhérente à l'humanité à peine sortie de la barbarie. Bouillier (2) a relevé chez les auteurs de l'antiquité les passages qui la men-

(1) *La Psychologie des sentiments*, chap. iv, p. 63-70.

(2) Bouillier, *Du plaisir et de la douleur*, ch. vii.

tionnent, non seulement chez Lucrèce, Sénèque et d'autres moralistes, mais dans les poèmes d'Homère, reflet d'une civilisation bien primitive et où cependant « on se réjouit de ses larmes ». Il aurait pu en trouver dans la Bible et, je suppose, dans les épopées de l'Inde ancienne. Nous ne sommes donc pas en face d'un phénomène rare ; toutefois plus on avance dans la civilisation, plus il devient fréquent.

Quelques faits vaudront mieux que des citations ; on en trouve de toute espèce : plaisir de la douleur physique, plaisir de la douleur morale. Certains malades éprouvent une volupté intense à tourmenter leurs plaies. « J'ai connu, dit Mantegazza, un vieillard qui m'avouait trouver un plaisir extraordinaire et qui ne lui paraissait inférieur à nul autre, à égratigner les contours enflammés d'une plaie sénile qu'il avait depuis plusieurs années à une jambe (1). » Un homme célèbre de la Renaissance, Jérôme Cardan, dit dans son autobiographie, « qu'il ne pouvait se passer de souffrir et quand cela lui arrivait, il sentait s'élever en lui une telle impétuosité que toute autre douleur lui semblait un soulagement. » Aussi avait-il l'habitude dans cet état de mettre son corps à la torture jusqu'à en verser des larmes (2). On pourrait continuer une longue énumération de ces plaisirs de la douleur physique. Comme plaisir de la douleur morale, je ne donnerai qu'un exemple : la mélancolie, au sens ordinaire, non médical du mot, celle des amants, des poètes, des artistes, etc. : état qui peut être considéré comme le type de la dégus-

(1) Mantegazza, *Fisiologica del piacere*, p. 26.

(2) Il y aurait une curieuse étude de psychologie pathologique à faire d'après le *De Vita propria* de Cardan, qui était manifestement ce qu'on appelle de nos jours un névropathe et un déséquilibré.

tation complaisante de la tristesse. Tout le monde peut être triste, mais n'est pas mélancolique qui veut. Je mentionnerai encore, en passant, les plaisirs du laid en esthétique, le goût des spectacles sanglants et des tortures que nous devons étudier ailleurs.

Laissons les faits pour les essais d'explication qu'on a proposés : ils ne sont pas nombreux. Bouillier (*ouv. cité*) paraît adopter l'opinion d'un Cartésien qui dit : « Si l'âme dans tous les mouvements des passions, même les plus douloureux, est en quelque sorte chatouillée par une douceur secrète, si elle se complaît dans sa douleur, si elle ne veut pas être consolée, c'est qu'elle a la conscience que l'état où elle se trouve est l'état de cœur et d'esprit qui convient le mieux à sa situation. » Je ne comprends pas cette prétendue explication. J'aime mieux celle de Hamilton qui met la cause principale « dans le surcroît d'activité que donne à notre être tout entier le ressentiment de nos propres douleurs ». Ceci du moins est logique, puisque le plaisir est lié à son corrélatif ordinaire, un surcroît d'activité. — Spencer (1) a examiné le problème plus longuement : « J'appellerai l'attention sur un autre sentiment égoïste, surtout en raison de sa nature mystérieuse. Il y a un sentiment agréablement douloureux dont il est difficile de déterminer la nature et plus difficile encore de retracer la genèse : je veux parler de ce qu'on appelle quelquefois le plaisir de la douleur. Il semble possible que ce sentiment qui pousse l'homme en proie à la douleur à souhaiter d'être seul avec son chagrin et qui fait qu'il résiste à toute distraction, résulte de ce que cet homme fixe

(1) *Principles of Psychology*, t. II, § 518.

son attention sur le contraste qui existe entre ce qu'il croit mériter et le traitement qu'il a reçu soit de ses semblables, soit d'un pouvoir supérieur. S'il croit qu'il a mérité beaucoup, tandis qu'il a reçu peu, et surtout si au lieu d'un bien c'est un mal qui est survenu, la conscience de ce mal est adoucie par la conscience du bien qu'il croit mériter, rendue agréablement dominante par le contraste... Il y a en lui l'idée d'un grand déni de justice et un sentiment de supériorité à l'égard de ceux qui en sont les auteurs... Cette explication est-elle la vraie ? je sens que ce n'est pas évident. Je la propose simplement à titre d'essai et j'avoue que cette émotion particulière est telle que ni l'analyse ni la synthèse ne me mettent en état de la comprendre complètement. »

Cette explication ne me paraît que partielle, inapplicable à tous les cas. A mon avis, toutes les tentatives de ce genre doivent échouer, parce que les auteurs restent sur le terrain de la psychologie normale. Ce fait doit être traité par la méthode pathologique. On dira peut-être que ce n'est que la substitution d'un mot à un autre. Nullement, comme on le verra par ce qui suit.

On a eu le tort de s'attaquer d'abord à des phénomènes trop délicats et de les considérer isolément. Il faut procéder non par synthèse ou analyse, mais par grossissement ; établir une série dont les derniers termes — énormes — éclairent les premiers. J'indique les principales étapes de cette gradation : mélancolie esthétique, transitoire et intermittente ; *spleen* ; mélancolie (au sens médical) (1) ; puis en poussant plus loin,

(1) Un mode anormal de sentir des mélancoliques, remarque Krafft-Ebing, se rencontre dans la félicité de la douleur (*Leidenseligkeit*) ; chez eux des idées qui, à l'état sain, provoqueraient de la douleur, réveillent dans leur conscience affligée un faible sentiment de satisfaction qui en représente le ton affectif correspondant.

tendance au suicide, finalement le suicide. C'est ce dernier terme qui fait comprendre tous les autres. Les premières étapes ne sont que des formes embryonnaires, avortées ou mitigées de la tendance de l'être vers sa propre destruction, du désir qui la pose comme agréable. Enrayées dans l'immense majorité des cas, les formes faibles sont un acheminement vers la destruction et ne s'expliquent que si on les rapproche du cas extrême.

Les évolutionnistes ont émis cette hypothèse qu'il a dû exister des animaux ainsi conformés que chez eux le plaisir était lié aux actions destructrices, la douleur aux actions utiles et que, comme tout animal cherche le plaisir et fuit la douleur, ils ont dû périr en vertu de leur constitution même, puisqu'ils cherchaient ce qui détruit et fuyaient ce qui conserve. Cette supposition n'a rien de chimérique, car nous voyons des hommes trouver du plaisir à des actes qui, ils le savent très bien, les conduiront rapidement à la mort. Un être ainsi constitué est anormal, illogique ; il renferme en lui une contradiction qui le tuera.

Mais, peut-on dire, si la douleur et les actions nuisibles d'une part, le plaisir et les actions utiles d'autre part, forment des couples indissolubles, de telle sorte que l'état pénible dans la conscience est l'équivalent des actions destructives dans l'organisme et inversement, il y aurait donc ici une interversion : le plaisir exprimerait la désorganisation, la douleur, la réorganisation. Cette hypothèse, bien peu vraisemblable, ne paraît pas nécessaire. Si l'on admet, comme il a été dit dans le précédent chapitre, qu'il existe toujours deux processus simultanés et contraires dont la différence seule tombe dans la conscience, il suffit qu'un des deux processus

augmente ou que l'autre diminue d'une manière anormale, pour que la différence change aussi en faveur de l'un ou de l'autre. Sans doute le résultat final est en contradiction avec la règle, puisque dans les cas ci-dessus, le surplus qui devrait être négatif (douleur) est positif (plaisir) : mais ceci est une preuve nouvelle que nous sommes en face d'une déviation, d'une anomalie, d'un cas pathologique qui doit être traité comme tel.

Nous avons pris à part et étudié un cas typique ; il nous reste non à énumérer, mais à classer les plaisirs pathologiques pour en montrer la fréquence. Prenant comme guide la bonne définition de Mantegazza : « Le plaisir morbide est celui qui est la cause ou l'effet d'un mal », je les distribue en trois classes :

1^o Les plaisirs demi-pathologiques. Ils forment une transition du sain au morbide franc. Ce sont ceux qui exigent une dépense excessive ou prolongée de l'énergie vitale. On sait que les plaisirs du goût, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'exercice musculaire, des rapports sexuels, produisent la fatigue, l'épuisement ou même deviennent pénibles brusquement. Les plaisirs de la tendresse, de l'amour-propre, de la possession, lorsqu'ils se transforment en passions, c'est-à-dire augmentent en intensité et en stabilité, cessent d'être des plaisirs purs ; un élément douloureux s'y adjoint. Ce phénomène est naturel et logique, puisque tout accroissement d'activité entraîne des pertes et par conséquent des conditions de la douleur. Cette classe est à peine morbide, parce que la douleur *succède* au plaisir. Il n'en est pas de même des deux autres où le plaisir surgit du milieu de la destruction et domine dans la conscience ;

2° Les plaisirs destructeurs de l'individu. Je ne m'arrête pas à certaines anomalies du goût et de l'odorat qui seront décrites ailleurs ; mais les plaisirs dus à l'ivresse et aux narcotiques sont si répandus qu'ils semblent inhérents à l'humanité : en tout temps, en tout lieu, même chez les races sauvages, l'homme a trouvé des moyens artificiels de vivre, ne fût-ce qu'un instant, dans un monde enchanté. Ce plaisir, c'est lui qui l'a créé pour sa propre destruction. Mais il y a des cas encore plus nets, non acquis et inventés, où le plaisir recouvre et domine le travail de désorganisation. Ainsi pendant une certaine période de la paralysie générale des aliénés, où le malade croit posséder au suprême degré la force, la santé, la richesse, le pouvoir, où la satisfaction et la béatitude s'expriment dans toute leur personne. Ainsi dans certaines formes de la manie aiguë : par un côté, que nous négligeons en ce moment, elle se rapproche de la colère ; par un autre côté, c'est une humeur expansive, une joie qui déborde, un sentiment d'énergie, de vigueur ; quelques-uns disent, après la guérison, qu'ils ne se sont jamais sentis si heureux que pendant leur maladie (Krafft-Ebing). On peut citer encore le cas des phtisiques : beaucoup ne sont jamais si riches d'espérances et si féconds en projets que quand ils vont mourir. Enfin il y a « l'euphorie » des mourants. On a essayé de l'expliquer par une analgésie, comme si la suppression de la douleur était identique à l'apparition de la joie. Féré, qui a examiné la question dans sa *Pathologie des Emotions* (1), admet que cette exaltation est due à des conditions momentanées, mais positives, de la circulation cérébrale.

[(1) P. 170 et suiv.

Faut-il admettre que, dans ces cas, par une dérogation inconcevable au déterminisme naturel, le plaisir deviendrait la traduction dans la conscience d'une désorganisation profonde, implacable ? Il n'en est nul besoin. Il est plus rationnel d'admettre que ce plaisir est lié ici, comme toujours, à sa cause naturelle, une suractivité vitale. Tout plaisir pathologique est accompagné d'excitabilité ; mais celle-ci n'est pas une activité normale, sans quoi le fiévreux et le névropathe auraient un excès de santé. En réalité, nous sommes en face d'un cas complexe : d'une part, une déperdition perpétuelle, énorme, qui marche à grands pas, sans se traduire dans la conscience ; d'autre part, une excitation superficielle, momentanée et consciente. L'anomalie est dans cette disproportion psychique ou plutôt dans la myopie de la conscience qui ne peut dépasser ses étroites limites et pénétrer dans le domaine de l'inconscient ;

3° Les plaisirs destructeurs à caractère social : ils sont liés non au mal de l'individu, mais à celui des autres. Tel est le plaisir que l'on éprouve à tuer, à voir tuer, aux spectacles sanglants, aux courses de taureaux, aux combats d'animaux et, à un degré beaucoup plus faible, au récit ou à la lecture d'événements sanguinaires. Ces plaisirs s'expliquent ; ils dénotent la satisfaction de tendances violentes, destructives qui, faibles ou fortes, inconscientes ou conscientes, existent chez tous les hommes. Leur étude rentre dans la pathologie des tendances qui sera traitée plus tard ; remarquons seulement en passant que ces tendances enveloppent un certain déploiement d'énergie, ce qui est l'une des conditions du plaisir actif.

Une dernière question : le plaisir, en particulier la joie,

peut-il être la cause d'une catastrophe grave, comme la folie et la mort ?

Quelques aliénistes, Bucknill, Tuke, Guislain, etc., citent des cas de folie qu'ils attribuent à une joie brusque : un héritage imprévu, une place convoitée. Griesinger soutient « qu'il est extrêmement rare qu'une joie immodérée détermine à elle seule la folie, si même cela arrive jamais. » D'autres nient le fait absolument (1). Il est certain que dans l'énumération des causes de folie, on ne voit guère figurer la joie.

La même thèse a été soutenue pour la mort (2) qui se produirait brusquement ou à la suite d'une syncope.

C'est prendre la question sous une forme trop simple. D'abord, la joie, à titre d'état de conscience, ne saurait avoir cette efficacité. La catastrophe ne peut s'expliquer que par des troubles organiques soudains et violents, qui ne peuvent agir ainsi que sur des prédisposés. Ce n'est pas la joie qui affole ou qui tue ; mais le choc qui est reçu par un être dont l'état est anormal. Il serait plus juste de dire qu'un événement qui, chez le commun des hommes, devrait causer de la joie, produit ici un état particulier, pathologique, qui aboutit à la folie ou à la mort.

II. — Analyse psychologique de l'animisme enfantin (3)

L'imagination créatrice ne s'affirme avec ses caractères propres que dans le deuxième stade, sous la forme de l'animisme ou animation de toutes choses. Cette démarche

(1) Féré, *Pathologie des émotions*, p. 293, 294.

(2) Pour quelques faits, authentiques ou non, voir Féré, *ouvr. cité*, p. 234.

(3) *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 89-95.

de l'esprit nous est déjà connue, bien qu'elle n'ait été mentionnée qu'en passant : comme l'état d'esprit de l'enfant est, à ce moment, semblable à celui qui crée les mythes chez l'homme primitif, nous y reviendrons dans le chapitre suivant. Les ouvrages de psychologie abondent en faits qui démontrent que cette tendance primitive à attribuer à tout, la vie et même la personnalité, est une phase nécessaire que l'esprit doit traverser, longue ou courte, riche ou pauvre en inventions, suivant le degré d'imagination de l'enfant. Son attitude envers ses poupées en est l'exemple le plus banal et aussi le meilleur, parce qu'il est universel, sans exception, qu'il a été constaté dans tous les pays, dans toutes les races humaines. Il est inutile d'entasser des faits sur un point incontesté (1). Deux suffiront : je les choisis en raison de leur extravagance qui montre que, à ce moment et chez certains, l'animisme peut tout oser. « Un enfant s'était pris de tendresse pour la lettre W qu'il interpellait ainsi : *Dear old boy W.* » Un autre, à trois ans, en traçant la lettre L, y ajoute un petit crochet et saisissant immédiatement la ressemblance avec une forme humaine assise, s'écrie : Oh, il s'assied. Ayant fait un jour un F du mauvais côté, il s'en aperçoit, en place un autre à gauche correctement et s'exclame aussitôt : ils causent ensemble (F \perp). « Je me souviens, dit un correspondant de J. Sully, que j'attribuais de l'intelligence non seulement aux êtres vivants, mais aux pierres et aux objets fabriqués. Je trouvais très malheureux les cailloux étendus sur les routes, condamnés à rester tou-

(1) On en trouvera un grand nombre dans le livre de J. Sully : *Studies on Childhood*, ch. II, *The Age of Imagination*. La plupart des observations rapportées dans le présent chapitre sont empruntées à cet auteur.

jours immobiles et à voir toujours la même chose. Par pitié, je les transportais à un autre bout du chemin, pour qu'ils eussent l'agrément de voir du nouveau (1). »

Arrêtons-nous un instant pour essayer de déterminer la nature de cet état mental étrange, d'autant plus que nous le retrouverons chez l'homme primitif et qu'il nous présente l'imagination créatrice à son début.

1^o Le premier élément est une idée fixe ou plutôt un image ou un groupe d'images qui s'empare de la conscience et en exclut tout le reste : c'est l'analogie de l'état de suggestion chez l'hypnotisé, avec cette seule différence que la suggestion ne vient pas du dehors, d'un autre, mais de l'enfant lui-même ; c'est une auto-suggestion. Le bâton qu'il tient entre ses jambes devient pour lui un cheval imaginaire. La pauvreté de son développement mental rend d'autant plus facile ce rétrécissement du champ de sa conscience qui assure la suprématie de l'image ;

2^o Celle-ci a pour support une réalité qu'elle enveloppe : détail important à noter, parce que cette réalité, si mince qu'elle soit, confère l'objectivité à la création imaginaire et l'incorpore au monde extérieur. Le mécanisme est analogue à celui qui produit l'illusion, mais avec un caractère de stabilité qui exclut la rectification. L'enfant transforme un morceau de bois ou de carton en un autre lui-même, parce qu'il ne perçoit que le fantôme qu'il a créé, c'est-à-dire les images qui hantent son cerveau, non la matière qui les suscite ;

3^o Finalement, cette puissance de création qui investit

(1) J. Sully, *Ouvr. cité*, p. 30-31.

l'image de tous les attributs de la réalité, dérive d'un fait fondamental : l'état de *croyance*, c'est-à-dire l'adhésion de l'esprit fondée sur des conditions purement subjectives. Il n'entre pas dans mon sujet de traiter incidemment une si grosse question. Oubliée par l'ancienne psychologie, que sa méthode des facultés disposait à cette omission, la croyance a été récemment l'objet de nombreuses études. Je me borne au nécessaire, en faisant remarquer que, sans cet état psychique, la nature de l'imagination est totalement incompréhensible. Le propre de l'imagination est de produire une réalité d'origine humaine à côté de la réalité d'origine naturelle, et elle n'y réussit que par la croyance qui accompagne l'image.

La représentation et la croyance ne sont jamais complètement séparées : il est dans la nature de l'image d'apparaître d'abord comme une réalité. Cette vérité psychologique, quoiqu'elle soit constatée par l'observation, s'est fait accepter très péniblement. Elle avait à lutter d'une part contre les préjugés du sens commun pour qui imaginaire est synonyme de creux, de vide et s'oppose à la réalité comme le néant à l'être ; d'autre part, contre une doctrine propre aux logiciens qui soutient que l'idée est d'abord simplement conçue, sans aucune affirmation d'existence ou de non-existence (*apprehensio simplex*). Cette position, légitime en logique qui est une science abstraite, est tout à fait inacceptable en psychologie, science concrète. Le point de vue psychologique qui donne la vraie nature de l'image n'a prévalu que peu à peu. Déjà Spinoza soutient « que les représentations considérées en elles-mêmes n'enveloppent aucune erreur », et il « nie qu'il soit possible de percevoir [se représenter] sans

affirmer ». Plus explicitement, Hume rapporte la croyance à nos dispositions subjectives : « La croyance ne dépend pas de la nature de l'idée, mais *de la manière* dont nous la concevons... L'existence n'est pas une qualité que nous y ajoutons ; elle est fondée sur l'habitude et est irrésistible. La différence entre la fiction et la croyance consiste en quelque sentiment (*feeling*) qui se joint à la seconde, non à la première. » Dugald Stewart traite la question en pur psychologue et d'après la méthode expérimentale¹ : il énumère des faits assez nombreux d'où il conclut « que l'imagination est toujours accompagnée d'un acte de croyance ; sans quoi plus l'image est vive, moins on devrait y croire, or, c'est le contraire qui arrive : la conception [représentation] forte commande la persuasion comme la sensation elle-même ». Enfin Taine traite méthodiquement ce sujet en étudiant la nature de l'image et son caractère primitivement hallucinatoire (1). Actuellement, je pense qu'il n'y a aucun psychologue qui ne considère comme établi que l'image, quand elle entre dans la conscience, traverse deux moments. Durant le premier, elle apparaît comme une réalité pleine et entière ; elle est objective. Durant le second (qui est définitif) elle est dépouillée de son objectivité, réduite à l'état d'événement tout intérieur, par l'effet d'autres états de conscience qui contredisent et finalement annihilent son caractère objectif. Il y a affirmation, puis négation ; impulsion, puis arrêt.

La croyance n'étant qu'une manière d'être, une attitude de notre esprit, doit son pouvoir créateur et vivifiant à

(1) Spinoza, *Éthique*, II, 49. Scholie, D. Hume, *Traité de la Nature humaine*, III, 7, suiv. Dugald-Stewart, *Elém. de la phil. de l'esprit humain*, t. I, « De la conception ». Taine, *De l'Intelligence*, t. I, 2^e partie.

des dispositions générales de notre organisation. Outre l'élément intellectuel qui est son contenu, sa matière — la chose affirmée ou niée — il y a les tendances et autres éléments affectifs (désir, peur, amour, etc.) qui donnent à l'image son intensité et lui assurent la victoire dans sa lutte contre les autres états de conscience. Il y a les facultés actives qu'on désigne quelquefois sous le nom de volonté, « en entendant, comme le dit W. James, non seulement la volition délibérée, mais tous les facteurs de la croyance (espoir, crainte, passions, préjugés, esprit de secte, etc.) » : ce qui a fait dire à juste titre, que le critérium de la croyance est l'action (1). C'est ce qui explique comment en amour, en religion, en morale, en politique et partout, la croyance peut survivre aux assauts logiques de la raison raisonnante ; sa force est ailleurs. Elle dure tant que l'esprit tend et consent ; mais que ces dispositions affectives et actives disparaissent par l'expérience de la vie, la croyance tombe avec elle, laissant à sa place une matière sans forme, une représentation vide et morte.

Après cela, est-il nécessaire de faire remarquer que la croyance dépend uniquement des éléments *moteurs* (non intellectuels) de notre organisation ? Comme il n'y a ni imagination sans croyance ni croyance sans imagination, nous revenons par une autre voie à la thèse soutenue dans la première partie : c'est que la création dépend de la nature motrice des images.

En ce qui concerne le cas particulier de l'enfant, des deux moments que l'image traverse dans la conscience, le

(1) W. James, *Essays*, p. 10, Payot, *De la Croyance*, 139 sq.

premier (celui de l'affirmation) est tout pour lui, le second (celui de la rectification) n'est rien : hypertrophie de l'un, atrophie de l'autre. Pour l'adulte, c'est le contraire : même dans beaucoup de cas, par suite de l'expérience et de l'habitude, le premier moment où l'image devrait être affirmée comme réalité n'est que virtuel, littéralement atrophié. Cependant, il faut remarquer que ceci ne s'applique que partiellement à l'ignorant et encore moins au sauvage.

Toutefois, on peut encore se demander si la croyance de l'enfant à ses chimères est pleine, entière, absolue, sans réserves. Le bâton qu'il chevauche est-il identifié totalement à un cheval ? L'enfant de J. Sully qui montrait à sa poupée une série de gravures pour qu'elle pût choisir était-il complètement dupe ? Il semble qu'il faut admettre plutôt une intermittence, une alternance entre l'affirmation et la négation. D'une part, l'attitude sceptique de ceux qui le raille est déplaisante à l'enfant ; il est comme un croyant sincère dont on démolit la foi. D'autre part, il faut bien que le doute naisse en lui de temps en temps, sans quoi la rectification n'aurait jamais lieu : une croyance chasse l'autre ou la contredit. Ce second travail se fait peu à peu ; mais alors, sous cette forme, l'imagination rétrograde.

ALFRED BINET

Né à Nice, en 1857, d'une famille de médecins, Alfred Binet fait d'abord son droit à Paris, mais les sciences naturelles et la médecine le passionnent ; il fréquente le service de Charcot, publie un mémoire sur « la vie psychique des micro-organismes », est docteur

ès sciences en 1894 avec une *Contribution à l'étude du système nerveux sous-intestinal des insectes*. Il remplace Beaunis au Laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, où il a pour collaborateurs Victor Henri et Courtier, et fonde l'*Année psychologique* (1895). Il ouvre les premières classes de perfectionnement pour enfants arriérés et crée le laboratoire de pédagogie de la rue la Grange-aux-Belles, qu'il meuble d'instruments personnels. Il crée également la Société pour l'étude psychologique de l'enfant. Il groupe autour de lui de nombreux collaborateurs qu'il anime de son ardeur, de sa foi scientifique. Il meurt prématurément en 1911.

Son œuvre (1) embrasse le domaine entier des sciences de l'esprit, et elle réfléchit curieusement l'évolution des idées en psychologie de 1880 à nos jours. Sous l'influence de l'associationnisme anglais, il écrit la *Psychologie du raisonnement* (Alcan, 1886) où il s'efforce d'établir, à la suite de Taine, que « l'élément fondamental de l'esprit est l'image ; que le raisonnement est une organisation d'images, déterminé par les propriétés des images seules... ». Quelques années avant sa mort, dans l'*Etude expérimentale de l'intelligence*, il prenait le contre-pied de cette thèse et réduisait à rien le rôle de l'image. On peut apprécier par cet exemple sa souplesse d'esprit et sa hardiesse de pensée, parfois aventureuse (2) : ce fut avant tout un inventeur.

La fréquentation de la Salpêtrière l'affranchit de l'associationnisme : il écrit (en collaboration avec Féré) *Le magnétisme animal* (1886), puis *Les altérations de la personnalité* (Alcan, 1892) où il entrevoit déjà nettement l'importance de la synthèse mentale. Le Laboratoire de psychologie physiologique le détourne, pour un temps, de la psychologie pathologique : pendant plusieurs années, il étudie la théorie périphérique des émotions : James et Lange ne le convainquent pas, et il le dit. Il écrit alors son *Introduction à la psychologie expérimentale* (Alcan, 1894) où, à côté de la psychologie des sensations, de la psychophysique, de la mesure des temps de réaction, fort en honneur en Allemagne, il réclame une place pour l'étude des mouvements, de la mémoire et des fonctions supérieures de l'esprit. Dès cette époque, se dessine son opposition à l'École de Leipzig. L'étude de la mémoire des

(1) Cf. *Année Psychologique*, 1912, l'article nécrologique de J. Larguier des Bancels.

(2) Cf. *L'Âme et le Corps* où il y a tant de métaphysique, et de si mauvaise.

Idées ne serait-elle pas plus intéressante, plus féconde que l'étude de la mémoire des *mots* ? se demande-t-il dans le premier volume de l'*Année psychologique*. Réduite à la mémorisation d'éléments, de syllabes dépourvues de sens, la mémoire ne révèle pas son secret. Quelle est l'attitude du sujet qui se souvient, la nature de ses erreurs, quelle forme prend la mémoire chez ceux qui la possèdent à un degré éminent, les grands calculateurs et les joueurs d'échecs ? Mais étudier la mémoire « par en haut », et non plus seulement par en bas, c'est analyser son rapport avec l'intelligence, dont l'étude méthodique devient le problème central de la psychologie. Binet y consacra vingt années de sa vie. Cet immense labeur aboutit à l'*Etude expérimentale de l'Intelligence* (Paris, Schleicher, 1903). Toutes les méthodes ont été mises à contribution, même la physiognomonie, la graphologie (1) et la chiromancie. Les tests ont amené la découverte des *types* (descripteur, observateur, émotionnel). Les « interrogatoires » ont mis en lumière l'extraordinaire fragilité du témoignage (2). Mais le procédé favori de Binet fut l'introspection « provoquée » ou « expérimentale », qui « sous le nom impropre de méthode de Wurzburg » est en train de faire le tour du monde, écrivait-il lui-même en 1910, et qui pourrait bien marquer, comme on l'a dit (3), « une époque dans l'histoire de la psychologie moderne ». On sait en quoi elle consiste. Frappé par tout ce qu'il y a d'équivoque dans « la fausse précision » de la mesure de la sensibilité tactile (4), persuadé que l'expérimentateur qui la mesure y introduit sans le vouloir une certaine psychologie, Binet estime que le mieux est de demander franchement au sujet « de décrire ce qu'il sent ». Or, la pratique de ce procédé a conduit à des résultats qui ont fait décidément justice de l'associationnisme et du fameux « polypier d'images » de Taine. « La pensée est un acte inconscient de l'esprit qui, pour devenir pleinement conscient, a besoin de mots et d'images... Elle constitue... une force directrice, organisatrice.. » Binet n'hésite pas à la comparer à « la force vitale qui, dirigeant les propriétés physico-chimiques, modèle la forme des êtres et conduit leur évolution en travailleur invisible dont nous ne voyons que l'œuvre maté-

(1) *Les Révélations de l'écriture* (Alcan, 1906).

(2) *La Suggestibilité* (1900). Toute une science, la psychologie judiciaire, particulièrement développée en Allemagne et en Amérique, est née de ces travaux.

(3) Larguier des Bancelles, *loc. cit.*, p. 24.

(4) Voir *Année psychologique*, 1901 et suiv.

rielle (1) ». « Maigre figure d'un roman illustré », et parfois même sans rapport avec le texte, l'image n'est que la partie superficielle de la vie de l'esprit, tandis que l'*attitude mentale*, même dépourvue de tout contenu immédiatement traduisible en mots, en est la partie profonde et vraiment essentielle (2).

Deux ordres de recherches occupèrent les dernières années de la vie d'Alfred Binet : la pathologie de l'intelligence et la psychologie scolaire. Le dernier volume de l'*Année psychologique*, dont il revit les épreuves (1911), contient près de 120 pages d'articles de psychologie morbide qu'il écrivit en collaboration avec le Dr Th. Simon. Quant aux recherches de psychologie appliquée, leur origine est plus ancienne. Dès 1890, Binet veut « faire profiter la pédagogie des progrès... de la psychologie expérimentale. » Il fonde la « Bibliothèque de pédagogie et de psychologie » dont il écrit le premier volume, *La fatigue intellectuelle*, en collaboration avec V. Henri (1898). Il crée, en 1905, avec l'aide de MM. Belot et Vaney, un laboratoire-école de pédagogie normale. Mais surtout il construit « l'échelle métrique de l'intelligence », la fameuse échelle Binet-Simon, connue aujourd'hui et appliquée dans le monde entier. On sait qu'il faut entendre par là « une échelle d'épreuves, de difficulté croissante, et dont chacune correspond à un niveau mental différent ». La série de ces épreuves ou tests a été édiflée lentement, à la suite de nombreuses recherches non seulement dans les écoles, mais encore au régiment, dans les hôpitaux et dans les asiles (3). Deux ouvrages en sont sortis : *Les enfants anormaux* (1907) en collaboration avec le Dr Th. Simon et *Les idées modernes sur les enfants* (Flammarion, 1909).

FRAGMENTS

Portrait psychologique d'un homme de lettres (4)

... La psychologie de l'imagination chez les littéraires peut se proposer deux buts bien différents : 1^o chercher à

(1) *Etude expérim. de l'intelligence*, 1903, p. 108.

(2) *Année psychologique*, 1911.

(3) Cf. *Année psychologique*, t. X (1904) et suivants.

(4) *Année psychologique*, 1904 (Paris, Masson et C^{ie}), p. 3-6, 17-20, 26-28, 323-4.

connaître ce qu'il y a d'essentiel dans l'homme d'imagination ; à cette fin on doit, soit opérer la synthèse de toutes les observations prises sur des artistes littéraires, soit chercher les différences que ces artistes présentent avec les individus autrement doués qui ne manquent ni de jugement, ni de sens pratique, mais sont dépourvus de puissance imaginative pour créer ou seulement pour se représenter. Le but poursuivi sera, dans ce cas, une théorie générale sur l'imagination ;

2^o Au lieu d'insister sur les ressemblances entre artistes, considérés comme formant une seule famille naturelle, mettre en lumière leurs différences, chercher si l'examen de leurs méthodes de travail, si leur psychologie ne nous révèlent pas l'existence de types imaginatifs distincts. L'étude change alors de but ; ce n'est plus de la psychologie générale, mais bien de la « psychologie individuelle ».

Les pages qu'on va lire sont principalement une contribution à cette dernière ; par là, elles se rattachent, comme un maillon nouveau, à la longue chaîne d'investigations que je publie depuis bien des années, seul, ou avec mes élèves, sur des questions, très diverses en apparence, mais dont l'idée directrice reste la même ; qu'il s'agisse en effet de mesurer au compas la sensibilité tactile d'une main (1), ou de tâter la suggestibilité d'une intelligence à qui on tend un piège (2), ou de saisir l'orientation d'esprits différents vers l'observation ou vers l'idéalisme (3), ou enfin de causer avec des littérateurs sur leurs méthodes de tra-

vail, tout cela, malgré des différences très manifestes de personnes, de problèmes, de décor et de technique, tout cela converge au même but : relever les différences psychologiques individuelles, afin d'établir expérimentalement une classification des caractères. Il m'a même semblé que les hommes de talent et de génie serviraient mieux que les exemplaires moyens à nous faire saisir les lois des caractères, parce qu'ils présentent des traits plus accusés.

Mes études d'après nature sur M. Paul Hervieu ont commencé en mai 1903, et ont duré pendant sept visites du matin, de 2 heures chacune, que je lui ai faites chez lui ; je l'ai revu plusieurs fois en janvier 1904. Je ne me suis pour ainsi dire servi d'aucun instrument pour cette recherche ; je me suis borné à poser des questions aussi précises que possible, écrites et préparées à l'avance, selon un plan mûrement réfléchi, et avec une incohérence suffisante pour empêcher M. Hervieu de deviner la nature de mon plan ; la réponse de M. Hervieu m'était donnée oralement, et je l'écrivais en l'écoutant, avec un effort pour conserver l'expression même dont il s'était servi. Ignorant la sténographie, et craignant de rompre, par la présence d'un sténographe professionnel, l'intimité confidentielle d'une conversation à deux, j'ai dû me borner à ne recueillir que certains fragments des paroles de M. Hervieu ; je donnerai ces fragments décousus, en les entourant de pointillé, selon les habitudes du style de théâtre ; il doit donc être bien entendu que le défaut de liaison entre les mots est de mon fait. Mais les mots mêmes sont bien de mon auteur, et pour mettre en relief leur authenticité, je les reproduirai en italiques.

(1) Études sur la sensibilité tactile, *Année psychologique*, IX, p. 79, 252.

(2) *La Suggestibilité*, Paris, Schleicher, 1900.

(3) *L'étude expérimentale de l'intelligence*, Paris, Schleicher, 1903.

J'ai prié M. Hervieu de bien vouloir écouter la lecture de mon étude, afin de rectifier mon incomplète sténographie, quand il le jugerait nécessaire pour la vérité de ses opinions ; ses rectifications seront inscrites en note (1).

On comprend que pendant sept entrevues, de 2 heures chacune, où je ne me suis permis aucune digression inutile, on a le temps de discuter bien des questions ; je suis revenu très souvent aux points les plus importants, en m'efforçant de donner une forme nouvelle à mes demandes, soit pour enregistrer quelque fait nouveau où quelque nuance de pensée, qui pouvaient avoir échappé à la première interrogation, soit aussi, je le confesse, avec l'intention per-

(1) Le temps m'a manqué pour faire à M. Hervieu la lecture de mon manuscrit complet. Il a bien voulu lire lui-même la seconde moitié de mon travail ; en me le renvoyant, il m'a adressé les quelques mots suivants, qui indiquent bien avec quel scrupule il a corrigé un article dont le sujet ne pouvait pas lui être indifférent. « Vous trouverez ça et là des notes que j'ai mises au bas de la page. Au cours des pages, j'ai rectifié quelques inexactitudes de faits. J'ai rétabli aussi ma pensée telle que je l'avais et l'ai, et quand il aurait pu y avoir méprise ou incompréhension. Quelquefois, un mot sommaire est aidé, complété, grandi ou diminué par l'air que l'on a à le dire. Et, à lui tout seul, il ne dit plus la même pensée, ni la pensée. C'est quand je ne retrouvais pas un sens, dont je fusse convaincu, dans des pensées qui me sont constantes, que j'ai rétabli et précisé, comme cela se fût passé, durant votre lecture de la première partie. Vous constaterez, du reste, que j'ai été consciencieux et mesuré... » Les corrections de M. Hervieu ont enlevé un peu de leur laisser-aller à certaines phrases de conversation que j'avais recueillies. Parfois, j'ai regretté la retouche, et j'aurais préféré l'esquisse. Mais, par compensation, M. Hervieu m'a rendu grand service en m'épargnant des erreurs de fait. Jamais il n'a cherché à critiquer ce qui, dans mon travail, était interprétation ; et il a été si réservé à cet égard que je ne sais même pas encore ce qu'il pense de la justesse de mes interprétations. Bien peu de ses confrères ont montré autant de circonspection. Une fois seulement, en me reconduisant, il a laissé échapper cette pensée : « J'espère ne pas vous paraître trop incohérent. » J'ajoute encore un détail. Il y avait dans le manuscrit primitif de ce travail un passage assez mal venu qui renfermait tout un bataillon de mots techniques que des ignorants malveillants auraient pu interpréter dans un sens désobligeant : M. Hervieu ne me demanda pas de modifier le passage, mais l'accepta par une petite note, très spirituellement résignée, qu'il écrivit au bas de la page. Je renonce, non sans regret, à reproduire cette note, qui ne se comprendrait pas sans le bout de texte qui s'y réfère. Je connais plus d'un confrère qui aurait exigé la suppression radicale de tout le morceau, sans me ménager l'expression de son mécontentement.

fide de prendre M. Hervieu en flagrant délit de contradiction. Quand on met ainsi un peu de temps, de réflexion et de méthode dans ces entrevues, je ne dis pas qu'on arrive à faire de la conversation un véritable procédé d'investigation fine et subtile, mais on recueille beaucoup de renseignements utiles, et c'est déjà quelque chose.

M. Hervieu a bien voulu laisser à ma disposition pendant plusieurs mois quelques-uns de ses manuscrits. J'ai encore en main le scénario complet et le manuscrit primitif de *La Course du Flambeau*, la copie de *La loi de l'homme*, contenant beaucoup de corrections intéressantes qui proviennent du travail des répétitions, et aussi la copie de *L'Énigme* où j'ai pu lire un grand nombre de remaniements exécutés après la réception de ce drame et avant sa mise en répétition. Ces documents m'ont servi quelquefois de pièces justificatives ; l'étude des ratures m'a retenu longtemps.

J'ai cru bon de mesurer la tête de M. Hervieu par les méthodes anthropologiques de Broca ; j'ai noté aussi sa taille, sa force musculaire, je l'ai même convié à quelques petites épreuves de psychologie sur la suggestibilité et sur l'idéation ; c'est le souci d'être exact et complet dans mon compte rendu qui me fait mentionner ces recherches très spéciales ; elles m'ont fourni peu de renseignements utiles ; l'expérimentation n'aboutit à des résultats utilisables que si on a le loisir de la prolonger et de la varier très longtemps, comme je l'ai fait par exemple quand j'ai étudié l'idéation de deux fillettes qui étaient pendant plusieurs mois à ma disposition ; lorsqu'on ne peut disposer que de quelques heures, et qu'on veut étudier un phénomène aussi

compliqué que l'imagination créatrice des littérateurs, il vaut mieux se borner à causer avec eux (1).

Je dirai encore, pour finir, que M. Hervieu, m'ayant adressé un certain nombre de billets pour nos rendez-vous du matin, j'ai soumis ces billets, la signature supprimée, à quelques graphologues ; ce n'est pas que je tenais beaucoup à savoir ce que l'écriture de mon auteur pouvait inspirer aux adeptes de cet art subtil ; non, j'étais plutôt curieux de constater comment lui-même réagirait, à l'audition des jugements souvent brutaux qui étaient contenus dans les esquisses graphologiques de son caractère.

.....
Voyons comment il travaille.

« *Je suis le contraire de l'improvisateur, me dit-il, je suis plein de précautions et de scrupules.* » Il ne se partage pas entre plusieurs travaux différents ; il n'accumule pas dans ses tiroirs des œuvres à moitié faites ; il ne travaille qu'à une seule œuvre, elle devient sa pensée constante, et il

(1) Je veux corriger en quelques mots ce que mon texte paraît avoir de déso- bligeant pour l'expérimentation psychologique. Je maintiens ici ce que j'ai toujours cru, que, des trois moyens d'investigation qui nous sont permis en psychologie, l'enquête, l'observation et l'expérimentation, c'est ce dernier procédé qui donne les résultats les plus précis, les plus sûrs, les plus objectifs. Seulement, lorsqu'on ne veut pas se contenter d'obtenir une vérité de moyenne, lorsqu'on désire connaître les nuances d'une personnalité particulière, lorsque, enfin, dans cette personnalité, on cherche à mettre en lumière des fonctions extrêmement complexes, la méthode d'expérimentation proprement dite, avec des tests et des instruments, n'est applicable qu'à la condition d'être poursuivie avec lenteur pendant très longtemps. Une expérience rapide ne donne que des résultats très particuliers et souvent inutilisables. Voilà pourquoi j'ai surtout employé ici la simple conversation, qui est une méthode mixte, tenant à la fois de l'enquête et de l'observation. J'ajouterai que la présente étude a comme dessous tout un nouveau programme de psychologie individuelle, que je n'ai encore formulé nulle part, et qui est en progrès sur l'ancien programme que j'ai publié il y a dix ans avec V. Henri (*Année psych.*, II, p. 411).

s'y donne tout entier. C'est le contraire de l'éparpillé.

Cette œuvre, il ne l'entreprend que lorsqu'il en connaît d'avance la désignation ; *La Course du Flambeau* a été écrite pour Mme Réjane, et le sujet de *Théroigne* était convenu avec Mme Sarah Bernhardt. Il n'a jamais rien commencé qu'il n'ait terminé ; et même, il se sent assez maître de ses facultés de travail pour fixer la date de livraison de son manuscrit. Deux de ses romans, *Peints par eux-mêmes*, et *L'Armature*, ont été composés à mesure qu'ils paraissaient, l'un en feuilleton, l'autre en livraison, et par conséquent avec la préoccupation constante du nombre de lignes qu'il fallait exécuter chaque jour pour ne pas être pris par le temps. Je ne sais pas si les confrères admireront cette sûreté dans le travail d'exécution. Plus d'un dira qu'il se résignerait à se faire aussi méthodique que M. Hervieu si on lui garantissait la représentation de toutes les pièces qu'il écrit. Il n'en est pas moins vrai que la méthode de M. Hervieu est une expression curieuse de sa personnalité ; si, d'une part, elle exclut la fantaisie de ceux qui écrivent, sans souci du lendemain, des œuvres dont la beauté les a séduits, d'autre part elle nous démontre chez l'auteur la faculté de faire ce qu'il veut, de le faire quand il le veut, sans se sentir paralysé par l'énerverment que cause le rapprochement de l'échéance (1).

Cette influence de la volonté se fait sentir dans tous les détails d'exécution. M. Hervieu se consigne chez lui. Il décide qu'il travaillera tous les jours, de telle heure à telle

(1) Note de M. Hervieu : « *Je ne vois pas venir l'échéance du travail promis avec tranquillité. Mais la perspective de l'échéance est un stimulant qui m'a souvent préservé d'un peu trop de goût pour l'oisiveté.* »

heure, et il obéit à cet ordre, pendant plusieurs mois successifs, sans y manquer pour ainsi dire un seul jour. Zola faisait de même ; il consacrait sa matinée au roman en cours, et écrivait chaque matin un nombre pareil de lignes. M. Hervieu, qui dîne toujours hors de chez lui, qui passe ses soirées dans le monde, qui se couche tard et a besoin d'un long sommeil, ne se réveille pas le matin avec l'esprit assez dispos pour la production littéraire. Il se lève à huit heures, dépense sa matinée à de menues besognes, lit des journaux, beaucoup de journaux, s'acquitte des rendez-vous qu'il a fixés et gagne ainsi l'heure de son déjeuner. C'est vers une heure qu'obéissant à l'ordre qu'il s'est donné, il commence sa séance de travail (1). Cette séance se prolonge régulièrement toute l'après-midi, jusqu'à six heures moins le quart, où l'interruption se fait par l'entrée du domestique. « *On m'apporte le Temps, ma récréation commence.* » Quelquefois, ayant ainsi un joint, il travaille une heure de plus ; mais c'est assez rare. A sept heures, M. Hervieu s'habille et sort. Cinq fois par semaine environ, la journée recommence sur le même plan ; le sixième est le jour de l'Académie ; le septième est le dimanche, jour de repos.

Cette existence de claustration et de silence se poursuit avec tant de ponctualité que M. Hervieu, qui habite l'avenue du bois de Boulogne, n'a pas encore trouvé, en sept

(1) Il a fait, à un certain moment, l'emploi d'excitants artificiels, comme la coca, dont il a bu jusqu'à une demi-bouteille par jour et il me donne d'intéressants détails sur l'action de cette drogue : « L'Inconnu a été écrit sous l'influence de la coca ; cela me rendait plus maître de ma volonté laborieuse : mon attention ne se détachait plus du travail ; je m'y acharnais, j'y passais des nuits. J'ai poursuivi la méthode pour l'Exorcisée, qui en sent la trace... ce sont des ouvrages à tendances fantastiques. »

L'auteur a renoncé depuis environ quinze ans à cette intoxication.

ans, le temps de faire deux fois une promenade au Bois. Et cependant il s'accuse de paresse.

J'ai cru d'abord à de l'ironie ; mais c'est tout à fait sérieux. Si on lui donne raison, qui donc appellerons-nous un laborieux ? Car il n'y a de mérite que dans l'effort ; on n'est pas laborieux lorsqu'on travaille par goût et avec un plaisir constant ; il faut en outre avoir vaincu une disposition en sens contraire ; et ce sont précisément les faux paresseux, dans le genre de M. Hervieu, — et de Zola aussi, — qui sont les plus beaux exemples de volonté. En examinant de près cette question, intéressante surtout pour des moralistes, on s'apercevrait qu'en général, pour avoir des titres à une vertu quelconque, il faut avoir étouffé le germe du vice correspondant (1).

La régularité de cette production littéraire nous cause un petit étonnement ; nous avons appris que bien des gens de lettres ont la verve plus capricieuse ; ils n'écrivent que lorsqu'ils se sentent « en train », et sont obligés par conséquent d'attendre patiemment le jour et l'heure de l'inspiration, la visite de la Muse, comme on dirait pour les poètes. Ce n'est pas toujours commode. Mais les littérateurs de cette catégorie ne se plaignent pas du tout de leur sort et préfèrent gloser sur les autres, ce qui est bien naturel. J'ai entendu quelques-uns de ces auteurs instinctifs, de ces « inspirés » (2), se moquer agréablement des réguliers de la

(1) Note de M. Hervieu : « M. Binet me fait observer qu'il est, lui, de ceux auxquels il ne reconnaît pas de mérite à travailler, parce que c'est, de leur part, sans effort et pure préférence. Je lui demande si la sainteté, le génie, par exemple, ne sont pas des états supérieurs au repentir, au talent acquis. Nous tombons d'accord qu'un professeur de morale pourrait, seul, se prononcer. »

(2) Pour éviter toute équivoque, j'appelle inspiration un travail de conception et d'exécution qui est peu soumis à la volonté consciente de l'auteur, abstraction faite de la valeur littéraire de la production.

littérature ; témoin Edmond de Goncourt qui, me parlant des habitudes de travail adoptées par Zola, son ami ou son ex-ami, je ne sais, disait : « C'est de la littérature de prison. » J'ai rappelé à M. Hervieu l'exemple d'Alphonse Daudet, qu'il a beaucoup connu, et auquel il conserve un souvenir plein de tendresse.

Daudet, autrefois, nous a très bien raconté, à Jacques Passy et à moi, ses crises de travail : « C'est, nous disait-il, comme un surcroît de chaleur vitale qui monte au cerveau ; on est pris, envahi par son sujet, et on se met à écrire avec fièvre. Alors, rien ne vous arrête ; l'encrier est vide, le crayon est cassé ; peu importe, on va toujours. On s'irrite contre la nuit qui tombe, et l'on se crève les yeux dans le crépuscule en attendant la lampe qui ne vient pas. On dispute le temps au sommeil et aux repas. S'il faut partir, aller à la campagne, faire un voyage, on ne peut pas se décider à quitter le travail, on écrit encore debout, sur un coin de sa malle.

« Autrefois, quand il était plus jeune et plus robuste, il travaillait à la campagne pendant dix-huit heures par jour ; endormi à minuit, il se levait dès quatre heures du matin, en même temps que la fermière de la maison voisine. L'esprit encore engourdi, il passait deux heures à recopier le travail de la veille, occupation machinale qui rallumait son inspiration. Dans la journée, il prenait à peine le temps de manger, se faisait servir son dessert et son café sur sa table de travail.

« Aujourd'hui, il ne peut plus se permettre ces belles folies, mais, quoique fatigué par les insomnies, il travaille toujours par accès, avec hâte, fièvre, et un frémissement du bout des doigts.

« Au moment où nous lui rendons visite, il vient d'être repris par un sujet qu'il avait dans la tête depuis quinze ans, et qui l'avait laissé jusque-là parfaitement tranquille ; puis ce sujet, un beau jour, l'a passionné ; et maintenant, il y travaille constamment ; hier encore, il souffrait horriblement ; chloral, antipyrine, morphine, il a usé de tout pour continuer à travailler (1). »

M. Hervieu écoute mon récit avec intérêt, il se recueille, puis constate que chez lui la crise de travail a toujours été bien légère, il se rappelle que, parfois, quand la séance est terminée, et qu'il est en train de passer son habit pour sortir, il est revenu à sa table pour ajouter quelques mots au manuscrit déjà mis sous clef...

.....

Une des questions les plus importantes à poser à un littérateur est relative aux conditions mentales dans lesquelles lui viennent les idées. Nous allons chercher comment les idées, les mots et les phrases passent chez M. Hervieu de l'inconscient au conscient quand il compose.

M. Hervieu parle son dialogue. Une partie de la séance de travail se passe debout, à se promener en fumant dans le cabinet, et même dans la chambre adjacente qui permet une promenade plus longue. Pour trouver la phrase à écrire, il cherche à la prononcer ; il ne la prononce pas à haute voix, comme on fait dans une conversation à deux, il l'articule surtout, d'une voix basse et un peu rauque ; cependant, quelqu'un qui serait là dans son cabinet, pourrait l'entendre. L'expression de cette voix est plutôt uniforme, et sans

(1) *Année psych.*, I, p. 92.

recherche des moyens d'acteur. « *Je la joue d'une façon très monotone dans l'intensité, parce que je veux m'arracher de force l'expression qui me semble vraie.* » Il a observé, surpris en lui une mimique qui paraît l'aider dans son effort ; c'est un mouvement parallèle des deux mains qui se serrent en fermant le poing, pendant que les deux bras se secouent dans un geste de lutte, sorte de geste abstrait de force. « *Je n'ai, dit-il encore, de mouvement physique que pour la force... Dans les scènes d'attendrissement, je n'ai pas cette mimique, ce mouvement des deux poings... Cette mimique est un adjuvant, car je la fais constamment en créant la phrase. C'est un effort que je fais pour exprimer ce que je sens.* »

La phrase une fois créée, il ne la conserve pas dans la mémoire, il s'assied à son bureau et l'écrit aussitôt ; à ce moment, il peut l'amender, la corriger, la raturer : mais ce qui est curieux, c'est cet instinct qui le pousse à confier au papier chaque phrase, successivement, aussitôt après l'avoir composée ; en l'écrivant, il s'en délivre l'esprit, il évite un encombrement dans sa tête. C'est une règle qu'il suit fidèlement. On pourrait dire qu'il ne rumine qu'une phrase à la fois, afin de la ruminer avec plus de soin.

Mais bien entendu, si concentré qu'il soit sur le détail de chaque phrase, il ne perd pas la vue de l'ensemble. Une scène a une marche, un rythme, une conclusion dont il reste conscient ; et il voit bien plus loin qu'une phrase, quand il ne s'occupe pas de l'expression directe : « *J'ai l'air, dit-il, d'être monté plus haut, de voir un paysage beaucoup plus étendu, quand je fais de la conception ; et lorsque j'exécute, c'est redescendre ; le paysage se rétrécit.* »

Je crois que cette manière de composer est très intéressante à noter. C'est la forme volontaire et consciente par excellence. D'autres auteurs sont des *graphistes*, qu'on me passe ce néologisme, c'est leur porte-plume qui écrit et compose, j'entends par là que la phrase se construit par un phénomène semi-automatique et sort de leur esprit par le canal de l'écriture. D'autres sont des *écouteurs* ; ils entendent la phrase résonner dans leur audition intérieure ; ils recueillent ce qu'ils entendent, et tantôt la voix qui parle est bien reconnue comme étant la leur, tantôt ils ont le sentiment que c'est une voix étrangère, la voix de tel de leurs personnages, et alors, comme nous l'expliquait si bien M. de Curel, ils écrivent presque sous la dictée de ces personnages fictifs et étrangers à leur moi. Je passe d'autres cas plus ou moins francs. Ceux-ci suffisent pour montrer par contraste le caractère typique de M. Hervieu : je dirais qu'il est un parleur si ce mot, qui sent le bavardage, ne s'appliquait pas assez mal à un homme de parole très discrète et très sobre ; j'aime mieux employer le terme plus technique d'*articulateur*. Il est articulateur pour ainsi dire toujours, sauf de petites exceptions sans importance (1). J'extrais de mes notes l'observation suivante que j'ai écrite pour ainsi dire sous sa dictée : « *Hier, je mettais en scène une femme qui annonce qu'elle va prendre le train dans deux heures. J'entends sa belle-mère qui dit : « Vous n'allez pas vous mettre en route à une heure pareille. » Ces phrases*

(1) Note de M. Hervieu : « *Les termes dans lesquels le conventionnel Vergniaud définissait certaines sources célèbres d'inspiration me reviennent à la mémoire. Oui, cher monsieur Binet, je ne saurais m'attribuer l'honneur d'être en commerce avec la biche de Numa ni avec le pigeon de Mahomet.* » Toujours un brin de scepticisme à l'égard des organisations mentales qui diffèrent de la sienne.

d'audition sont des phrases très simples. » Et l'auteur ajoute cette réflexion que je vais maintenant expliquer : « *Quand il y a des nuances de sentiment à exprimer, je suis tout seul.* »

Je suis tout seul. Je souligne cette parole grave. Elle soulève un problème extrêmement curieux. Dans l'exemple rapporté ci-dessus, l'auteur a voulu dire que lorsqu'il entend, ou croit entendre parler un de ses personnages, cette audition peut lui donner l'illusion, ou la demi-illusion qu'il n'est pas seul, que ce personnage est un être ou un quelque chose qui se distingue de lui ; pour nous psychologues, cette distinction est une trace de dédoublement mental et on sait assez quelle importance nous attachons aujourd'hui au dédoublement. La tendance à se dédoubler et à faire de l'automatisme est une des plus fortes caractéristiques des individus. D'après tout ce que je sais de M. Hervieu, je le crois peu dédoublable, peu métamorphosable, et enclin par nature autant que par goût à rester lui-même. Je me suis bien gardé de lui poser la question en termes généraux ; mais je l'ai harcelé d'interrogations de détail, à propos de tout et de rien, et j'ai inscrit textuellement toutes ses réponses. Je n'y trouve aucune espèce de contradiction. « *Je suis tout seul... C'est moi qui parle... C'est moi qui fais effort pour exprimer ce que je sens...* » Et encore ceci : « *Je crois que je pars dans le mouvement du sentiment qui doit inspirer la scène... Les mots me viennent d'abord d'une façon inconsciente... Je dis ce qui me passe par la tête... puis j'amende.* » Notons bien toutes ces paroles, prononcées en quelque sorte à bâtons rompus, sans préparation littéraire ; leur simplicité de forme nous garantit leur spontanéité et leur importance. Pour ma part, je ne suis pas autrement étonné qu'un

auteur qui parle son dialogue pour le fabriquer ait une conscience si vive que c'est lui qui crée ; car si le type de l'auditeur et celui du graphiste peuvent souvent devenir inconscients et dédoublés, au point d'avoir l'impression que le travail d'imagination se fait sans eux, ou en dehors d'eux, le type verbo-articulateur subit bien plus rarement ces éclipses de conscience. La parole reste presque constamment en relation avec notre moi conscient, comme son mode d'expression naturel et direct.

.

Je l'ai interrogé minutieusement sur ses images mentales, en me servant du questionnaire américain de Titchener, qui a comme méthode de ne pas poser des questions vagues et abstraites, souvent incomprises, — par exemple : êtes-vous visuel ? auditif ? etc., — mais de demander au sujet la réalisation d'une perception donnée. L'exemple proposé est celui d'un bouquet de roses en bouton, entourées de feuilles de fougère et placées dans un carton de fleuriste. On prie le sujet de se représenter cet objet complexe, et quand c'est fait, on lui pose les questions. J'ai observé en procédant ainsi que M. Hervieu peut faire appel aux images de tous les sens, et que non seulement il les décrit avec l'agrément de son style personnel, mais encore il ressent parfois une petite réaction physiologique qui prouve la vivacité de l'évocation. « *A la question de savoir, écrit-il, si j'avais perçu l'odeur des roses, des fougères ou celle du carton qui les contenait, j'ai éprouvé un petit sentiment de répulsion pour l'odeur de la colle du carton.* » J'ai remarqué encore que son image mentale a plus d'indépendance et de fantaisie que de docilité ; le thème d'évocation qu'on

lui propose n'est pas suivi à la lettre. « *Je ne vois pas les roses dans une boîte, mais sur tige, au bord de la mer, dans un jardin où je vais l'été.* » Il écrit encore : « *Pour me représenter les roses dans une boîte, je les vois à demi fanées, telles que j'en ai reçu de Nice.* » Et la fougère ? « *Je n'ai d'abord vu que les roses. C'est en étant rappelé à la présence des fougères que je les vois ; et je n'en ai d'abord vu qu'une feuille.* »

A une autre occasion, M. Hervieu m'a cité quelques observations qui nous font saisir la même indépendance de l'image. « *Je suis très visionnaire. Je suis un curieux de l'œil externe et interne. Dans une nouvelle qui s'appelle l'Exorcisée, j'ai mis un passage sur l'âme, que j'ai décrit d'après nature, en m'observant moi-même. Mon âme, je sais quelle forme elle a ; c'est une apparition de cadre noir, dans lequel je vois des images de pensées.* » Voici le passage : « *Oui, je sais où est mon âme, quel est son aspect réel, et presque ses dimensions. C'est un petit espace noir, terne comme la suie, situé derrière mon front, au-dessus de ma nuque...* », etc. (1). M. Hervieu ajoute, en commentant cette description : « *Ces images sont des interventions étrangères ; elles ne font pas partie de mon travail ; c'est de la vie que je m'applique à regarder.* » Je ne sais vraiment pas si M. Hervieu a pu s'imaginer un seul instant qu'il voyait son âme. Les littérateurs sont capables de tout. A notre avis, il a perçu tout simplement certaines images visuelles, qui sont de nature un peu particulière ; je les ai étudiées ailleurs, en leur donnant le nom de *cinématographie mentale*, et montré que par suite de leur

(1) *L'Exorcisée*, p. 61.

développement automatique, elles ébauchent un commencement de division de conscience (1).

D'après ce qui précède, il faut conclure que l'« imagerie » de M. Hervieu n'offre d'autre caractère que sa normalité ; mais c'est déjà là une constatation intéressante, car chez des natures aussi raffinées que lui, on s'attendrait à trouver une imagerie plus pauvre en éléments sensoriels. Si au lieu de l'interroger directement, comme je viens de le faire, on essayait de se rendre compte de son pouvoir d'évocation en étudiant certains détails de son théâtre, par exemple sa manière de composer la mise en scène, on arriverait à une conclusion toute différente. Il voit vaguement le décor, qu'il se compose avec un mélange d'anciens décors déjà vus. « *Les personnages, quand je compose, me semblent à 3 ou 4 mètres de moi.* » Il ne se préoccupe guère de leur figure : « *Ce sont des personnages qui discutent. Chacun donne ses motifs et plaide son droit.* » Les indications très sobres de mise en scène que je relève dans ses pièces et dans ses manuscrits ne sont même pas fidèlement respectées à la représentation, d'après ce qu'il m'apprend. Il fait sa mise en scène avec la même négligence que Dumas, qui autrefois ne m'a pas caché son dédain pour cet art inférieur. « *Je n'ai pas honte*, me dit M. Hervieu, *de la façon dont j'ai fait ma mise en scène. Mes notes indiquent simplement la vue rapide que j'en ai. Je vois les grosses choses, les attitudes caractéristiques, comme de se jeter à genoux ou de fondre en larmes... Je tiens à être un logicien, un organisateur d'un conflit d'idées, de sentiments et de passions. Le théâtre je l'aborde en écri-*

(1) *L'étude expérimentale de l'Intelligence*, p. 160.

vain, n'y voyant d'abord que du papier à noircir. » D'où nous pouvons conclure que s'il néglige l'élément sensoriel, c'est moins par pauvreté de nature que par sélection de l'attention.

Il me paraît évident que l'imagination créatrice de M. Hervieu dramaturge est surtout une imagination logicienne. On s'en rend bien compte lorsqu'on lui demande d'expliquer la genèse psychologique de ses pièces ; comme le moment de la conception est celui où l'auteur, libre de toute entrave, laisse paraître ses secrètes préférences, on peut ainsi savoir si ce qui l'a séduit est une idée, un problème moral, une thèse, ou au contraire une situation sensationnelle, qui agit plutôt sur les nerfs que sur la raison.

FRÉDÉRIC PAULHAN

L'idée de synthèse mentale domine le premier ouvrage de M. Paulhan, *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, qui parut en 1889. Pourtant, si elle élargit et complète l'associationnisme, elle ne le détruit pas. Ce sont bien toujours les éléments qui vivent, s'associent, se coordonnent : l'esprit n'en est que la synthèse (1). Sans doute les lois de ressemblance et de contiguïté sont insuffisantes, « elles ne nous donnent nullement la principale fonction de l'esprit : la coordination des impressions et des actes. Elles font abstraction du caractère principal de notre activité, de celui sans lequel l'esprit ne serait pas l'esprit : la finalité... ». Mais c'est que, par elles-mêmes, elles ne sont rien, elles « ne se manifestent qu'en se soumettant à une loi supérieure, la loi d'association systématique, sans laquelle l'esprit ne subsisterait plus et qui exprime seule la forme essentielle de l'activité mentale,

(1) *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 450.

considérée au point de vue synthétique de l'activité générale (1) ». Cette loi s'énonce ainsi : « Tout fait psychique tend à s'associer et à faire naître les faits psychiques qui peuvent s'harmoniser avec lui, qui peuvent concourir avec lui vers une fin commune ou des fins harmoniques, qui, avec lui, peuvent former un système (2). » Toutefois, malgré sa généralité, cette loi n'explique pas tout : l'harmonie et l'unité sont loin de régner dans la vie mentale ; certains faits restent en dehors du système : c'est, dit M. Paulhan, qu'ils sont *inhibés* par ceux qui forment le système. L'association systématique ne peut-elle se produire ? Les désirs, idées ou actes, qui l'en empêchent, sont *remplacés* par d'autres, qui la rendent possible. Enfin l'association systématique n'unit pas seulement des éléments qui se ressemblent ou concourent harmonieusement à la même fin : souvent elle joint des représentations ou des tendances qui s'opposent ; ainsi la perception est une forme d'association par contraste : si les objets ne *tranchaient* pas les uns sur les autres, nous ne pourrions pas les percevoir. Et il y a plusieurs formes de contraste : il est tantôt simultané, tantôt successif.

Que n'arriverait-on à expliquer de la sorte ? Mais a-t-on réellement *expliqué* ? Ces lois et sous-lois qui, à point nommé, viennent résoudre les difficultés, sont-elles autre chose que des résumés de faits baptisés de noms nouveaux ? Bien plus : ne risquent-elles pas de conduire, dans l'application qui en est faite, à de véritables truismes, comme, par exemple, lorsque M. Paulhan explique les idées fixes de la folie par l'insuffisance des idées de contraste et les oscillations du doute par l'excès de ces mêmes idées (3).

M. Paulhan a également appliqué les principes de son associationnisme à l'étude des caractères (4) et des types d'esprits (5). Selon que dominant l'association systématique ou l'inhibition ou l'association par contraste, on a des caractères équilibrés et des esprits logiques, ou au contraire des inquiets et des contrariants.

(1) *Ibid.*, p. 403.

(2) *Ibid.*, p. 88.

(3) *Ibid.*, p. 338-340 (2°)

(4) *Les caractères* (Alcan) ; *Les mensonges du caractère* (1905).

(5) *Esprits logiques et esprits faux ; Analyses et esprits synthétiques* (1903) ; *La psychologie de l'invention ; La logique de la contradiction* (1910). Tous les ouvrages de M. Paulhan ont été édités chez Alcan. (Sauf *Les transf. Sociales des Sentiments*, chez Flammarion).

Mais l'activité indépendante des éléments de l'esprit donne aussi naissance à une grande variété de caractères : impulsifs, composés, incohérents, émiétés, distraits, étourdis, légers, etc.

Analyste subtil, ingénieux, pénétrant, esprit universellement curieux (1), M. Paulhan a su si bien composer son herbier psychologique, il a rapporté de ses promenades à travers les livres et les hommes une si riche collection de faits (2) qu'on arrive sans trop de peine à oublier les défauts de la théorie et la théorie elle-même.

FRAGMENT

Les Impulsifs

Si nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la série des types que nous avons passés en revue, nous voyons nettement qu'ils sont rangés selon l'importance décroissante de l'association systématique. Chez les premiers, les unifiés et les équilibrés, la coordination des éléments psychiques est parfaite, ou le serait si le type pur se rencontrait, puis chez ceux où l'action d'arrêt se manifeste visiblement nous voyons se dessiner dans l'esprit la lutte des tendances. Réprimées chez les maîtres d'eux-mêmes, les tendances antagonistes ont plus de force chez les types de contraste, et l'esprit est dominé alternativement par les unes ou les autres ; chez les derniers enfin, des formes inférieures de l'activité mentale donnent sa marque propre au caractère. Mais nous avons

(1) D. Parodi, *La philosophie contemporaine en France*, 3^e éd., p. 90.

(2) *Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition ; La fonction de la mémoire et le souvenir affectif ; Les transformations sociales des sentiments* (1920). — Cf. encore *La morale de l'ironie ; Le mensonge de l'art* (1907) ; *Le nouveau mysticisme ; Joseph de Maistre et sa philosophie* (1893), etc. (Voir aussi sa récente étude sur « le sens des mots » (*Journal de Psychologie*, 1928).

supposé jusqu'ici le maintien de l'unité générale de l'esprit à travers les luttes et les oscillations et les faiblesses croissantes. Cette unité nous ne la verrons pas encore disparaître, mais elle va continuer à s'affaiblir chez les impulsifs, elle fait place de plus en plus à l'activité plus ou moins indépendante des éléments divers, désirs, passions et croyances qui composent l'esprit et peuvent jusqu'à un certain point, au lieu de s'unir dans l'harmonie générale de l'esprit, agir chacun pour soi et satisfaire leurs affinités spéciales (1). A la raison, à l'équilibre, à la force de la volonté, à l'harmonie qui peut résulter même du contraste, nous allons voir succéder le caprice continu, le type de dissociation des éléments psychiques, le type hystérique, le caractère impulsif qui donne une allure très particulière à certaines personnalités mal achevées.

Ici encore il y a des degrés nombreux. Au plus haut nous trouvons des gens en qui vivent et se développent des désirs et des idées contradictoires, sans lien qui les rattache. Et souvent ces idées, ces tendances ne luttent pas précisément entre elles, l'une remplace subitement l'autre, un peu au hasard des influences extérieures, sans qu'on sache pourquoi. Sur-tout le contrôle manque ou s'affaiblit ; cette force d'inhibition que nous avons vue caractériser un type, fait complètement défaut, ainsi que les scrupules et les remords des types de contraste. Les scrupules, les remords, le contrôle, tout cela suppose des relations établies entre les tendances qui se froissent, se heurtent, réagissent l'une contre l'autre, gênent leur développement réciproque. Ici, au contraire, celle que la

(1) Je renvoie pour ceci à la première partie de mon *Activité mentale*.

première circonstance venue suscite et met en activité, triomphe et se déploie librement sans opposition apparente des autres.

Le type impulsif, dans la première forme que nous rencontrons ici, comprend beaucoup d'individus à passions vives, fortes, mal disciplinées, qui se remplacent dans la domination de l'esprit. Si les passions sont peu intenses, le type n'est pas essentiellement différent, il prend seulement une autre apparence.

A ce type appartiennent les impulsifs supérieurs, ceux chez qui la personnalité est forte encore, mais reste à la merci d'une passion subitement déchaînée par le moindre incident et qui sera plus forte qu'elle. Remarquons encore une fois que nous n'établissons pas en ce moment une échelle de la valeur absolue des types, et que notre série ne la donnerait que pour des individus qui ne différaient que par la forme de l'association, non par la richesse de l'esprit, par la vigueur des tendances, par la complexité des passions ou des idées. Aussi, de même qu'il y a des unifiés médiocres, il y a des impulsifs très remarquables. Des hommes de génie comme Berlioz présentent certains traits du type impulsif ; des hommes de talent comme Benvenuto Cellini peuvent très bien s'y rattacher.

On ne peut mieux trouver que les mémoires de Cellini pour peindre l'impulsif supérieur en qui les impressions vives et puissantes surgissent brusquement et, manquant de contrepoids, sont immédiatement suivies de l'acte. En voici un extrait un peu long, mais bien significatif : Cellini fut prévenu que Pagolo Micceri était l'amant de Catherine, sa maîtresse et son modèle à la fois. « Le coquin qui m'apporta

cette nouvelle, dit-il, me l'assaisonna si bien, que je sentis aussitôt la fièvre m'empoigner, je dis la fièvre sans aucune métaphore. La rage indomptable qui s'empara de moi m'aurait peut-être étouffé si je n'eusse imaginé de m'en délivrer en obéissant à son impulsion et en lui ouvrant l'issue que m'offrait l'occasion. J'invitai mon ouvrier ferrarais, nommé Chicoccia, à venir avec moi, et j'ordonnai au valet de me suivre avec son cheval.

« Quand je fus arrivé à la maison du misérable Pagolo, je trouvai la porte entr'ouverte. Je vis qu'il avait au côté son épée et son poignard. Il était assis sur un coffre et avait un bras autour du cou de la Catherine. J'entendis qu'il parlait de moi avec la mère. Tout à coup je poussai la porte, tirai mon épée et lui en mis la pointe sur la gorge sans lui donner le temps de penser que lui aussi avait une épée. — « Vil « poltron, lui dis-je, recommande-toi à Dieu, car tu es mort. » Alors il cria trois fois sans oser remuer : « Ah ! maman « maman, au secours ! » J'étais décidé à le tuer ; mais à cette exclamation si bouffonne, la moitié de ma colère s'évapora. Cependant j'avais recommandé à mon ouvrier Chicoccia de ne laisser sortir ni la Catherine ni la mère, parce que, si je tuais Pagolo, je voulais traiter de même ces deux prostituées. Enfin, ayant vu qu'il n'essayait pas de se défendre le moins du monde, je ne savais plus que faire, et cette algarde semblait devoir n'aboutir à rien, lorsque tout à coup je conçus l'idée de les forcer à se marier et de compléter plus tard ma vengeance. » On voit comment les idées et les passions naissent, se gonflent, débordent et submergent tout, puis se retirent brusquement, laissant la place à d'autres. Une fois Catherine mariée à Pagolo, elle continue à servir à

Cellini de modèle et de maîtresse, mais il la traite assez mal. « Quand elle vit que je n'avais plus pour elle les mêmes égards qu'avant son mariage, elle en fut très irritée et commença à murmurer. Elle se mit ensuite, selon l'usage de France, à me menacer de son mari qui était entré au service du prieur de Capoue, frère de Pierre Strozzi. Dès que je l'entendis parler de lui, une indicible rage m'assaillit. Néanmoins je la contins de mon mieux, en songeant que je ne pouvais trouver pour mon art un modèle qui me convînt mieux qu'elle. Et je me disais : « Tu peux jouir ici d'une double vengeance... » Pendant que j'établissais ce compte, cette ribaude redoubla d'injures, se mit à parler de son mari et fit si bien que je finis par ne plus écouter la voix de la raison. Enflammé de colère, je la saisis par les cheveux et je la traînai par la chambre en la rouant de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât de m'arrêter... Je craignais d'abord d'avoir eu grand tort de la maltraiter ainsi... Le lendemain... la Catherine frappa à la porte avec tant de fureur, que je courus moi-même voir si c'était un fou ou quelqu'un de la maison. Dès que j'eus ouvert, cette imbécile se précipita à mon cou, m'étreignit dans ses bras, m'embrassa et me demanda si j'étais encore fâché contre elle. Je lui répondis que non. « Eh bien, alors, reprit-elle, donnez-moi un bon déjeuner. » J'y consentis et je mangeai avec elle en signe de réconciliation. Je me mis ensuite à dessiner, mais une séance amoureuse interrompit le travail ; puis, précisément à la même heure que la veille, elle me taquina au point que je fus encore forcé de la rosser d'importance. Les mêmes scènes se renouvelèrent durant plusieurs jours, elles se ressemblaient comme les épreuves

qui sortent d'un même moule, et ne variaient que du plus au moins (1). »

Les impulsifs passent facilement du rire aux larmes, de la colère à l'ironie, à la gaieté, de l'amitié à l'indifférence ou à la haine. Comme chacun de leurs sentiments, même les plus vifs, chacun de leurs actes, même les plus importants, n'exprime bien souvent qu'une partie de leur personnalité, il reste généralement dans l'autre de quoi donner naissance, pour peu que les circonstances s'y prêtent, à des sentiments, à des actes de sens opposé. L'état de conscience, à un moment donné, n'est pas la résultante logique de toute la vie mentale, mais la manifestation d'une simple portion de cette vie ; et cette expression, comme la tendance en activité, change souvent et d'une manière assez brusque. Avec toutes leurs qualités qui sont parfois grandes, les personnes de ce type ne peuvent pas toujours inspirer, même quand les apparences sont favorables, une entière confiance. Ce n'est pas qu'elles soient dissimulées. La dissimulation implique, au contraire, la subordination voulue d'une partie des sentiments à un désir qu'on veut satisfaire avant eux, et l'association volontaire de certaines impressions avec des manifestations extérieures qui ne sont pas en harmonie avec elles. Ici les autres désirs ne sont pas subordonnés, ils sont absents, ils ont disparu et l'individu, bien souvent, ne pense même pas à les cacher ou à les retenir. S'il y pense, et s'il essaye de se contenir, comme Cellini raconte qu'il a voulu le faire, sa tentative est bientôt abandonnée. Le contrôle est insuffisant, soit par la faiblesse des désirs anta-

(1) *Œuvres complètes de Benvenuto Cellini*. Traduction française de L. Leclanché t. II, p. 28 à 32.

gonistes, soit, comme ici, par la violence, l'impétuosité de la tendance déchaînée. Mais ces désirs refoulés reparaitront un instant plus tard avec une ardeur irrésistible. La moindre circonstance suffira pour rompre l'équilibre établi et lui substituer un équilibre tout à fait différent. Il peut en résulter des surprises pénibles. « Sichaire, lisons-nous dans Grégoire de Tours, après avoir tué les parents de Chramnisinde, s'était lié avec lui d'une grande amitié et ils se chérissaient tous deux avec une telle tendresse qu'ils prenaient souvent leurs repas ensemble et couchaient dans un même lit. Un soir Chramnisinde avait préparé à souper et avait invité Sichaire à son festin. Celui-ci étant venu, ils se mirent ensemble à table. Comme Sichaire, pris de vin, tenait à Chramnisinde beaucoup de fâcheux propos, il en vint à dire à ce qu'on rapporte : « Tu dois bien me rendre grâce, ô mon très cher frère, de ce que j'ai tué tes parents, car la compensation que tu as reçue pour cela fait que l'or et l'argent abondent dans ta maison ; tu serais maintenant nu et misérable, si cela ne t'avait pas un peu remonté. » Ces paroles de Sichaire excitèrent une grande amertume dans l'âme de Chramnisinde, et il dit en lui-même : « Si je ne venge pas la mort de mes parents, je mérite de perdre le nom d'homme et d'être appelé une faible femme. » Aussitôt, ayant éteint les lumières, il fendit avec sa dague la tête de Sichaire, qui en ce dernier moment de sa vie jeta un faible cri et tomba mort (1). » Il faut bien convenir que Sichaire en cette circonstance s'était montré imprudent.

Les faits de ce genre abondent dans les récits qui dépeignent les mœurs de certains peuples à certaines époques,

(1) Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*. Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, de Guizot, t. II, p. 24-25.

ou en racontent l'histoire. Il s'en trouve dans les chansons de geste du moyen âge, dans les contes arabes (1), dans les récits concernant quelques peuples sauvages, en bien d'autres endroits. Faut-il y voir un trait de la nature primitive de l'homme ? Je n'en suis pas convaincu, et cette assertion, que plusieurs ont admise comme vraie, demande à être précisée. Nous trouvons de la prudence et un enchaînement très serré des idées et des tendances chez les animaux. Rien ne prouve que l'homme primitif, dont la psychologie manque de bases, ait été plus mal doué qu'eux. Sait-on même où prendre l'homme vraiment « primitif » ? Ce qui paraît vrai, c'est que l'état impulsif est le signe d'une organisation mal équilibrée et qui peut être en voie de s'équilibrer mieux. Il se trouve chez les peuples et les individus qui n'ont pas encore atteint un degré d'organisation suffisant ou qui, ayant atteint ce degré, l'ont dépassé et sont, soit en dégénérescence, soit en voie d'acquiescer une coordination supérieure à la première. Aussi ce trait peut très bien n'être pas définitif et s'effacer, puis disparaître.

Les impulsifs sont opposés aux équilibrés et aux maîtres de soi. Le moi ne peut être maître que s'il existe, comme, réciproquement, partout où il existe réellement, il domine. Chez eux le moi, en tant que coordination synthétique des tendances, reste très imparfait. Les tendances existent pour elles-mêmes autant que pour le moi ; les éléments de la personnalité sont très forts parfois, mais ils ne s'unissent qu'insuffisamment et le moi ne se constitue pas tout à fait. Nous avons déjà une certaine indépendance des systèmes psy-

(1) Voyez les *Mille et une nuits*, ou par exemple, *l'Histoire du roi Naaman*, dans le *Journal asiatique*, de sept.-oct. 1887. On lira avec profit l'étude de Taine sur *Renaud de Montauban* dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

chiques secondaires, mais chez les représentants supérieurs du type, cette indépendance est encore restreinte, et le moi ou du moins certains systèmes importants, croyances ou passions, gardent encore assez de puissance pour diriger, dans bien des cas, la conduite de l'individu et lui conserver quelque unité.

Il faut bien s'attendre à ce que toutes les circonstances qui tendront à détruire ou du moins à affaiblir l'unité du moi feront apparaître le type impulsif, quelquefois jusqu'à inspirer une sorte de folie ou une folie véritable. Ces circonstances peuvent être sociales, elles peuvent être psychologiques ou physiologiques. Ce n'est pas seulement une force interne qui maintient et harmonise en nous les désirs, c'est aussi une contrainte extérieure, ou plutôt, comme cette contrainte ne peut être efficace qu'en devenant intérieure, nous dirons que la force interne est, jusqu'à un certain point, sous la dépendance des conditions extérieures. L'influence morale des supérieurs, la régularité, la routine même de la vie habituelle, les croyances et les pratiques religieuses, la peur du gendarme, le souci de l'avenir, sauvegardent l'unité morale de pas mal de gens. Aussi, même lorsque ces freins commencent à être usés, est-il dangereux de les ôter trop vite, si l'on ne peut les remplacer. Quand ils se rompent, les passions se débrident, et le moi risque de se dissoudre. Pendant les temps de révolution des actes absurdes et atroces sont commis par des gens qui seraient restés inoffensifs sans grande peine en temps ordinaire. De même le pouvoir absolu, qui supprime pour un individu une grande partie du contrôle extérieur, risque fort d'affaiblir également le contrôle intérieur et de déchaîner des désirs que rien ne retiendra plus. Les folies, les débauches singulières, les crimes des Césars romains

peuvent, semble-t-il, s'expliquer ainsi, pour une part du moins, et peut-être (bien qu'il puisse y avoir d'autres causes, et aussi des illusions à supposer) le changement de caractère de quelques-uns d'entre eux après qu'ils eurent pris le pouvoir.

Il semble que l'hérédité, pouvoir moitié social, moitié physiologique, puisse avoir une influence dissolvante, en ce sens que les caractères transmis par les parents ne garderont pas toujours leur cohésion, et que la coordination supérieure sera affaiblie, soit par l'usure chez les parents des tendances dominatrices qui ne seront pas transmises, soit pour toute autre raison ; mais l'hérédité est mal connue et ceci reste assez hypothétique (1).

En revanche, l'action des troubles nerveux, passagers ou durables, n'est malheureusement que trop évidente. On sait assez l'effet du vin, celui du café est remarquable aussi chez certaines personnes qu'il rapproche du type impulsif. C. Saint-Saëns s'aperçut qu'une tasse de thé qu'il prenait pour faciliter sa digestion lui donnait, à l'issue de son déjeuner, un accès d'humeur querelleuse. « Chaque jour, dit-il, je me mettais à table, bien résolu à ne m'irriter de rien ; mais j'avais beau faire, au dessert l'accès me venait fatalement, bien qu'on ne fit rien pour le provoquer (2). » Quand la cause est plus sérieuse, le trouble est plus durable. Un enfant, par exemple, atteint d'un érysipèle de la face et du cuir chevelu, est affecté de crises nerveuses d'une violence extrême avec perte de connaissance. Après son rétablisse-

(1) Consulter l'intéressant ouvrage de Jacobi : *Etudes sur la sélection et l'hérédité chez l'homme*. On sait que tout récemment on est venu à la négation de l'hérédité des caractères acquis. Voir à ce sujet les travaux de Weissmann.

(2) C. Saint-Saëns, *Le Métronome et l'espace céleste*. *Revue bleue*, 9 août 1890.

ment, le caractère de l'enfant resta quelque temps modifié. « G... était devenu méchant, hargneux, insupportable ; il ne voulait plus rien faire, il ne voulait que jouer et encore à sa guise, c'est-à-dire en cherchant à détruire ses jouets. La moindre observation le mettait en fureur (1). » L'irritabilité des gens nerveux, le caractère impulsif de quelques épileptiques, l'affaiblissement de la coordination du moi chez les malades atteints de paralysie générale, même avant que la maladie se soit déclarée, les changements de caractère qui annoncent l'invasion de la folie sont des faits de même signification.

Des conditions psychologiques qu'il est, du reste, difficile de séparer nettement des conditions sociales et des conditions physiologiques, et qui, à un certain point de vue, englobent toutes les autres, peuvent agir de même. Tout fait psychique qui tend à affaiblir le moi et son pouvoir de contrôle risque de faire apparaître le caractère impulsif. Une violente passion, une préoccupation trop forte, le développement exagéré d'un sentiment, en rompant l'équilibre du moi sans le refaire immédiatement, peuvent rendre à eux-mêmes les éléments psychiques. Le sujet devient alors d'humeur inégale, irritable, et ce sont là des manifestations de l'affaiblissement du moi et de la tendance impulsive. Inversement, la diminution d'une affection très forte ou d'une croyance importante qui assurait l'équilibre mental peut conduire au désordre, à l'incohérence relative (2).

(1) P. Moreau de Tours, *La Folie chez les enfants*.

(2) M. L. Dugas a également étudié, dans de pénétrantes études que nous regrettons de ne pouvoir citer plus longuement, certaines formes de sentiments (*L'absolu*, Alcan, 1904) et certains types de caractères (*La timidité*, 7^e éd. 1921, *Les grands timides*, Alcan, 1922). — Cf. *L'imagination*, Doin, 1903, *La mémoire et l'oubli*, Flammarion, 1917, etc.

CHAPITRE II

LA PSYCHOLOGIE DE LABORATOIRE

Th. Ribot et A. Binet, qui ont dirigé les premiers laboratoires français (1), ou M. Dwelshauvers (2), qui en a créé plusieurs et qui dirige actuellement celui de l'Institut catholique de Paris, doivent être tout au moins mentionnés dans ce chapitre, ainsi que le Dr Philippe (3), etc. D'autre part, bien que leurs recherches convergent souvent, et qu'un même local, parfois, les abrite, il y a lieu de distinguer les laboratoires de psychologie physiologique, de psychométrie, de psychologie zoologique, de psychologie appliquée (scolaire, professionnelle, judiciaire). Chacun de ces laboratoires a naturellement des instruments appropriés, tels que le sphygmo-manomètre pour l'étude de la pression sanguine dans ses rapports avec l'effort mental, la clef labiale Müller-Pilzecker destinée à la mesure du temps d'association, ou même simplement, comme aimait à dire Binet « une plume d'un sou et du papier » : outillage principal des laboratoires de pédotechnique.

(1) Voir ci-dessus, p. 2 et 5, 22 et suiv.

(2) Voir plus bas, p. 238.

(3) Ancien chef des travaux au Laboratoire de Psychologie physiologique à la Sorbonne. *L'Image mentale*, Alcan, 1903. Cf. *Technique du chronoscope de d'Arsonval* (Naud, 1899) et divers articles de la *Revue philosophique*.

Les trois principaux représentants de la psychologie de laboratoire, en France, sont actuellement MM. Bourdon, Foucault et Piéron.

BENJAMIN BOURDON

Dès 1886, année où il est reçu agrégé de philosophie, M. Benjamin Bourdon (1) est attiré par les recherches précises. Il va à Leipzig où il fréquente le laboratoire de Wundt. Il étudie le langage au point de vue phonétique et moteur. Sa thèse de doctorat, qu'il soutient en 1892, a pour sujet : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage*. C'est son œuvre la plus étendue, avec la *Perception visuelle de l'espace* (Costes, 1902), *l'Intelligence* (Paris, Alcan, 1926) et les chapitres du *Traité de Psychologie* de G. Dumas sur « les sensations (t. I) et « la perception » (t. II). Mais il a publié de nombreux articles dans la *Revue philosophique* (2), *l'Année psychologique* (3), le *Journal de Psychologie* (4). La seule lecture des titres de la plupart de ces travaux suffirait à indiquer les tendances de l'auteur : expériences sur la perception visuelle de la profondeur, application de la méthode graphique à l'étude de l'intensité de la voix, un pseudoscope à lentilles, la perception de la verticalité de la tête et du corps, recherches tachistoscopiques, expériences sur la localisation spatiale, recherches sur la localisation auditive dans le plan médian de la tête, acoumètre fonctionnant sur courant alternatif, dispositif pour la démon-

(1) Né à Montmartin-sur-mer (Manche) en 1860. Études à la Faculté des Lettres de Paris. Professeur aux lycées de Valenciennes (1887-1889) et de Rennes (1889-1894), puis aux Facultés des Lettres de Lille (1894-1895) et de Rennes (depuis 1896).

(2) *L'évolution phonétique du langage* (1888) ; *La certitude* (1890) ; *L'effort* (1900) ; *La perception du temps* (1907) ; *La perception de grandeur* (1912) ; *La doctrine dualiste* (1915) ; *La doctrine pluraliste* (1916) ; *Le réel, l'apparent, l'absolu* (1916) ; *La loi de Weber et de Fechner* (1919), etc., etc.

(3) *Recherches sur les phénomènes intellectuels* (1895). Nombreuses études sur les sensations et la perception, sur l'habitude (1902), l'amnésie (1904), etc., etc.

(4) *Théorie de la perception* (1921) ; *La pensée sans images* (1923) ; *La perception et la pensée verbales* (1925), etc.

tration des conditions de la localisation auditive, médiane et latérale, etc.

M. Bourdon, « esprit personnel et indépendant », est et veut être exclusivement un savant. Il cherche, il expérimente, il a horreur des querelles de mots, où se complaît une virtuosité dialectique qui voudrait se faire prendre pour de la philosophie ou même de la science. S'il n'aime point la métaphysique, il ne prise guère non plus l'étroussure d'esprit de certains « behavioristes ». L'œuvre de sa vie a été le laboratoire de psychologie de l'Université de Rennes, qu'il a eu une peine infinie à mettre sur pied, mais qu'il a réussi à outiller convenablement pour la méthode graphique, la chronométrie et l'étude des sensations. La grosse difficulté provient évidemment de l'organisation même de l'enseignement supérieur en France : les étudiants, quelles que puissent être leurs tendances personnelles, ne peuvent guère se livrer avec suite à des recherches purement désintéressées. Du moins peuvent-ils venir puiser au laboratoire, une fois par semaine, le goût et le sens de l'expérimentation en matière psychologique.

Les travaux de M. Bourdon ne se prêtent guère à des extraits : il nous faudrait le montrer au milieu de ses appareils, sans cesse en quête de nouveaux perfectionnements : la technique d'un dispositif est plus importante pour lui qu'un chapitre ingénieux sur l'organisation des états de conscience, et il donnerait bien des volumes de « psychologie » pour un chronoscope de haute précision. Le fragment que nous publions permettra du moins, nous l'espérons, de se faire une idée de ce labeur patient, minutieux, méthodique et des résultats auxquels il peut conduire.

FRAGMENT

La perception du poids et de la résistance (1)

Le poids d'un objet peut être perçu par deux espèces principales de sensations : une sensation de pression qui se

(1) La question du « sens musculaire » (*Revue scientifique*, 1904).

produit là où il est appliqué sur la surface du corps, et une sensation qu'on peut considérer comme la sensation spécifique de poids, et qui se constate au moment où on soulève le poids et pendant qu'on le soupèse. C'est sur cette sensation que portent les discussions et c'est elle que nous étudierons dans ce qui va suivre.

On considère souvent en même temps, comme nous le faisons nous-mêmes ici, le poids et la résistance, ce qui semble prouver qu'on sent confusément qu'il existe une parenté entre les deux. Cette parenté n'est cependant pas admise par tous ; ainsi Goldscheider a distingué nettement la sensation de poids et celle de résistance. D'après lui, les tendons sont probablement le substratum de la sensation de poids ; cette sensation résulterait de l'accroissement de leur tension ; la résistance, au contraire, serait, comme le mouvement, une sensation articulaire ; elle serait produite par la pression des extrémités articulaires. La sensation de poids et celle de résistance seraient, d'après lui, des sensations élémentaires, non réductibles à d'autres.

Il me semble difficile de considérer le poids et la résistance comme deux sensations différentes ; elles me paraissent pouvoir se ramener l'une et l'autre à la sensation d'effort. Quand nous faisons effort pour déplacer un obstacle, pour faire fléchir un ressort, pour étirer ou comprimer un corps élastique, pour soulever un poids, nous éprouvons, il me semble, dans tous ces cas, les mêmes sensations : d'une part, tant que la résistance n'est pas vaincue et qu'il n'y a pas mouvement de nos membres, une sensation que nous pouvons appeler sensation de résistance ou d'effort ; d'autre part, quand elle est vaincue et que nous réussissons à mettre

le corps en mouvement, une sensation de mouvement difficile, de mouvement accompagné d'effort.

Goldscheider essaie de prouver l'irréductibilité du poids et de la résistance par les arguments suivants, entre autres. A partir du moment, dit-il, où on saisit un poids qu'on veut soulever jusqu'au moment où le soulèvement a lieu, la sensation de poids augmente ; or, avant même qu'elle n'ait commencé, la sensation de résistance est déjà présente, et elle se produit dès le premier obstacle au mouvement. On peut objecter à cet argument que la sensation par laquelle on constate l'existence d'un obstacle est de même nature que la sensation proprement dite de poids.

La sensation de résistance, dit encore Goldscheider, ne vient pas des tendons ; car, un doigt étendu et heurtant un objet donne cette sensation, bien qu'alors les tendons n'éprouvent aucune modification. A cela on peut répondre que la sensation qui se produit alors est, soit simplement une sensation de pression, soit encore une sensation de résistance identique à une sensation de poids, dans le cas où nous exerçons un effort contre l'objet que nous heurtons ; or, dans ce dernier cas, les muscles et par conséquent aussi les tendons entrent en action.

Goldscheider cite aussi un cas rapporté par Hitzig (1), et qui prouverait, d'après lui, que la sensation de choc (c'est-à-dire de résistance) vient des surfaces articulaires et, par conséquent, diffère de celle de poids, laquelle, d'après ce qu'il a constaté, n'en viendrait pas. Le malade observé par Hitzig sentait lorsqu'on frappait très légèrement avec le bout du

(1) Hitzig, *Ein Kinesiästhesiometer* (*Neurologisches Centralblatt*, 1888, Nr. 9 u. 10, S. 291) ; cité par Goldscheider, p. 232.

doigt sous son talon, alors que la peau du talon était à un tel degré insensible que le malade n'y percevait ni l'écrasement d'un pli de la peau, ni les piqûres d'aiguilles profondes. La sensation éprouvée, conclut lui-même Hitzig, ne pouvait donc avoir son origine que dans les articulations du tarse ou du pied. Contre cette conclusion il suffira de faire remarquer que, si le malade eût eu simplement une jambe de bois, il n'en eût pas moins senti les chocs lorsqu'on eût frappé sur cette jambe, de même que nous sentons les chocs qui peuvent se produire au bout d'une canne; par conséquent, la question de la sensibilité ou de l'insensibilité du talon n'avait, dans le cas cité, aucune importance, et on ne saurait conclure, de l'insensibilité constatée, que les chocs étaient perçus par des sensations des articulations. Si nous fixons une baguette légère à la langue, nous sentirons également, lorsque le bout libre de cette baguette heurtera un objet extérieur, le choc, bien qu'il n'y ait pas ici de surfaces articulaires.

Une des expériences les plus caractéristiques citées par Goldscheider pour prouver que la sensation de résistance vient de la compression des surfaces articulaires est la suivante (p. 228) : le bout de l'index gauche recourbé est amené au niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne ; l'ongle du doigt est placé verticalement ; on frappe alors avec le bout du doigt ainsi placé sur la table ; il se produit, naturellement, une sensation nette de résistance. On faradise alors fortement la première articulation phalangienne, et on constate, en répétant le mouvement, que la sensation de résistance est extraordinairement émoussée : la table fait l'effet d'un corps mou. Après cela, on étend le doigt, tout en continuant d'électriser l'articulation ;

on éprouve alors, en frappant la table avec le doigt tenu verticalement, la sensation d'une résistance, bien qu'un peu moins nette que dans les conditions normales.

J'ai répété l'expérience précédente et je n'ai pu constater les différences que signale Goldscheider. J'ai trouvé que le bout de mon doigt devenait, pendant l'électrisation, moins sensible et qu'alors, si je frappais avec la pulpe du doigt sur la table, j'éprouvais, en effet, un peu la sensation de mou citée par Goldscheider ; mais cette sensation se produisait aussi bien lorsque le doigt était étendu que lorsqu'il était recourbé, et elle avait, par conséquent, pour cause l'insensibilité du bout du doigt, qui ne donnait plus, en frappant sur la table, qu'une sensation obtuse de pression.

En somme, les arguments par lesquels on a essayé de prouver que le poids et la résistance sont deux sensations spécifiquement distinctes, et sont perçues par des organes différents, ne sont pas probants.

Considérons donc simplement, par exemple, la sensation de poids. Personne aujourd'hui ne songera à supposer que cette sensation vient de la peau. Elle ne vient pas non plus des surfaces articulaires pressées les unes contre les autres : si on dispose autour d'une articulation les bandes de caoutchouc tendues de manière à presser fortement les surfaces articulaires l'une contre l'autre, on n'éprouve pas une sensation de poids, même en exécutant un mouvement autour de l'articulation, lorsque les bandes se font équilibre ; on n'en éprouve une que quand la traction exercée par les bandes est plus forte d'un côté de l'articulation que du côté opposé et qu'il y a en conséquence, pour pouvoir produire le mouvement, une résistance à vaincre.

On a cité des cas pathologiques qui prouveraient qu'il peut y avoir perception du poids avec sensibilité des muscles abolie. Ainsi, Duchenne rapporte (p. 767 et s.) le cas d'une malade chez qui « le membre supérieur et le tronc du côté gauche furent frappés d'insensibilité, bien que la motilité y fût conservée; j'y constatai alors l'abolition de la sensibilité de la peau (anesthésie et analgésie) et de la sensibilité musculaire (insensibilité à l'excitation électro-musculaire et à la pression); cependant la malade, alors même qu'on la privait de la vue, avait conscience des mouvements que l'on imprimait ou qu'elle imprimait elle-même à chacune des portions de son membre, elle appréciait alors le poids des objets qu'on lui plaçait dans la main et ne les laissait pas tomber. »

On ne peut pas supposer que la perception des poids vienne des ligaments : qu'on soulève un poids lourd ou léger, ils sont tendus de la même quantité ; seuls les muscles et tendons éprouvent des modifications différentes dans les deux cas.

Si les cas pathologiques mentionnés ci-dessus, d'après lesquels il pourrait y avoir perception du poids malgré l'insensibilité de la peau et des muscles sont exacts, il ne reste, en somme, qu'une hypothèse possible, celle que défend Goldscheider, c'est que la sensation spécifique de poids vient des tendons. Toutefois, Goldscheider lui-même, bien que connaissant les cas en question, hésite à refuser tout rôle à la sensibilité des muscles dans la perception des poids (1).

(1) Il ne s'agit pas dans la présente étude de faire une analyse approfondie de la perception du poids. C'est pourquoi j'ai laissé de côté le rôle de la préparation de l'effort dans l'appréciation et la comparaison des poids, rôle qui se constate dans un grand nombre de circonstances, et dans l'expérience bien connue qui prouve que, lorsqu'on soulève, en les regardant, deux poids égaux de volume différent, le moins volumineux paraît le plus lourd.

MARCEL FOUCAULT

Une vigoureuse critique de la psychophysique et l'étude expérimentale du rêve constituent les deux principaux titres scientifiques de M. Foucault, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Montpellier (1). Depuis quelques années, il s'intéresse particulièrement à la psychologie appliquée, beaucoup trop négligée en France. On ne peut lire l'éloquent *Plaidoyer pour la psychologie scolaire* (2) sans être convaincu qu'il y a là un ensemble de recherches dont la portée pratique est considérable. Croit-on, par exemple, que la mesure de l'acuité visuelle chez les écoliers soit chose vaine ? « J'ai vu un maître, qui assistait pour la première fois au défilé de ses élèves devant le tableau optométrique, manifester sa stupéfaction en constatant que plusieurs d'entre eux étaient incapables de lire à un mètre des lettres qu'un œil normal distingue à cinq mètres : il ne l'avait jamais remarqué davantage, et les enfants eux-mêmes ignoraient ce défaut de leurs yeux. Les enfants les plus intelligents peuvent passer la plus grande partie de leur vie scolaire sans savoir que leur vue est mauvaise : j'ai trouvé récemment une jeune fille très intelligente qui ne s'est aperçue qu'à l'âge de douze ans qu'elle ne pouvait pas lire ce que sa maîtresse écrivait au tableau. *Beaucoup ne s'en aperçoivent jamais, et c'est parmi eux que se recrutent une partie notable des retardés et des arriérés* (3) ». Sur 813 enfants, l'auteur en a trouvé 179 (22 pour 100) dont l'acuité était réduite à la moitié de la normale ou à une valeur plus faible, 13 seulement portaient des lunettes ; « pour les 166 autres, personne ne s'était aperçu que leur vue était gravement défectueuse ». Quant à l'audition, c'était pire encore : 36 pour 100 entendaient mal. La répercussion sur les études est aisée à concevoir. En voici un exemple : une petite fille (7-8 ans) avait subi brillamment les épreuves Binet-Simon, bien qu'elle ne fût que 17^e sur 20 dans sa section. La mesure de l'acuité auditive révéla que l'une de ses oreilles

(1) Voir plus loin la note biographique et bibliographique.

(2) *Revue de Métaphysique*, 1925.

(3) *Ibid.*, p. 99. C'est nous qui soulignons.

était à moitié sourde et que l'autre l'était complètement. La maîtresse la mit alors au premier rang : quelques mois après, cette enfant, qui « était menacée, par la routine scolaire, de devenir une arriérée », était à la tête de la classe. Quant à la mesure des diverses fonctions que l'on confond sous le nom de mémoire, elle a aussi son utilité, bien que les résultats auxquels elle aboutit soient moins frappants. Nous donnons plus loin le détail des expériences par lesquelles on mesure l'attention et la fatigue intellectuelle. Nous avons tenu à n'en rien omettre : le lecteur jugera par lui-même si ces expériences sont entièrement convaincantes ou même si elles ont une utilité réelle lorsqu'il s'agit de phénomènes psychologiques d'une certaine complexité, comme l'intention.

Au reste, M. Foucault ne croit nullement qu'en dehors des appareils de laboratoire, des tests et des statistiques, il n'y a point de salut pour la psychologie. Si la Psychologie, dit-il en substance, peut nourrir l'ambition de découvrir dans son domaine un système de lois quantitatives, de se constituer, au moins dans une partie de ce domaine, comme une *Physique mentale*, il n'en est pas moins vrai que « l'explication psychologique, tout en restant scientifique, doit faire place à une espèce de lois que la Physique ne connaît pas : il s'agit des lois de finalité ». Il espère même montrer que « certains faits psychiques ne s'expliquent pas par les lois, c'est-à-dire ne sont pas scientifiquement intelligibles, bien qu'ils soient intelligibles pourtant, à savoir par une analyse qui les explique comme résultant d'une activité libre. Ce sont là, par rapport à l'idée de Physique mentale, des réserves considérables (1) ». Comment ces tendances, où l'on reconnaît l'influence de Renouvier et de Hamelin, se concilieront-elles avec le postulat expérimental, avec les exigences proprement scientifiques, la suite du *Cours*, sans doute, nous le dira. D'ores et déjà nous avons l'impression que, pour M. Marcel Foucault, « le problème de la causalité psychologique est compliqué, multiforme et fuyant » et ne saurait être résolu que par « une méthode d'analyse psychologique », qui n'a besoin ni de l'épiphénoménisme ni du parallélisme, « vastes affirmations arbitraires et inutiles (2) ». Enfin « la détermination des lois de finalité ajoute quelque chose à

(1) *Cours de Psychologie*, t. I, p. 134.

(2) *Ibid.*, p. 209-210.

notre intelligence de la vie et de la conscience (1) ». Ainsi s'esquisse une Psychologie positive dans le sens le plus large du mot. C'est une tentative qui n'est pas sans risques, mais dont il sera singulièrement intéressant de suivre le développement.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Marcel Foucault est né en 1865, à Saint-Victor-de-Buthon (Eure-et-Loir). Il reçoit à l'Université de Bordeaux l'enseignement d'Espinas, Hamelin et Durkheim (1885-1889). Agrégé de philosophie (1891). Docteur ès lettres (1901). Professeur aux lycées de Saint-Omer, Digne, Mâcon, Nevers. Professeur à l'Université de Montpellier (1906).

Il a publié *La Psychophysique* (sa thèse de doctorat), le *Rêve* (1906), des *Observations et expériences de psychologie scolaire* (Presses Universitaires, 1923), le premier tome de son cours de Psychologie : *Introduction philosophique à la Psychologie* (Alcan, 1926) et le second : *Les sensations élémentaires* (1928), sans compter de nombreux articles dans l'*Année psychologique* (lois du travail mental (2), expériences sur la mémoire), la *Revue philosophique* (3), le *Journal de Psychologie*, la *Revue des cours et conférences* (4).

Les recherches dont ces divers articles et ouvrages (5) ont consigné et interprété les résultats ont été faites dans le laboratoire créé par M. Foucault à la Faculté des Lettres de Montpellier et qu'il appelle lui-même « laboratoire de psychologie analytique ». Les séances sont combinées de façon à concilier les exigences de l'enseignement et de la recherche. Par exemple, dans une des salles où se trouvent les appareils nécessaires, un étudiant fait, comme sujet, une expérience. L'expérience terminée (elle peut durer de 10 à 40 minutes), il passe dans une autre salle, où il établit ce que M. Foucault appelle son « observation subjective », souvent à l'aide d'un questionnaire rédigé d'avance.

Il y a quelques années, M. Foucault a inauguré une série d'observations et d'expériences de psychologie scolaire, en vue, principalement, de déterminer les aptitudes professionnelles : il reprenait un projet

(1) *Ibid.*, p. 225.

(2) 1919, 1924, 1926. *Les progrès de la psychophysique* (1907), etc.

(3) *La Fatigue mentale* (1915) ; *La loi de l'oubli* (1918), etc.

(4) 1913, nos 15 et 13 ; 1914, n° 14 ; 1921, n° 1.

(5) Auxquels il faut ajouter les tomes III (*Images et Associations*) et (*Les Perceptions*) du cours de Psychologie, et un autre volume, en préparation, sur le *Travail mental et la fatigue*.

ébauché avant la guerre avec M. Armand Imbert, professeur à la Faculté de médecine, qui est auteur de très belles recherches sur l'analyse physiologique du travail manuel (manœuvre du cabrouet, du charreton, de la lime, du sécateur, etc.). Il ne tarda pas à reconnaître la grande importance pratique que présentait la mesure de l'acuité visuelle et auditive, et celle des aptitudes chez les écoliers et il l'organisa pour toutes les écoles primaires de Montpellier. Cette année même (1928) ce service a été étendu aux enfants qui vont quitter l'école pour commencer un métier. La mesure des aptitudes semble devoir entrer, à bref délai, dans les attributions des médecins des écoles de la ville et, de son côté, l'Office d'orientation professionnelle songe à l'appliquer à tous les enfants et jeunes gens qui se préparent à prendre un état.

FRAGMENT

Mesure de l'attention et de la fatigue intellectuelle (1)

La notion d'attention est une de celles sur lesquelles il existe le plus de désaccord entre les psychologues. Dans la Psychologie un peu ancienne, par exemple chez les psychologues français avant 1880, l'attention est considérée, ou comme une faculté distincte, ou, plus fréquemment, comme l'application de la faculté de vouloir à un travail intellectuel, ou sensoriel, ou moteur. Depuis cette époque, on s'est efforcé d'abandonner la notion de faculté, mais on a conservé le langage usuel, et il semble que l'on a plutôt décrit l'attention comme un état de la conscience, comme une attitude du moi au cours d'un travail comportant des conditions psychologiques. Et enfin certains psychologues ont pensé que le mot et l'idée d'attention sont des sources de confusion, et qu'il vaut mieux les abandonner pour envisager les diffé-

(1) *Observations et expériences de psychologie scolaire*, ch. III, p. 102-119.

rences qui se présentent dans le travail mental, soit au point de vue de la quantité, soit au point de vue de la qualité.

Je crois que c'est cette dernière conception qui est la meilleure. Par suite, lorsqu'on nous propose de mesurer l'attention à divers moments de la journée scolaire, nous comprenons qu'il s'agit de choisir certains travaux intellectuels, et de déterminer comment, avec quelle vitesse et avec quelle perfection, ces travaux sont accomplis aux différents moments de la journée. En fait, d'ailleurs, tous ceux qui ont entrepris de mesurer l'attention n'ont pas fait autre chose : ils ont, par exemple, fait faire une dictée, ou un exercice de calcul, ou un problème, à des écoliers, à différentes heures de la journée ; ou bien, ils ont remplacé ces exercices scolaires par des travaux dont il était plus facile d'obtenir qu'ils fussent d'égale difficulté.

Or, il est bien certain que les différentes heures de la journée ne sont pas également favorables pour le travail mental. Ebbinghaus l'avait déjà constaté, lorsqu'il fit, entre 1879 et 1885, les expériences justement célèbres qui ont inauguré l'étude expérimentale de la mémoire. D'autres ont confirmé cette remarque et ont fait des expériences précises sur la question : ainsi M. Larguier des Bancelles a constaté chez lui-même une acquisition plus rapide et une conservation plus fidèle après les repas de midi et du soir.

La fatigue n'est pas plus une réalité psychologique de nature uniforme que l'attention. Mais quand, après avoir travaillé pendant un certain temps à faire des additions, par exemple, on constate que le travail se ralentit, on dit qu'il y a fatigue. L'analyse minutieuse de ce travail montre que le ralentissement que l'on attribue à la fatigue est dû à la per-

sistance d'images et d'associations d'images et de mouvements qui proviennent du travail antérieur : ce sont ces images et ces associations persistantes qui gênent, par une action de concurrence, les perceptions, les associations et les mouvements qui sont nécessaires pour que le travail se continue. Si l'on étudie la fatigue dans un autre travail, par exemple dans celui qui consiste à apprendre des séries de mots, on voit qu'elle consiste dans une concurrence analogue exercée par les images des premières séries sur celles que l'on apprend ensuite. Ainsi, d'une façon générale, la fatigue mentale apparaît, pour l'analyse psychologique, comme une inhibition du travail par la persistance partielle du travail antérieur. Et la fatigue physique, la fatigue de mouvements prolongés, est probablement une persistance analogue des mouvements antérieurs. Il est d'ailleurs à peu près certain qu'à ces persistances mentales et motrices, il correspond des phénomènes nerveux ou cérébraux, que les physiologistes finiront bien par découvrir, et sur la nature desquels ils ont déjà formé des hypothèses.

Mais ce qui nous importe en ce moment, c'est que le travail scolaire doit avoir une répercussion sur les capacités mentales des écoliers, et que la fatigue doit contribuer à faire varier la vitesse et la qualité des diverses espèces de travail mental que l'on peut faire faire aux écoliers. Comme il n'est pas facile de séparer la diminution qui se produit dans le travail du fait que l'attention se relâche, et celle qui se produit dans le travail du fait que la fatigue apparaît, et comme il n'y a peut-être pas là deux influences distinctes, mais une seule, à savoir l'inhibition du travail par le travail antérieur (l'inhibition progressive), la mesure de la fatigue

intellectuelle ne diffère pas de la mesure de l'attention : elle est la mesure des diverses espèces de travail aux différentes heures de la journée. Et comme, enfin, les travaux les plus simples, tels que ceux de la lecture et de l'écriture chez les enfants qui savent déjà lire et écrire, sont ceux dont la vitesse et la qualité varient le moins, on a constitué des méthodes pour étudier chez les enfants la variation des espèces relativement difficiles et compliquées de travail mental.

Le choix d'une bonne méthode présente bien des difficultés. D'après le résultat expérimental que j'ai donné plus haut, on aurait dans la comparaison de la mémoire, c'est-à-dire du temps de fixation d'une série de mots, aux différentes heures de la journée, un moyen de reconnaître l'influence de l'heure, qui paraît excellent. Mais il a demandé un temps relativement long et on ne peut l'employer qu'avec un seul enfant à la fois. Il est à désirer que des mesures mentales qui doivent être faites à des heures différentes de la journée, par exemple le matin en arrivant en classe, — avant le repas de midi, après ce repas, à la fin de la dernière heure de classe, avant et après les récréations, — puissent être faites d'une façon collective et rapide : il n'y en a pas beaucoup qui soient possibles.

Je signalerai cependant, comme pouvant s'employer d'une façon satisfaisante, avec des enfants déjà avancés (ayant atteint ou dépassé l'âge de dix ans), l'épreuve d'invention, qui consiste à compléter un texte contenant des lacunes, et le barrage des lettres.

En ce qui concerne l'une et l'autre épreuve, l'organisation de l'expérience n'est pas sans difficulté. Il s'agit, en effet,

pour la première épreuve, de comparer l'invention intellectuelle (ou littéraire, ou les deux), à des moments différents de la journée. — Supposons que l'on se borne à quatre moments : le début et la fin de la classe du matin, le début et la fin de la classe du soir (approximativement : 8 heures, 11 heures, 14 heures et 17 heures). — Il faut avoir quatre textes. Or, il est à présumer que les textes sont inégalement difficiles. De plus, la prolongation et la répétition du travail n'ont pas simplement pour effet de produire de la fatigue, c'est-à-dire de diminuer la vitesse et la qualité du travail, elles produisent aussi de l'exercice, c'est-à-dire qu'elles tendent à accroître la vitesse et la qualité. Voici comment j'ai résolu ces difficultés.

J'ai formé un groupe de quatre enfants, que je vais désigner par les numéros : 1, 2, 3, 4. J'ai choisi quatre textes lacunaires, que je vais désigner par les lettres : A, B, C, D. J'ai prolongé l'expérience pendant quatre jours : lundi, mardi, mercredi, vendredi. Enfin, je l'ai conduite d'après le *tableau directeur* qui suit :

	8 h.	11 h.	14 h.	17 h.
Lundi.....	2 A	4 B	1 D	3 C
Mardi.....	1 B	3 A	2 C	4 D
Mercredi.....	4 C	2 D	3 B	1 A
Vendredi.....	3 D	1 C	4 A	2 B

Ce tableau signifie que le lundi, le sujet n° 2 a fait son expérience à 8 heures avec le texte A ; le même jour, le sujet n° 4 a fait une expérience à 11 heures avec le texte B, et ainsi de suite. Les quatre sujets ont donc travaillé le lundi aux

quatre moments de la journée avec les quatre textes, et ils ont continué les jours suivants, en changeant chaque fois de texte et d'heure.

Si donc je réunis les résultats obtenus par les quatre sujets dans le première journée, je puis considérer ces résultats comme provenant d'un sujet unique, qui aurait travaillé avec un même texte, à une certaine heure de la journée. Et si je compare les résultats avec ceux de la deuxième journée, de la troisième et de la quatrième, je puis voir comment mon *quadruple sujet* se comporte dans ses expériences successives, c'est-à-dire comment son travail progresse en vitesse et en qualité, sous l'influence de l'exercice. Les différences provenant de l'inégale difficulté des textes, et de l'influence de l'heure, sont éliminées par compensation. Celles qui pourraient provenir de ce qu'on appelle la fatigue, sont négligeables, en raison de la faible durée du travail. — En fait, j'ai formé deux groupes, l'un de quatre jeunes filles appartenant à la 2^{me} classe (âge moyen : 13 ans, 3 mois, 10 jours), l'autre de quatre jeunes filles de la 3^{me} classe (âge moyen : 10 ans, 7 mois, 5 jours).

Voici comment s'est manifestée l'influence de l'exercice.

	1 ^{er} GROUPE		2 ^e GROUPE		LES 2 GROUPE		Sommes générales
	Inv. nt.	Inv. litt.	Inv. int.	Inv. litt.	Inv. int.	Inv. litt.	
1 ^{er} jour..	23	12	20	12	43	24	67
2 ^e — ..	28	19	19	12	47	31	78
3 ^e — ..	30	17	25	13	55	30	85
4 ^e — ..	35	18	23	16	58	34	92
	MOYENNE GÉNÉRALE.....						80,5

Ces nombres signifient que les quatre sujets du premier groupe ont trouvé à eux tous, le premier jour, 23 idées sur 40 et 12 mots sur 40; qu'ils ont trouvé, le deuxième jour, 28 idées et 19 mots, etc.

Comme on voit il y a, dans chacune des quatre colonnes qui contiennent les résultats des deux quadruples sujets, ou une augmentation régulière des nombres d'un jour à l'autre, ou une augmentation irrégulière : l'une et l'autre manifestent l'influence de l'exercice, conformément à ce qui a été trouvé pour d'autres formes de travail mental. Les irrégularités disparaissent d'une façon presque complète si l'on fait la somme des nombres des deux groupes, en maintenant la distinction des deux espèces d'invention. Elles disparaissent enfin totalement si l'on fait la somme générale des résultats de chacun des quatre jours. Même, on peut remarquer que le progrès est maximum du premier au deuxième jour, et qu'il diminue pour les deux phases suivantes de l'exercice : cela est conforme à la loi générale de l'exercice.

Voici maintenant quelle a été l'influence exercée par la *difficulté comparative des textes* :

Textes	1 ^{er} GROUPE		2 ^e GROUPE		LES 2 GROUPE	
	Inv. int.	Inv. litt.	Inv. int.	Inv. litt.	Inv. int.	Inv. litt.
A.....	29	15	27	14	56	29
B.....	34	20	27	13	61	33
C.....	24	14	12	5	36	19
D.....	29	17	21	21	50	38
MOYENNES.....					50,75	29,75

Ainsi le texte C est le plus difficile pour les deux espèces

d'invention. Mais l'ordre de difficulté des autres textes n'est pas le même pour l'invention intellectuelle et pour l'invention littéraire. Pour la première, l'ordre de difficulté décroissante serait : C, D, A, B; pour la seconde, il serait : C, A, B, D.

La *capacité personnelle* des sujets est aisée à déterminer. Il suffit de compter ce que chacun a trouvé dans l'ensemble de l'expérience, en fait d'idées et en fait de mots. Nous avons ce qui suit :

	Inv. intell.	Inv. litt.	Sommes
1 ^{er} groupe : 1 ^{er} sujet...	30	20	50
2 ^e — ...	31	15	46
3 ^e — ...	31	19	50
4 ^e — ...	24	12	36
2 ^e groupe : 1 ^{er} — ...	23	13	36
2 ^e — ...	19	9	28
3 ^e — ...	23	16	39
4 ^e — ...	22	15	37

J'arrive enfin à l'*influence de l'heure*, dont la détermination était le but principal de l'expérience. Voici les résultats à ce point de vue :

Heures	1 ^{er} GROUPE		2 ^e GROUPE		SOMMES		SOMMES		Sommes générales
	Inv. int.	Inv. litt.	Inv. int.	Inv. litt.	1 ^{er} groupe	2 ^e groupe	Inv. int.	Inv. litt.	
8....	27	16	24	13	43	37	51	29	80
11....	27	16	20	15	43	35	47	31	78
14....	33	18	20	11	51	31	53	29	82
17....	29	16	23	14	45	37	52	30	82

Ces résultats manquent d'homogénéité. Si l'on considère ceux du premier groupe, on serait tenté de croire que l'après-

midi est plus avantageuse que la matinée, et l'on pourrait songer qu'il existe peut-être une certaine somnolence dans la matinée, que le repas de midi active la circulation cérébrale, et qu'il subsiste encore quelque chose de cette action à cinq heures du soir. Mais les résultats du second groupe ne concordent pas avec ceux du premier. — Si l'on considère ces divergences comme fortuites, et si l'on fait la somme des résultats en supprimant la distinction des deux espèces d'invention, on ne trouve pas davantage d'indication précise dans le sens d'une loi unique. Il en est de même si l'on supprime la distinction des deux groupes, et il en est de même encore si l'on fait les sommes générales, en supprimant toutes les distinctions autres que celles de l'heure : dans ce dernier cas, les différences tendent à s'évanouir.

Dès lors, plusieurs hypothèses peuvent être envisagées. L'une serait que la méthode est impropre à découvrir l'influence de l'heure sur le travail d'invention : je ne me résignerais à l'accepter que si aucune autre explication n'apparaissait comme probable. — Une autre hypothèse serait que l'heure de la journée n'exerce aucune influence sur la capacité d'invention : mais les expériences sur la variation de la mémoire ont donné des résultats si précis qu'il est improbable qu'il n'existe pas quelque chose d'analogue pour l'invention. — Enfin, on peut supposer que l'influence de l'heure sur l'invention, comme sur la mémoire, comme sur toute espèce de travail mental, ne s'exerce pas d'une façon identique sur tous les esprits, mais qu'elle dépend du régime individuel de travail et de repos, et peut-être d'alimentation. On sait déjà qu'il existe des travailleurs de jour et des travailleurs de nuit : il peut se faire que nous trouvions chez les enfants,

soit par suite de causes organiques, soit par suite d'habitudes déjà contractées, des sujets qui inventent mieux dans la matinée et d'autres à qui l'après-midi soit plus favorable.

J'ajoute que l'étude de l'influence de l'heure sur le travail d'invention, comme sur toute autre espèce de travail, devrait être conduite dans d'autres directions, et notamment devrait porter sur la vitesse du travail. J'ai remarqué que les enfants qui ont fait cette expérience emploient volontiers un temps supérieur à 5 minutes le premier jour, mais ce temps diminue les jours suivants. Il est possible que la vitesse varie aussi avec l'heure de la journée.

Pour le barrage des lettres, j'ai suivi la même méthode, mais j'ai noté les temps. Afin de les noter, et bien que l'expérience puisse se faire d'une façon collective, je l'ai faite d'une façon individuelle.

J'ai fait imprimer, sur des feuilles de 22 centimètres de large et 28 centimètres de long, une suite de lettres prises dans un ouvrage danois, où j'ai remplacé les *k* par des *c* et les *y* par des *i*. La feuille contient quatre groupes de 10 lignes, et ces groupes forment les quatre textes d'expériences (A, B, C, D). La ligne contient 50 lettres, toutes minuscules, séparées par des blancs. Les groupes sont séparés par des intervalles blancs, et encadrés dans des marges qui servent à inscrire à gauche, pour guider le sujet, les lettres qui doivent être barrées : ce sont les lettres *a*, *o* et *r*. J'ajoute à gauche, en tête de chaque texte, la date et l'heure, puis, à la fin du texte, le temps employé par le sujet, et, en tête de la page, le nom du sujet. La marge de droite est assez grande pour être divisée en colonnes, que j'emploie pour le dépouillement des résultats : trois colonnes indiquent, pour chaque ligne, le

nombre de chacune des trois lettres qui ont été barrées, et, entre parenthèses, le nombre de celles qui n'ont pas été barrées ; une quatrième colonne contient le nombre des lettres, peu nombreuses, qui ont été barrées et n'auraient pas dû l'être ; une cinquième colonne contient la somme des trois espèces de lettres qui ont été barrées, et sert pour reconnaître les lettres barrées à faux et pour contrôler le dépouillement. Les quatre textes (A, B, C, D) contiennent respectivement 141, 147, 141 et 135 lettres à barrer, au total 564. Pour indiquer les résultats, je me borne à indiquer les lettres omises, puis les lettres barrées à faux, puis la somme des deux espèces de fautes, et enfin le temps employé par le sujet.

Voici d'abord les résultats présentés de façon à montrer l'influence de l'exercice (les nombres sont des sommes pour les quatre sujets) :

		LETTRES		Sommes des fautes	Temps (secondes)
		omises à faux	barrées à faux		
1 ^{er} groupe :	1 ^{er} jour.....	35	3	38	794
	2 ^e —	18	7	25	666
	3 ^e —	11	2	13	651
	4 ^e —	8	2	10	656
2 ^e groupe :	1 ^{er} —	37	1	38	1.119
	2 ^e —	10	1	11	1.057
	3 ^e —	6	3	9	979
	4 ^e —	9	1	10	876
Les deux groupes :	1 ^{er} —	72	4	76	1.913
	2 ^e —	28	8	36	1.723
	3 ^e —	17	5	22	1.630
	4 ^e —	17	3	20	1.532

On voit que, dans les deux groupes, le nombre des fautes va en diminuant d'un jour à l'autre, et qu'il en est de même pour les temps de travail ; le travail se fait donc, d'un jour à l'autre, d'une façon à la fois plus parfaite et plus rapide. Il y a bien une exception dans les nombres de lettres barrées à faux, mais ces nombres sont si faibles que l'on ne peut guère envisager ici la loi suivant laquelle ils varient. Quant aux irrégularités secondaires qui apparaissent dans les nombres de lettres omises, dans les sommes des fautes et dans les temps, elles sont certainement fortuites, puisqu'elles disparaissent toutes dès qu'on réunit les deux groupes.

La difficulté comparative des textes se montre dans le tableau suivant :

		LETTRES			Sommes des fautes	Temps (secondes)
		à barrer	omises	barrées à faux		
1 ^{er} groupe :	A ...	141	14	2	16	689
	B ...	147	22	2	24	722
	C ...	141	18	5	23	649
	D ...	135	18	5	23	707
2 ^e groupe :	A ...	141	16	1	17	1.015
	B ...	147	19	1	20	1.040
	C ...	141	10	0	10	1.020
	D ...	135	17	4	21	956
Les deux groupes :	A ...	141	30	3	33	1.704
	B ...	147	41	3	44	1.762
	C ...	141	28	5	33	1.669
	D ...	135	35	9	44	1.663

On voit que le texte B, qui demande le plus de travail (147 lettres à barrer sur les 500 que contiennent les 10 lignes),

est aussi celui qui exige le plus de temps de travail ; que le texte D, qui ne contient que 135 lettres à barrer, demande le temps le plus court, et que les deux autres textes (A et C), qui ont le même nombre de lettres à barrer, demandent des temps intermédiaires, qui, il est vrai, ne sont pas égaux. Il y a donc, dans les temps comme dans le nombre de fautes, quelques irrégularités, dont il ne serait sans doute pas impossible de découvrir les causes.

La capacité personnelle des sujets apparaît dans le tableau suivant, où j'ai réuni pour chacun les résultats qui permettent de faire la comparaison.

	LETTRES		Somme des fautes	Temps (secondes)
	omises	barrées à faux		
1 ^{er} groupe : 1 ^{er} sujet	29	6	35	646
2 ^e —	28	5	33	580
3 ^e —	7	2	9	948
4 ^e —	8	1	9	593
2 ^e groupe : 1 ^{er} —	15	3	18	1.347
2 ^e —	18	1	19	1.108
3 ^e —	15	0	15	801
4 ^e —	14	2	16	775

On peut classer les huit enfants d'après la somme des fautes et d'après le temps ; on pourrait même les classer d'après les lettres omises et d'après les lettres barrées à faux : on obtiendrait des classements notablement différents. Et ces classements sont différents de ceux que l'on peut établir d'après le tableau, donné plus haut, de la capacité personnelle en matière d'invention : pour rendre la comparaison possible, j'ai désigné, dans les deux tableaux, les mêmes

enfants par les mêmes numéros. Le sens de ce fait est sans doute que ce qu'on appelle l'intelligence n'est à aucun point cette réalité psychique uniforme que la Psychologie des facultés a voulu définir comme la faculté de la pensée abstraite, ou du jugement, ou des principes, ou de toute autre œuvre logique. Mais l'intelligence de l'écolier n'est pas celle de l'adulte, l'intelligence du mathématicien n'est pas celle de l'historien, l'intelligence du commerçant, de l'ingénieur, de l'officier, n'est pas la même que celle du poète, et les unes et les autres sont les combinaisons infiniment variées et multiformes de très nombreuses capacités mentales, qu'une analyse psychologique suffisamment patiente et méthodique peut isoler par l'analyse expérimentale : il n'y a pas de limite à la variété des formes intellectuelles.

Reste à voir comment s'est manifestée *l'influence de l'heure*. C'est ce que montre le dernier tableau.

	LETTRES		Somme des fautes	Temps (secondes)
	omises	barrées à faux		
1 ^{er} groupe : 8 heures.....	16	1	17	680
11 —	21	3	24	632
14 —	17	7	24	731
17 —	18	3	21	724
2 ^e groupe : 8 —	18	2	20	1.021
11 —	16	2	18	1.057
14 —	15	1	16	932
17 —	13	1	14	1.021
Les deux groupes : 8 —	34	3	37	1.701
11 —	37	5	42	1.689
14 —	32	8	40	1.663
17 —	31	4	35	1.745

Comme la capacité inventive, la capacité de barrer les lettres ne paraît pas être influencée d'une façon uniforme par l'heure de la journée. Nous obtenons un résultat négatif en ce qui concerne l'existence d'une loi unique, valable pour tous les enfants : les écoliers ont déjà des habitudes de travail mental qui sont propres à chacun d'eux. Nous pourrions essayer de déterminer la courbe individuelle du travail dans la journée scolaire, en corrigeant les valeurs empiriques au moyen des coefficients d'exercices et de difficulté des textes qui sont fournis par les tableaux ci-dessus. Mais je crois qu'il est plus prudent d'ajourner cette recherche, parce que les expériences qui m'ont donné ces tableaux sont trop peu nombreuses pour fournir des coefficients déterminés avec une précision et une sûreté suffisantes.

HENRI PIÉRON

« La psychologie est une science biologique (1) ». Elle a pour objet « l'activité des êtres et leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu », ou, en d'autres termes, « le comportement des organismes ». Elle ne sera vraiment objective que lorsqu'elle se résoudra à considérer l'homme comme un animal et, partant, sinon à nier, du moins à « ignorer la conscience ». Aussi bien est-elle destinée à se confondre tôt ou tard avec la physiologie, de même que celle-ci « rentrera sans doute un jour entièrement dans le sein de la chimie, et que la chimie elle-même trouvera, dans la physique, le symbolisme mathématique qui permettra, en l'unité

(1) *L'Objectivisme psychologique et la doctrine dualiste*, in *Rev. phil.*, 1916, p. 70, en note.

harmonique de ses formules, d'exprimer la diversité apparente des forces naturelles (1). »

Quoi qu'on puisse penser de ce monisme radical, on doit reconnaître qu'il a conduit M. Piéron à exercer en psychologie une heureuse police. D'ailleurs les considérations méthodologiques, à ses yeux, priment toutes les autres. S'il poursuit sans ménagement le finalisme et le vitalisme, c'est surtout parce qu'ils sont des facteurs de contrôle timorés, des freins, au lieu que le mécanisme lui apparaît « comme un facteur de recherche hardie, comme un moteur (2) ». Il étudia donc en mécaniste le comportement des organismes chez les animaux inférieurs, et chercha de bonne heure à étendre ce point de vue à toute la psychologie. Dans quelle mesure y est-il arrivé ? Le petit livre qu'il vient de publier sous le titre de *Psychologie expérimentale* (3) nous l'apprendra.

Disons tout de suite que, pour M. Piéron, la « psychologie expérimentale » ou psychologie du comportement se confond, en somme, avec la psychologie comparée. « Il y a une psychologie des animaux... une psychologie des enfants, une psychologie des aliénés, une psychologie des non-civilisés, comme il y a une psychologie de l'adulte appartenant à nos civilisations ; dans le dernier cas, le psychologue peut être lui-même objet d'investigations, alors que, dans les autres cas, il est hors de cause. Mais il n'y a aucune différence essentielle de méthode (4). » L'introspection provoquée elle-même, est admise : elle consiste, comme toutes les autres méthodes d'enregistrement objectif de réactions, « en un dressage réactionnel verbal ». M. Piéron avoue d'ailleurs que « la signification des réactions verbales dont le sujet a appris à se servir reste souvent obscure ou ambiguë ». Mais l'essentiel est de ne pas se mettre à la place de ceux qu'on interroge, en d'autres termes de substituer « la psychologie générale » à « l'autopsychologie », et d'employer la méthode comparative qui étudie les comportements propres à des groupes différents, sans chercher à les ramener à des lois communes (5).

M. Piéron étudie d'abord les diverses formes du comportement,

(1) *L'Evolution du Psychisme*, in *Revue du Mois*, 10 mars 1908, p. 294.

(2) *Mécanisme et Vitalisme*, in *Scientia*, 1922, p. 125.

(3) Collection Armand Colin, 1928.

(4) *Psychologie expérimentale*, p. 17.

(5) *Ibid.*, p. 18.

en commençant par les plus simples : les tropismes, qui, quoi qu'en dise Loeb, impliquent déjà la participation du système nerveux, les réflexes, qui peuvent être parfois considérés comme de véritables activités instinctives, les activités instinctives, « systèmes innés de réponses à certaines catégories de stimuli », plus nombreuses et plus importantes chez l'homme qu'on ne le croit d'ordinaire : l'enfant n'apprend pas à marcher, il doit « attendre le développement de l'appareil nerveux automatisé de la marche dont il devra acquérir la maîtrise ». — Le comportement sort du domaine de l'automatisme lorsque l'individu, comme tel, renforce (par suite de certaines données sensorielles, ou d'expériences déjà faites) ou empêche (s'il veut, par exemple dans le cas d'une épreuve douloureuse, faire montre de courage) le mouvement réflexe. Il est alors éminemment variable, il se produit sous condition (Pawlow), il implique un phénomène de transfert associatif, « qui est à la base de toutes les tendances acquises, de tous les progrès de la conduite » ; il est, en un mot, la réaction intelligente, la « conduite souple qui résout les plus difficiles et les plus inattendus des problèmes (1) ». — Chez l'homme, enfin, la vie sociale transforme, « socialise » les comportements biologiques, même les plus élémentaires (rites de nourriture, d'accouplement sexuel, etc.) et, d'autre part, suscite, engendre toute une série de comportements nouveaux, de comportements spécifiquement sociaux : conduite coopérative, et surtout conduite verbale, dont l'importance est extraordinaire, puisque toute conduite humaine « tend à se refléter sous une forme verbale », conduite logique, conduite technique, activité scientifique, activité esthétique.

Considéré en lui-même, le comportement, ou réaction, se présente sous un triple aspect : la réaction affective, la réaction perceptive et la réaction intellectuelle. Il y a deux aspects élémentaires de la réaction affective, selon que la réaction prend une direction positive d'acceptation, ou négative de refus, de fuite : il convient pourtant d'ajouter un troisième processus affectif, *le processus de l'intéressant* avec réaction d'attention et d'exploration. Que ce dernier ait bien une nature affective, c'est ce que prouve la diminution de la résistance de l'organisme dans l'attitude d'attente quand il est traversé par un courant électrique —

(1) *Psych. expér.*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 41.

ce qu'on a appelé la réaction psychogalvanique, récemment découverte. — La réaction perceptive consiste en une adaptation spécifique à des objets définis. La psychologie traditionnelle imagine des « sensations » isolées, qui se groupent en systèmes, s'enrichissent d'idées (acquises ou innées) et d'images empruntées aux expériences antérieures, pour s'achever en notion d'objets auxquels est attribuée une existence réelle, extérieure, avec des propriétés spatiales et temporelles. « Cette manière de voir, dit énergiquement M. Piéron, répond bien à la méthode de reconstitution logique d'un pantin, mentalement articulé, qui fut celle de la psychologie classique (1). » « La conduite, et la perception qui exprime sa conformité aux diverses modalités du milieu, représente en réalité une unité primitive, dans toute sa complexité. » L'enfant ne commence pas par des sensations distinctes, ni même par des objets individualisés, il perçoit d'abord le *jardin-au-soleil-avec-le-chien*, c'est-à-dire un ensemble (2) dont les parties se dissocieront et s'individualiseront progressivement. — Avec la réaction intellectuelle, les difficultés commencent, et les limites de la méthode se dessinent. Le plus souvent, sans doute, la solution des problèmes est obtenue par l'application de recettes déterminées, transmises par l'éducation. Mais l'invention véritable échappe à l'investigation expérimentale, et force est de recourir à une extrapolation, d'étendre aux grandes et retentissantes inventions le déterminisme mental mis en évidence dans les découvertes modestes. Il ne suffit pas, pour l'expliquer, de la baptiser « conduite souple ». — Enfin, pour l'étude des différentes activités, M. Piéron adopte la classification hiérarchique de M. Pierre Janet qui, de son côté, comme nous le verrons, a été conduit à ramener la psychologie à la science du comportement.

La psychologie de réaction tend évidemment à se résorber dans une psychologie de l'action, à moins qu'elle ne se borne à intégrer, en leur donnant d'autres noms, les résultats de la psychologie tout court. Mais ne serait-elle qu'une langue bien faite, que sa valeur serait déjà très grande. Elle est plus encore. Elle opère le plus minutieux classement des faits psychologiques qui ait été sans doute élaboré jusqu'ici. Les « réponses », depuis le simple réflexe

(1) *Ibid.*, p. 82.

(2) Cf. le « syncrétisme » de Renan.

jusqu'au mécanisme mental le plus compliqué, s'ordonnent en une hiérarchie dont aucun degré ne doit être négligé, selon la règle cartésienne de l'énumération parfaite,

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Né en 1881, M. Henri Piéron mena de front des études philosophiques, biologiques et médicales. A vingt ans il est appelé, comme préparateur, au Laboratoire de Psychologie expérimentale de l'École des Hautes Études, où il devient maître de conférences en 1907 et où il organise les travaux pratiques de psychologie expérimentale jusqu'en 1914. Directeur de l'*Année psychologique* et du Laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne (1912) en remplacement de Binet, professeur de psychologie physiologique et membre du Conseil directeur à l'Institut de psychologie de l'Université de Paris (1920), chargé d'enseignement de la psychologie appliquée à la Sorbonne (1922), professeur de physiologie des sensations au Collège de France (1923). Il dirige, à l'Institut de psychologie, les travaux pratiques de psychologie expérimentale, et, les vacances venues, continue ses recherches sur les animaux inférieurs au Laboratoire maritime d'Arcachon.

Psychologue de laboratoire avant tout, M. Piéron a utilisé et mis au point les techniques psychométriques, inventé ou perfectionné des appareils. Nous laisserons de côté cet aspect de son activité. De même, nous ne ferons que mentionner ses recherches aujourd'hui classiques sur la mémoire (les lois d'évolution de la mémoire sont les mêmes pour la mémoire brute de l'homme et pour la mémoire des animaux inférieurs étudiée sous certaines conditions), sur le sommeil (découverte de l'*hypnotoxine*, cause profonde du sommeil, qui oblige l'homme à dormir, sous peine de mort), sur les tonus et les réflexes (détermination des tonus d'attitude et des tonus de soutien), sur les lois du temps des sensations, sur le réflexe psychogalvanique et enfin sur la psychologie des animaux inférieurs et la psychologie appliquée (le problème de l'orientation professionnelle, — cf. sa conférence à l'Institut Lannelongue, 1923 — a particulièrement attiré son attention).

Les notes, articles, comptes rendus de M. Piéron se chiffrent par centaines et sont répandus dans divers périodiques français et étrangers (Cf. surtout l'*Année psychologique* depuis 1912).

Principaux ouvrages : *La Psychologie du rêve au point de vue médical* (1902, en collaboration avec N. Vaschide). — *Technique de psychologie*

expérimentale (avec Ed. Toulouse et N. Vaschide, Paris, Doin, 1904). — *L'Évolution de la mémoire* (Paris, Flammarion, 1910). — *Le problème physiologique du sommeil* (Paris, Masson, 1913). — *Le cerveau et la pensée* (Paris, Alcan, 1923). — *Éléments de psychologie expérimentale* (Paris, Vuibert, 1925). — *Psychologie expérimentale* (Paris, Colin, 1927).

Collaboration au *Traité de Psychologie*, dirigé par G. Dumas : *L'Excitation et le Mouvement, L'Habitude et la Mémoire, la Psychologie zoologique*.

Notice sur ses travaux scientifiques par Henri Piéron, 1923 (Intéressante autobiographie et bibliographie critique très complète).

FRAGMENT

I. — Acquisition et fixation des souvenirs (1)

La plupart des réactions perceptives de nature spatiale sont prédéterminées congénitalement, comme nous l'avons signalé : la localisation d'une excitation cutanée, d'une stimulation lumineuse ou sonore, est définie par des réflexes moteurs des membres, de la tête et des yeux, décelables chez les nouveau-nés de façon très précoce. Mais, si les réflexes continuaient de se produire dans les mêmes circonstances, il n'y aurait jamais cette plasticité adaptative caractéristique des fonctions psychologiques, et qui exige une acquisition d'expérience. Que les réactions perceptives congénitales aient été d'abord acquises par essais et erreurs, ou par variations fortuites dans la structure physico-chimique des germes, c'est là un problème qui, comme toutes les questions

(1) *Psychologie expérimentale*, chap. v, p. 132-140. Ce chapitre contient deux graphiques que nous n'avons pas publiés.

d'origine, échappe à l'investigation (1). Mais nous voyons, au cours de la vie individuelle, se développer, se perfectionner, s'assouplir les réactions préexistantes, et naître d'innombrables réactions nouvelles.

Toute réaction à un excitant, adaptée ou non, est une expérience dont l'influence va se conserver, contribuant à l'amélioration, au progrès de la conduite. Une perception, qui la plupart du temps représente une mise en œuvre d'acquisitions mnémoniques, est toujours un souvenir qui se fixe.

Les processus de mémoire se manifestent sur les plans élémentaires de la vie, où l'on note des persistances mnémoniques de rythmes longtemps répétés (végétaux, animaux inférieurs, et même simples organes, chez les êtres les plus évolués), et le transfert associatif du pouvoir stimulant d'une excitation à une autre qui l'accompagne, ou surtout la précède, habituellement. Ainsi se manifeste la grande loi de l'anticipation biologique, d'après laquelle il suffit du signe précurseur d'une action nocive qui suscite une réaction de défense pour que cette réaction se déclenche déjà, favorisant la protection de l'organisme (2).

Dans les réflexes conditionnels étudiés par Pawlow apparaissent les lois précises de la réalisation nerveuse

(1) Les biologistes se refusent en général aujourd'hui à admettre l'hérédité des caractères acquis, des modifications adaptatives survenues au cours de la vie individuelle. Mais il y a des données favorables à une transmission héréditaire de certaines modalités individuelles du comportement.

(2) Les animaux qui vivent fixés sur les rochers dans la zone de balancement des marées présentent des réactions de défense contre la dessiccation, qui surviennent avant même que la marée descendante ait achevé de les découvrir. Baldwin a signalé des faits d'anticipation acquise dans les premiers stades du développement de l'enfant.

de ce transfert associatif qui constitue le type fondamental de l'acquisition mnémonique. C'est ainsi que, plus est répétée l'association entre l'excitant direct, provoquant une réaction congénitalement adaptée, et un stimulus quelconque qui devient, par transfert, excitant conditionnel, provoquant la même réaction, et plus le pouvoir réflexogène acquis de ce dernier est prompt, efficace, solide, durable.

Plus est grand en revanche l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la dernière association, et plus le pouvoir réflexogène se montre affaibli. Il y a effacement progressif spontané du lien acquis. A un moment donné, le pouvoir propre de l'excitant conditionnel paraît disparu, le stimulus associé a perdu toute efficacité ; mais il possède encore en réalité un pouvoir latent, car une association nouvelle lui redonne une efficacité supérieure à celle qu'aurait un stimulus nouveau.

A côté de l'effacement spontané du lien acquis entre les deux stimuli, il peut se produire un effacement artificiel plus rapide, résultant du jeu d'un phénomène actif d'inhibition : si l'on suscite plusieurs fois de suite l'action de l'excitant conditionnel sans l'associer à l'autre excitant dont il tire sa force réflexogène, cette force s'atténue très vite, d'autant plus vite que la répétition est plus fréquente, alors que, si on ne l'avait pas fait agir plusieurs fois, cet excitant conditionnel aurait encore toute sa force. L'action effaçante possède elle-même tous les caractères d'une acquisition mnémonique, d'une expérience à effet inhibiteur. La preuve en est que, si on laisse s'écouler un certain temps après les actions successives de l'excitant conditionnel isolé, celui-ci, qui, du fait de l'effacement spontané, devrait perdre davantage

encore son pouvoir réflexogène, en réalité, retrouve une efficacité plus grande : l'action inhibitrice, plus récente, s'est effacée partiellement, plus vite que l'action déjà ancienne du transfert réflexogène ; l'action inhibitrice, qui était devenue plus grande que cette dernière, se trouve moindre après un certain temps, où toutes deux ont décliné, mais inégalement vite.

C'est en comptant les gouttes de salive sécrétées au cours du réflexe conditionnel que Pawlow et ses élèves ont pu apprécier la force du pouvoir réflexogène du stimulus.

Mais de nombreuses réactions des animaux étudiés par des méthodes de « dressage » révèlent aussi ces lois fondamentales du transfert associatif et de l'inhibition acquise. C'est ce qu'ont constaté, sur les animaux supérieurs, des psychologues américains, tels que Thorndike.

Et, même chez des animaux inférieurs, s'observent des faits de même ordre : des mollusques, des annélides, rentrent dans leur coquille ou dans leur tube quand une ombre passe sur eux. Si, après l'ombre, agit un choc, une piqûre, la réaction se représente régulièrement ; mais si rien d'autre ne survient, la réaction à l'ombre cesse vite de se produire : il y a inhibition acquise, conditionnelle au sens de Pawlow (1).

Cette inhibition s'affaiblit avec le temps, et la réaction reparait ; quand elle a, semble-t-il, complètement disparu, elle s'acquiert à nouveau, plus vite cependant que la pre-

(1) Les phénomènes dits d'« habituation », d'accoutumance, étudiés chez l'homme, paraissent répondre, dans la sphère des réflexes, à des mécanismes mnémoniques analogues. On a suivi ainsi la diminution progressive du nystagmus engendré par des rotations répétées, et l'atténuation de l'accoutumance ainsi acquise avec le temps, quand les expériences ont cessé.

mière fois, ce qui révèle l'existence d'un effet latent de la première acquisition.

En cherchant, pour obtenir un certain effet d'inhibition, en fonction du temps écoulé depuis la dernière expérience, quelle économie on peut obtenir dans le nombre des répétitions, des acquisitions nécessaires, on évalue numériquement la grandeur de cette trace mnémonique, on suit sa décroissance régulière au cours du temps, on obtient une loi d'amortissement spontané, une loi d'oubli. Or, cette loi — avec des constantes de temps différentes — se retrouve identique quand on étudie par une méthode analogue (la méthode d'économie d'Ebbinghaus) l'amortissement de souvenirs verbaux chez l'homme (1).

Toutes les données relatives au transfert associatif d'un pouvoir réflexogène se retrouvent quand on examine les acquisitions mnémoniques d'associations verbales, mais celles-ci se montrent naturellement plus riches. Dans l'étude expérimentale, on examine des conditions de fixation simplifiées et bien définies : on lit par exemple ou l'on fait lire des séries de syllabes dépourvues de signification — ou de chiffres, de lettres, de mots, etc., — à une personne qui a comme tâche de s'en souvenir et de le prouver en répétant.

On suit le progrès de la fixation au fur et à mesure des lectures, on examine l'influence exercée sur ce progrès par les intervalles entre les lectures, par l'action des efforts de récitation, par le nombre des éléments à retenir, par la nature

(1) Cette loi, qui correspond à une décroissance d'allure hyperbolique, de la trace mnémonique, peut être exprimée sous cette forme : la trace varie en fonction inverse d'une puissance fractionnaire du temps écoulé (Piéron).

de ceux-ci, par l'action intercurrente d'autres efforts fixateurs, etc.

On a mis ainsi en évidence l'action favorisante très considérable, sur la fixation, de l'effort, de l'intérêt, et de certaines émotions — alors que d'autres, surtout des intenses, inhibent la fixation — ; l'action de la nature des éléments à fixer (les mots étant plus facilement retenus que des syllabes privées de sens) ; l'action, variable avec les individus, du mode de présentation (certains retenant plus vite ce qu'ils entendent, d'autres ce qu'ils lisent de leurs yeux), ou du moment de la journée où se poursuit l'effort d'acquisition.

On a fait, sur le nombre des éléments à acquérir, les observations suivantes : quand ce nombre est petit, il est possible d'obtenir une répétition correcte sans acquisition mnémorique véritable, grâce à une simple persistance de la perception, à une capacité d'appréhension ; tel individu répète 5 ou 7 ou 10 chiffres, après une seule audition, mais les oublie aussitôt ; quelques instants suffisent pour que l'évanouissement soit complet. Mettons un ou deux chiffres de plus, et la répétition ne pourra plus se faire qu'après une fixation véritable, après lectures répétées. Mais, cette fois, l'acquisition faite se montrera durable. Il y aura un véritable souvenir.

Entre la capacité de répétition immédiate et la fixation, il se manifeste un véritable hiatus. Ensuite, le nombre croissant d'éléments à retenir rend la fixation plus difficile, mais la difficulté augmente progressivement, sensiblement comme le carré du nombre des éléments à retenir (Foucault, D. O. Lyon) ; il faut quatre fois plus de temps pour retenir 40 chiffres que pour 20. Diamandi apprenait 15 chiffres

en soixante-quinze secondes, et 30 en deux cent soixante secondes, temps presque quadruple ; mais il apprenait 100 chiffres en vingt-cinq minutes et 200 chiffres en cent trente-cinq minutes, temps plus que quintuplé. La loi du carré n'est donc qu'une loi approchée, pour des difficultés moyennes.

Mais, si l'on note, après chaque lecture, la proportion des éléments correctement répétés, on constate que, dans tous les cas, le progrès de l'acquisition, sauf irrégularités passagères, suit une courbe toute semblable. Le progrès commence par s'accélérer, puis se ralentit : par exemple on obtiendra, dans une série de 25 chiffres, 5 retenus après la 1^{re} lecture, 13 (+8) après la 2^e ; 19 (+6) après la 3^e ; 22 (+3) après la 4^e ; 24 (+2) après la 5^e et 25 (+1) enfin, après la 6^e. Le progrès de la fixation (comme tous les phénomènes de croissance organique que nous connaissions) se fait suivant une courbe en S.

Mais la rapidité du progrès, en fonction du nombre des lectures, dépend beaucoup de la distribution de ces lectures. Quand elles se font coup sur coup, sans intervalle, le temps total pour apprendre peut être moindre que si l'on introduit des intervalles entre les lectures, mais l'effort nécessaire pour retenir est plus grand, le nombre de lectures nécessaire très supérieur.

Par exemple, pour apprendre 20 chiffres, une personne a besoin de 11 lectures faites coup sur coup, de 6 quand un intervalle de cinq minutes sépare les lectures, de 5 quand l'intervalle est encore plus grand, mais de plus de 5 si l'intervalle dépasse un jour.

Ce fait, qui est observé d'autre part (avec des durées plus

courtes) dans la fixation du processus inhibiteur chez des mollusques réagissant à une ombre, et dont nous avons parlé, montre — en dehors d'une intervention possible de certains phénomènes de fatigue — que l'acquisition mnémonique n'est pas instantanée, mais qu'il y a un développement latent, une maturation. Quand on adopte un intervalle optimum, quand chaque effort de fixation survient au moment où le précédent a donné tout son effet, mais avant que l'effacement n'ait commencé son œuvre, le résultat cherché est obtenu le plus économiquement.

Après cette maturation, en effet, le lien mnémonique acquis va garder quelque temps sa force, puis s'affaiblira spontanément. Alors même que les chiffres appris ne pourront plus être répétés, ils seront rappris plus vite que la première fois, et l'économie permet de mesurer l'intensité de la trace laissée par l'acquisition première.

Voici un cas, que nous empruntons encore à nos expériences, où dans l'acquisition de séries égales de chiffres, on trouve pour une série, après deux semaines d'intervalle, une économie de 85 pour 100 ; pour une autre série, après quatre semaines, 64 pour 100 ; pour une 3^e série, après deux mois, 40 pour 100 ; et, pour une 4^e série, après quatre mois, 25 pour 100.

L'oubli spontané, quand il commence (après quelques jours) évolue d'abord assez rapidement, puis sa marche se ralentit de plus en plus. Il évolue en fonction d'une puissance fractionnaire du temps, comme nous l'avons indiqué un peu plus haut.

L'histoire d'un souvenir, sur une échelle très étalée des temps, s'inscrit en un graphique superposable à celui de réac-

tions organiques telles qu'une simple contraction musculaire engendrée par une série d'influx nerveux successifs.

Mais, en dehors de l'amortissement spontané, il existe des influences effaçantes, des inhibitions artificielles, des acquisitions mnémoniques.

Par exemple, si après avoir appris une série de chiffres ou de syllabes, on en apprend une autre, la seconde efface en partie le souvenir de la première (1), d'autant plus que l'analogie entre les deux acquisitions est plus grande : une série de chiffres efface davantage le souvenir d'une autre série de chiffres que d'une série de syllabes ou de mots.

L'action effaçante d'une acquisition nouvelle sur un souvenir plus ancien pourra être moindre quelque temps plus tard, c'est-à-dire que le souvenir ancien pourra redevenir plus solide qu'aussitôt après l'acquisition effaçante. Cette dernière se sera en effet spontanément amortie, plus vite que l'acquisition ancienne, et son action propre sera proportionnellement moindre ; car la courbe d'oubli spontané montre une chute rapide du souvenir quand le déclin commence, une diminution très lente, de plus en plus lente, au fur et à mesure du temps ; l'acquisition effaçante est dans la période de déclin rapide, l'ancienne dans la période de lent déclin, la première aura pu perdre 40 pour 100 de sa valeur dans le même temps que la seconde n'en perdra que 5 pour 100.

Nous retrouvons là des faits identiques à ceux que Pawlow a mis en évidence en ce qui concerne l'inhibition conditionnelle, et que nous avons rappelés plus haut.

(1) Quand on examine l'oubli spontané, il faut se défier des influences effaçantes artificielles. Dans les premières et belles études d'Ebbinghaus sur la loi de l'oubli (1885), cette cause d'erreur n'avait pas été évitée, ce qui avait modifié la forme du processus initial, hâté et accéléré en apparence la chute.

II. — Psychologie et physiologie (1)

Au terme de l'esquisse que nous avons tentée, si nous jetons un regard en arrière, il nous semble que la psychologie et la physiologie se sont réellement et utilement rapprochées, grâce aux efforts convergents de ces deux disciplines.

Peu à peu l'on arrive à se dégager des concepts figés de la psychologie traditionnelle, plus soucieuse jusqu'ici de reconstruire l'homme tel qu'il devrait être, d'après les exigences de la logique et la morale, que de l'analyser comme une donnée de fait, d'après les méthodes des sciences de la nature ; on renonce en général aujourd'hui à s'hypnotiser sur l'insoluble problème de la conscience pour se borner au point de vue objectif de l'analyse des faits communicables, enregistrables, et susceptibles d'enrichir le patrimoine social ; et l'on construit une science psychologique, d'esprit dynamique, qui s'intègre dans le groupe des sciences biologiques.

Cette psychologie détermine les lois de l'activité globale des organismes dans leurs rapports avec le milieu ; grâce à ce merveilleux instrument de réactions fines qu'est le langage, la psychologie humaine peut étudier des phénomènes très menus, peut pénétrer le détail d'une activité extraordinairement complexe. En revanche, la physiologie qui s'attaque aux mécanismes nerveux engendrant les réactions que le psychologue observe, ne peut atteindre les détails. Toutefois ses progrès sont immenses, depuis le temps où le précurseur injustement méprisé que fut Gall a envisagé une

(1) *Le Cerveau et la Pensée*, Conclusion.

fusion de la psychologie et de la physiologie cérébrale (1).

L'esprit anatomique et morphologique, n'envisageant que des circonvolutions ou des amas cellulaires —, ce qui répondait à l'esprit statique, nourri d'entités, images ou concepts, de la plupart des psychologues du dernier siècle — a été la source des confusions et des erreurs qui obscurcirent le problème des localisations cérébrales (2).

Pour comprendre le fonctionnement du cerveau il faut d'abord comprendre le fonctionnement nerveux (3) ; et, à cet égard, les travaux de l'école française de Lapique sont de toute première importance : si nous n'avons pas encore une explication complètement satisfaisante des mécanismes nerveux élémentaires, du moins nous tenons assez solidement les grandes lignes de cette explication. Nous savons

(1) La phrénologie nous paraît aujourd'hui enfantine, mais Gall fut un novateur dont l'influence fut considérable et féconde, et qu'a justement tenté de réhabiliter Blondel. (Cf. *La Psychophysologie de Gall*, Paris, 1914.)

En réalité, Gall manquant de bases anatomophysiologiques, et n'ayant pas décomposé les entités de la psychologie de facultés, ne pouvait aboutir qu'à des schémas ridicules. Moins pardonnables sont les schémas imaginaires de nombre d'auteurs bien plus récents, comme le polygone et le centre O de Grasset, qui eurent pourtant un vif succès.

(2) Les anatomistes gardent toujours l'espoir de faire correspondre directement données psychologiques et données morphologiques. Vogt, à qui l'on doit une œuvre admirable de documentation architectonique sur l'écorce cérébrale, terminait ainsi des conférences faites à Paris en 1910 : « En examinant pendant leur vie un certain nombre d'individus à l'aide de ces méthodes psychologiques et en étudiant ensuite l'architecture de leurs cerveaux, nous pouvons espérer trouver la caractéristique anatomique de leurs qualités intellectuelles, et approfondir ainsi la science des localisations cérébrales. » Il néglige ainsi, dans cet essai de correspondance, le chaînon essentiel, qui est physiologique. (Cf. Oskar Vogt. *Quelques considérations générales sur la myélo-architecture du lobe frontal. Revue Neurologique*, 15 avril 1910, p. 420.)

(3) Mais, pour certains disciples ingénus de Watson, pour divers « Behavioristes » américains qui prennent pour devise « Give me a nerve and a muscle and I will make you a mind » (donnez-moi un nerf et un muscle et je vous ferai un esprit), il n'est pas utile de pénétrer dans le « mystère cérébral » pour expliquer la pensée consistant en processus périphériques neuro-musculaires ! (Cf. Givler. *Journal of Philosophy*, 1921, XVIII, p. 617-629.)

encore que tout processus nerveux représente la mise en activité d'une chaîne plus ou moins complexe de neurones, souvent très éloignés les uns des autres, et que cette chaîne, subissant des influences multiples et variées d'autres groupements, ne peut être isolée sans que son fonctionnement se trouve profondément modifié.

Comme il y a, dans le cerveau, des millions et des millions de ces chaînes de neurones, on comprend combien doivent être confuses les modifications dues à des excitations ou à des destructions localisées qui, chez l'homme, pour lequel seul le langage permet une étude psychologique assez détaillée, ne sont dues en général qu'au hasard d'expériences naturelles aveugles.

Et pourtant, nous l'avons vu, ces expériences aveugles nous ont fourni une riche moisson de faits. C'est que, dans les chaînes de neurones constituant les circuits fonctionnels de la pensée, il existe des groupements systématiques, des groupements de connexion surtout, justifiant la notion des « centres ». Ces centres sont des régions critiques où s'articulent des mécanismes de rôle distinct : connexions de réception, incito-associatives ; de projection, incito-motrices ; de coordination élaboratrice, perceptive ou exécutante. La valeur des faits obtenus est telle que la symptomatologie psychique permet des diagnostics neurologiques, des diagnostics de lésions en foyers, et dirige au besoin le trépan du chirurgien.

Les méthodes d'histologie fine donnent d'autre part un support aux données physiologiques, décrivant les éléments connecteurs, suivant les voies de réception ou de projection et les grandes voies associatives, arrivant, grâce aux dégéné-

rescences qu'engendre une lésion de groupes de fibres, en un point quelconque, à distinguer le parcours de faisceaux déterminés au milieu de milliers et de milliers d'autres.

Si un physiologiste comme Sherrington et un psychologue comme Mc Dougall montrent que les données fournies par chaque rétine, et qui se fusionnent en une perception binoculaire, ont réellement une dualité et une autonomie relative, malgré de puissantes associations unificatrices, un anatomiste comme Minkowski établit, parallèlement, que les voies de connexion de chaque rétine gardent leur individualité et leur indépendance jusqu'à l'écorce calcarine, où elles aboutissent ensemble, à cette région de réception visuelle où existent de puissantes voies associatives (ruban de Vicq-d'Azyr) qui ne se rencontrent nulle part ailleurs.

Et l'étude physiologique rejoint bien l'analyse psychologique en mettant en évidence par ses moyens propres des phénomènes qui sont identiques à ceux que l'étude mentale nous fait connaître d'autre part (1). Quand Graham Brown montre que l'excitation préalable d'un point du cortex facilite l'excitation des points voisins ou l'excitation immédiatement consécutive du même point, il a affaire au même phénomène, que nous connaissons bien, de l'abaissement du seuil de la sensation par une excitation préalable ou simultanément associée, que nous appelons un phénomène d'attention spontanée. Les renforcements et inhibitions qui constituent l'attention sont des données très générales de physiologie nerveuse.

Par sa féconde méthode des réflexes conditionnels, Paw-

(1) Cf. Geo T. Johnson. A survey of the Physiology of the Cerebration. *Journal of abn. Psychology*, 1921, XVI, p. 115-136.

low est arrivé à reprendre, d'un point de vue physiologique, des questions qui paraissaient relever essentiellement du domaine psychologique : attention, mémoire, loi d'association, analyse sensorielle. Et il pense que l'étude psychologique, avec son langage plein de significations subjectives, est inutile sinon nuisible, ne concevant pas la possibilité d'une attitude objective dans l'analyse mentale, où il ne voit qu'un effort d'explication par la conscience, se montrant ainsi assez mal informé.

S'il est certain que la méthode des réflexes conditionnels — qui ne comporte pas d'ailleurs l'isolement direct des voies cérébrales mises en jeu et se rapproche beaucoup des méthodes de dressage de la psychologie animale — fournit les données les plus précieuses sur les lois fondamentales de l'activité propre de l'écorce, activité « analysatrice », il n'en est pas moins vrai que cette activité de l'écorce, dont Head souligne justement, de son côté, les qualités de finesse et de graduation précise, ne peut être suivie, dans sa complexité, que grâce à l'instrument social, de réactivité fine et graduée, qu'est le langage, surtout sous la forme des langues très riches dont nous ont dotés les grandes civilisations européennes.

Certes, les lois fondamentales risquent de ne pas apparaître aussi nettement que dans une étude globale (1), mais, ces lois étant fournies, on en peut mieux suivre les modalités et

(1) C'est ainsi que, par sa méthode propre, Pawlow a établi une loi très générale, celle de l'« irradiation et de la concentration consécutive du processus nerveux », dont il montre que l'attitude psychologique ne permettrait pas de donner une représentation générale. (Cf. J. P. Pawlow. La vraie physiologie cérébrale. *Archives internat. de Physiologie*, 1921, XVIII, p. 607-616. Cette étude représente un rapport adressé au Congrès de Psychiatrie, Neurologie et Psychologie, qui devait se tenir en Suisse en août 1914.)

les variations dans le riche domaine des réactions verbales où la psychologie humaine déploie toutes ses qualités d'analyse.

Et ainsi continuera à progresser cette connaissance — qui a pour nous tant de valeur — des fonctions mentales humaines, s'appuyant sur la physiologie nerveuse et l'histomorphologie du cerveau, profitant des données évolutives de la psychologie animale, utilisant les découvertes sociologiques qui retracent les lois propres des influences collectives ou suivent l'acquisition des instruments de pensée transmis aux générations nouvelles par les générations antérieures, et surtout se constituant par l'investigation directe du comportement humain et la détermination de ses lois.

CHAPITRE III

LA PSYCHOLOGIE PATHOLOGIQUE

La psychologie pathologique est la science qui interprète et utilise les résultats de la pathologie mentale et de la pathologie nerveuse. Il est bien difficile, par suite, de passer sous silence les éminents aliénistes auxquels la psychologie contemporaine doit la plus grande partie de ses progrès. Mais il ne nous est pas moins difficile de les traiter en psychologues et de publier des extraits de leur œuvre : il y faudrait tout un volume et, en outre, nous dépasserions le domaine propre de la psychologie pour pénétrer dans celui de la médecine.

La pathologie mentale, très française par ses origines, a toujours été représentée en France par des aliénistes éminents. On peut citer, « parmi les morts récents : Ballet, Chaslin, Dromard, Dupré, Joffroy, Magnan, Pitres et Régis ; parmi les morts anciens : Baillarger, Ball, Calmeil, Cotard, Esquirel, les deux Fabret, Lasègue, Marcé, Moreau de Tours, Morel, Pinel, etc. (1) ». L'apport de chacun de ces savants à la science des maladies mentales est défini par M. Georges Dumas dans un important chapitre de son *Traité* (t. II, p. 811-1006), où l'on trouvera également des indications précises et détaillées sur l'attitude de psychiatres réputés

(1) *Traité de Psychologie*, II, p. 811.

comme MM. Babinski, Bernheim, M. de Fleury, Hartenberg, Hesnard, A. Marie, Raymond, Séglas, Sérieux et Capgras, etc.

Nous avons fait allusion plus haut à l'œuvre déjà importante de M. Henri Wallon. Il y aurait lieu également de citer et d'analyser les travaux de Ch. Féré (*Pathologie des émotions*), du Dr Sollier (*Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*), de M. Revault d'Allonnes (*Les inclinations, L'affaiblissement intellectuel chez les déments*), etc. Nous devons nous borner aux principaux représentants actuels de la psychologie pathologique en France : MM. Pierre Janet, Georges Dumas et Charles Blondel.

PIERRE JANET

La thèse, aujourd'hui classique, du Dr Pierre Janet sur l'*Automatisme psychologique*, parut la même année que l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889). C'était un « essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine » : il semble bien que l'auteur avait espéré, grâce à l'analyse par la méthode hypnotique de certains troubles mentaux, atteindre les *éléments* de la vie de l'esprit ; il découvrit la *synthèse* mentale. Il remarqua en effet que l'« hystérie » était caractérisée par un rétrécissement du champ de la conscience : la malade ne peut percevoir à la fois qu'un petit nombre d'objets, ne peut exécuter qu'un petit nombre de mouvements volontaires ; ce qui reste en marge s'organise en une synthèse indépendante, qui constitue une seconde personnalité. Il en résulte que la conscience, loin d'être un épiphénomène, est une réalité « au suprême degré » ; c'est une « activité agissante », c'est-à-dire « une activité de synthèse qui réunit des phénomènes donnés plus ou moins nombreux

(1) Paris, Alcan, 1926, p. 204.

en un phénomène nouveau différent des éléments. C'est là une véritable création, car, à quelque point de vue que l'on se place, « la multiplicité, selon le mot d'Emile Boutroux, ne contient pas la raison de l'unité ».

Dans l'ordre clinique, M. Pierre Janet est, dès cette époque, en possession d'une notion importante : celle d'un *état maladif*, qui serait non pas uniquement hystérique, mais, au contraire, plus large de beaucoup que l'hystérie (1), puisqu'il comprendrait parmi ses manifestations outre les symptômes hystériques, les idées fixes, les impulsions, les anesthésies dues à la distraction, l'écriture automatique et enfin le somnambulisme lui-même : il le définit, comme Moreau (de Tours), par la *désagrégation*, mais sans rattacher celle-ci à l'excitation, qui n'est qu'une apparence, car les malades, en réalité, sont déprimés, affaiblis. Cet état maladif peut être appelé la *misère psychologique*, par analogie avec la « misère physiologique » : l'une et l'autre vont d'ailleurs souvent de pair, et dans les deux cas, il s'agit d'une faiblesse de condensation, d'assimilation, de synthèse. Mais il y a deux façons d'être pauvre : ou bien le sujet, administrateur très médiocre, n'a que peu de capitaux et ne peut guère faire de grandes sottises ; ou bien il a des sens subtils et une riche mémoire, mais gère fort mal sa fortune (2).

Ce n'est là qu'une première approximation, et très générale encore. Elle va se préciser à mesure que M. Pierre Janet accumulera les observations pathologiques sur les névroses dont il admet deux classes principales : la *neurasthénie* et la *psychasthénie* (obsessions, impulsions, manies, agitations, angoisses) et qu'il oppose aux démences : celles-ci seraient des « détériorations des fonctions anciennes », celles-là « des troubles ou des arrêts dans l'évolution des fonctions (3) ». La conscience de leur misère psychologique donne aux malades un sentiment d'incomplétude ; cette misère elle-même se manifeste par une difficulté plus ou moins grande à s'adapter aux diverses circonstances de la vie, en d'autres termes par une altération plus ou moins grave de la *fonction du réel*. Les deux causes de misère — faiblesse du capital et incapacité de l'administrateur — donnent ainsi naissance à deux notions

(1) *L'Autom. psychologique*, p. 451.

(2) *Ibid.*, p. 454.

(3) *Névroses et idées fixes*, p. 391.

nouvelles : la *force psychologique* et la *tension psychologique* (1). La force peut être élevée, comme chez le maniaque, mais la tension étant basse, les actes sont mal adaptés, les associations de forme inférieure prédominent. L'insuffisance à la fois de la force et de la tension détermine un « niveau d'efficiencia » particulièrement bas et libère les activités automatiques, les pensées toutes faites, etc. Quand la « force » est inemployée, elle *dérive* : c'est-à-dire que « non seulement le sujet met une opération inférieure à la place de la supérieure, mais cette opération inférieure prend un développement exorbitant » : au lieu de l'action simple et de courte durée qu'il voulait faire, il entre dans un état d'agitation extraordinaire, avec des ruminations qui durent des heures et des angoisses qui sont parfois très pénibles. L'idée d'ailleurs n'est pas nouvelle : de Cabanis, qui semble l'avoir signalée l'un des premiers, à Freud, qui l'a appliquée à l'étude de l'angoisse (mais en admettant à tort que l'origine de la force à dériver provient uniquement de l'excitation génitale inassouvie) beaucoup d'auteurs ont signalé le phénomène. Seulement on peut dès lors classer selon un ordre hiérarchique les différentes catégories d'actions ou de conduites. C'est ce qu'a tenté M. Pierre Janet. Il y a des actions faciles et des actions difficiles. Les premières sont celles qui n'exigent qu'une faible tension, les secondes au contraire supposent une tension très élevée et on ne les rencontre que chez les individus normaux et bien portants, capables d'« activer » à la fois plusieurs tendances. Soit par exemple l'acte de remplir un panier de pommes, ou l'acte de dessiner un portrait. Ces actes sont relativement difficiles parce qu'ils sont doubles : remplir et vider le panier, dessiner et reconnaître le portrait. Bien des malades ne peuvent les exécuter. Les actions sociales sont particulièrement malaisées : « Une action faite quand on est seul est toujours plus simple et plus facile qu'une action faite devant témoins. La présence d'autres hommes, quand on la perçoit, apporte toujours de la complication à l'action et cette complication va croissant dans les diverses actions sociales : l'acte accompli devant des spectateurs est plus simple que l'obéissance ; l'obéissance, quoique déjà fort compliquée, est plus simple que le commandement et surtout plus simple que la collaboration qui demande des alternatives d'obéissance et de commandement.

(1) Cf. *Les Médications psychologiques*, 1920, t. II, p. 301-303.

C'est pourquoi il ne faut pas se figurer que l'on rend toujours une opération plus facile quand on prétend aider celui qui agit. Très souvent cette aide complique énormément l'action, et tel malade peut encore faire une action quand il est tout seul, mais en devient incapable quand une autre personne veut le regarder, le surveiller, le commander et surtout l'aider (1). »

C'est donc finalement à une psychologie de la réaction ou du comportement qu'aboutit M. Pierre Janet. Tout comme M. Piéron, son évolution dans ce sens a été précipitée par la préoccupation de faire de la psychologie une science de l'action, de tirer de cette discipline les applications qu'elle comporte : ici éducation des enfants, orientation professionnelle, répression des criminels ; là, thérapeutique des maladies mentales, médecine et hygiène psychologiques.

Mais *appliquer* une science c'est la vérifier : la thérapeutique, comme la pédagogie, est une méthode expérimentale. En cherchant à guérir ou à corriger, on apprend à comprendre. Certes, tous les problèmes ne sont pas résolus et une attitude trop exclusivement pratique pourrait en compromettre plutôt qu'en avancer la solution. Mais un grand pas est fait vers la positivité quand on consent à ne pas aller au delà de ce que nous enseigne l'action : « Il faut en psychologie renoncer aux prétentions anatomiques et physiologiques et se borner humblement à être psychologue en parlant toujours le langage de la conduite et de l'action (2). » Cette phrase que nous empruntons au dernier ouvrage de M. Pierre Janet nous semble résumer assez bien la « philosophie » de ce médecin psychologue dont les idées ont eu dans le monde entier une répercussion considérable.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Pierre Janet est né à Paris en 1859. École normale supérieure (1879). École de médecine de Paris. Docteur ès lettres (1889). Docteur en médecine (1892). Professeur de philosophie aux lycées de Château-

(1) *Traité de Psychologie* de G. Dumas, I, 931-932.

(2) *De L'Angoisse à l'Extase*, t. I, p. 204.

roux, du Havre et de Paris (Louis le Grand, Collège Rollin, Condorcet). Chargé de cours à la Sorbonne, suppléant de Ribot. Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France (1903). Membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1913).

Principaux ouvrages : *L'Automatisme psychologique* (Alcan, 1889 ; Bacon et les Alchimistes (1889). *L'état mental des hystériques*, 2 vol. (Alcan, 1892, 2^e éd. complétée, 1911) ; *Névroses et Idées fixes*, 2 vol. (Alcan, 1898) ; *Les Obsessions et la Psychasthénie*, 2 vol. (Alcan, 1903) ; *The major symptoms of hysteria* (1907) ; *Les névroses* (Flammarion, 1909) ; *Les médications psychologiques*, 3 vol. (Alcan, 1919) ; *La médecine psychologique* (Flammarion, 1923) ; *De l'Angoisse à l'Extase*, t. I : *La Croissance* (Alcan, 1926), t. II : *Les sentiments fondamentaux* (1928). — Cours sur les tendances, la pensée intérieure et ses troubles, l'évolution de la mémoire et la notion du temps, publiés par A. Chahine, 1925-1928.

Collaboration à divers périodiques. — M. Pierre Janet dirige, avec M. Georges Dumas, le *Journal de Psychologie*.

FRAGMENTS

I. — La dépression et l'excitation (1)

La tension psychologique varie chez les divers individus, mais en outre elle est loin de rester la même au cours de la vie d'une même personne : elle présente d'abord des variations lentes et régulières dont la plus importante est en rapport avec l'âge. La tension psychologique des enfants est considérable et c'est là un trait important de leur caractère ; il est probable qu'elle baisse plus ou moins régulièrement au cours de la vie, et elle est en général basse chez le vieillard. Mais les changements les plus intéressants consistent en grandes oscillations plus ou moins rapides qui altèrent assez le degré de la tension pour déterminer des modifications

(1) *Traité de Psychologie* du Dr Dumas, t. I, p. 935-942.

rapides du caractère et des sentiments tout particuliers. Ces grandes oscillations sont connues sous le nom de *dépressions* et d'*excitations*.

La *dépression* est aujourd'hui la mieux connue grâce à des études sur les malades mélancoliques et surtout sur les psychasthéniques qui présentent ce phénomène dans de bonnes conditions d'observation : on peut dire, en résumé, que la *dépression* est un abaissement de la tension psychologique fort au-dessous du niveau qui est habituel au sujet et qui était pour permettre les adaptations au genre de vie qu'il menait. Cet abaissement se manifeste par des phénomènes primitifs et des symptômes secondaires. Les premiers consistent en *insuffisances* et en *agitations*. Les *insuffisances d'action* ne sont pas toujours bien observées chez les déprimés, car elles sont masquées par les phénomènes d'agitation et par les sentiments variés que le sujet éprouve à leur suite ; mais elles sont cependant essentielles et doivent toujours être recherchées avec soin, car c'est d'elles qu'il faut surtout se préoccuper dans le traitement de certaines maladies. On observera toujours que chez l'individu déprimé, certaines actions ont disparu, que certains actes exécutés autrefois rapidement et aisément ne peuvent plus être accomplis. Un certain nombre de tendances d'ordre élevé, des tendances intellectuelles, artistiques ou morales, par exemple, semblent ne plus pouvoir sortir de l'état latent. Les déprimés semblent avoir perdu leur délicatesse, leur altruisme, leur critique intelligente, ils sont visiblement au-dessous d'eux-mêmes. Chez certains, comme chez les hystériques, ce sont surtout les actions personnelles qui sont particulièrement atteintes, ce sont les actions faites avec le contrôle personnel qui dis-

paraissent le plus vite et qui sont remplacées par les diverses formes de l'action automatique sous forme de suggestion d'impulsions, de caprices divers. Chez d'autres malades, ce sont d'autres tendances comme les tendances à la critique et à la recherche de la vérité sur lesquelles porte l'insuffisance. Chez tous les déprimés il y a une diminution et il est juste de dire qu'ils sont au-dessous d'eux-mêmes.

Plus souvent encore, les tendances d'un ordre élevé peuvent encore être évoquées, mais elles ne peuvent pas parvenir aux degrés supérieurs de l'activation : elles s'arrêtent aux degrés inférieurs, à l'action désintéressée, au désir, ou à la simple pensée intérieure. Les malades ne peuvent plus accomplir les actes avec le sentiment de réalité, de liberté, de joie ; ils semblent ne plus pouvoir atteindre à la réalité des choses ou à la réalité de leur personne. Naturellement leurs troubles sont plus forts quand les circonstances réclament des actions plus réelles, et ils diminuent quand les circonstances permettent des degrés de réalisation moins élevés. Ces personnes semblent en possession de tous leurs moyens, quand elles se bornent à combiner les projets imaginaires ; elles ne présentent des désordres que lorsqu'il s'agit d'exécuter réellement ces projets : « Je vis dans l'espace et j'y vis très bien, mais je ne peux pas jouir des choses de ce monde, je ne peux pas vivre dans le réel ; ma vie est toujours imaginaire et factice. » Ils se complaisent dans l'avenir et dans le passé et ne peuvent s'occuper du présent « qui leur fait l'effet d'un intrus ». Cette diminution de l'activation amène tous les troubles de l'action, la diminution de la précision de l'acte, de la rapidité des ajustements moteurs, l'impossibilité de l'évocation des souvenirs utiles, toutes les

variétés des indécisions, des inachèvements communément comprises sous le nom d'aboulies. Ces insuffisances constituent les caractères essentiels des dépressions qui n'existent pas sans eux.

A côté de ces actes supprimés ou réduits et insuffisants, on observe d'autres actions qui paraissent au contraire exagérées, plus nombreuses et plus fortes qu'elles n'auraient dû être dans des circonstances normales, et surtout *mal adaptées* aux événements, ou, du moins, plus mal adaptées qu'elles n'auraient dû l'être étant donné la valeur antérieure du sujet. Ce sont de telles actions que l'on réunit sous le nom d'*agitations* et qui constituent le deuxième symptôme essentiel des dépressions. Ces agitations sont constituées par des actes de défense, de fuite, des mouvements d'attaque violente, des discours interminables, des plaintes exagérées, des accusations, etc., ou bien ce sont de simples gestes, des tics, des commencements d'actes inachevés, des secousses des membres ou des secousses de la poitrine, des rires, des sanglots, des efforts respiratoires incomplets et gênants, ou bien encore on peut observer des agitations mentales, des idées qui surgissent en foule et qui déterminent un perpétuel bavardage intérieur. Les pensées qui remplissent ces ruminations sont enfantines et bêtes comme les actes sont grossiers et maladroits : il y a un retour manifeste à l'enfance et quelquefois à la barbarie, et la conduite de l'individu agité est bien au-dessous de celle qu'il devrait normalement avoir.

Il est facile de traduire ces faits dans le langage que nous avons adopté : l'agitation consiste tantôt dans une activation complète de certaines tendances très inférieures, tantôt dans une activation très incomplète de certaines

tendances un peu plus élevées, mais encore au-dessous de celles que le sujet devrait utiliser.

On observe facilement que ces agitations ne sont pas constantes et ne se produisent pas au hasard. Elles surviennent au moment où les circonstances réclament du sujet une de ces actions adaptées qu'il ne peut pas faire en raison des insuffisances précédentes. Le déprimé est tranquille quand on ne lui demande rien, il s'agite dès qu'on veut le faire agir ou dès qu'il essaye lui-même d'agir : « Si dans mon état perpétuel de rêve, il m'arrive de me réveiller un peu et d'essayer d'agir réellement, alors je me sens tout de suite paralysé et agité et je ne peux plus rien faire si ce n'est crier au hasard. » L'agitation semble donc remplacer l'acte supprimé ou insuffisant, elle est constituée par un ensemble de phénomènes inférieurs de basse tension qui se substituent aux phénomènes supérieurs devenus impossibles.

Ce sont ces faits que nous avons essayé de résumer sous le nom de la *dérivation psychologique* : quand une force primitivement destinée à être dépensée pour la production d'un certain phénomène supérieur reste inutilisée, parce que ce phénomène est devenu impossible, il se produit des dérivations, c'est-à-dire que cette force se dépense en produisant en grande quantité d'autres phénomènes inutiles et surtout bien inférieurs. Ce phénomène de la dérivation sous forme d'agitations motrices ou mentales prend une importance énorme dans les dépressions au point de paraître souvent le symptôme principal ; mais il ne faut pas oublier qu'il se produit précisément parce qu'il y a en même temps un abaissement du niveau mental et des insuffisances d'action.

A ces phénomènes essentiels de la dépression s'ajoutent des

phénomènes secondaires qui sont surtout constitués par les réactions que les troubles précédents déterminent dans la conscience du sujet. Celui-ci prend une certaine attitude vis-à-vis de lui-même en rapport avec sa nouvelle manière de se conduire, et ces attitudes constituent des sentiments particuliers. Au lieu du sentiment de la joie et de la liberté qui accompagne les actes de haute tension, le déprimé a sans cesse des sentiments d'ennui, de gêne, d'automatisme, de tristesse. Il ne peut s'empêcher de comparer perpétuellement cette conduite nouvelle à l'ancienne dont il a gardé le souvenir et il exprime un ensemble de sentiments d'inquiétude, de regret, d'humiliation, de honte de soi. Enfin, il essaye de juger sa conduite actuelle, de l'interpréter en la comparant à des conduites anciennes qui présentent à peu près des caractères analogues. Ne retrouvant plus dans ses actes les caractères du réel, il les compare à des actions qui autrefois manquaient aussi de réalité par quelque endroit, et il répète qu'il voit des choses étranges, jamais vues, ou déjà vues, qu'il est dans un rêve, qu'il joue la comédie, qu'il ment continuellement (« tout est mensonge en moi »), qu'il est malade, ou mourant, ou mort.

Une interprétation très fréquente de certaines agitations amène l'idée qu'il est en colère contre quelqu'un ou qu'il a des peurs. Un individu présente des angoisses, des reculs, des mouvements de fuite quand il doit partir en voyage ou simplement quand il doit traverser la rue ; on résume le fait, comme il le fait lui-même, en disant qu'il a la peur du voyage ou de la rue. Il est plus juste de constater qu'en raison de sa dépression il est incapable d'effectuer un acte de haute tension comme le voyage ou la sortie dans la rue, qu'il ne peut

élever les tendances correspondantes que jusqu'à l'idée ou au désir et qu'ensuite il a des dérivations sous forme de mouvements variés analogues à ceux de la fuite. C'est cet ensemble de troubles qu'il traduit en disant qu'il a la peur du voyage. Trop souvent ces sentiments variés que nous avons longuement décrits autrefois, sous le nom de *sentiments d'incomplétude*, et ces interprétations de toute espèce deviennent le point de départ d'obsessions, d'idées fixes, de délires, qui jouent un grand rôle dans la dépression. (V. *Traité*, II, *La Pathologie mentale*.)

En opposition avec le phénomène de la dépression, il faut placer le fait essentiel de l'*excitation*, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fait trop souvent, avec l'agitation. L'excitation consiste essentiellement en une élévation rapide de la tension psychologique au-dessus du degré qui était resté le même pendant un certain temps. Cette élévation doit évidemment se présenter de deux manières différentes : ou bien il s'agit d'une élévation réelle au-dessus du niveau moyen tel qu'il se présente d'ordinaire chez les esprits que nous considérons comme normaux. Cette excitation doit correspondre aux phénomènes que l'on désigne sous le nom d'enthousiasme, d'inspiration, d'extase ; elle doit jouer un rôle dans les œuvres du génie, dans les inventions et dans les progrès de la pensée ; mais elle est peu connue et a été peu analysée au point de vue psychologique. Une autre excitation a été plus étudiée, c'est celle qui se présente chez des malades et qui relève simplement la tension préalablement abaissée jusqu'au niveau moyen considéré comme normal.

L'excitation ainsi entendue comporte des phénomènes

essentiels inverses de ceux qui ont été observés dans la dépression, c'est-à-dire des phénomènes d'*adaptation* et de *calme*. Les tendances plus élevées qui ne pouvaient s'activer parviennent facilement à l'acte complet et même se précisent et se développent. C'est à ce moment que se fondent les souvenirs nouveaux et les habitudes nouvelles qui sont le point de départ de nouvelles tendances. En même temps, les dérivations précédentes disparaissent et les actions même compliquées et rapides sont faites avec calme, c'est-à-dire sans être accompagnées d'autres conduites exagérées et inutiles. Les mouvements convulsifs, les tics, les angoisses ont disparu ainsi que les ruminations de la pensée intérieure. Chose curieuse, le sujet, qui en réalité vit plus et se trouve à un niveau psychologique plus élevé, semble penser moins : loin d'être des faits psychologiques essentiels, la pensée et la conscience grandissent chez le malade et diminuent chez l'individu bien portant.

De même que nous l'avons observé dans la dépression, ces changements sont accompagnés de phénomènes secondaires qui sont la réaction de la conscience à ces modifications de la conduite. Les obsessions, les délires, les sentiments d'incomplétude se transforment et d'autres attitudes ou d'autres sentiments se développent à leur place. Ce sont les sentiments qui se rattachent au plaisir, à la joie, à l'intérêt, à la confiance, à l'indépendance, etc. Suivant les caractères et les troubles antérieurs, ces sentiments présentent des variétés particulières. « Je me sentais plus unifiée, plus moi-même, j'avais moins de personnes en moi », disait une malade momentanément transformée de cette manière. « Je me suis intéressée davantage à tout ce qui se passait autour de

moi, tout me paraissait plus réel et plus facile, j'étais plus près des choses, je les reconnaissais comme si je ne les avais pas vues depuis longtemps ; j'étais plus près de la religion aussi et j'avais retrouvé la confiance en Dieu. » Il est intéressant de remarquer, à propos de ce dernier détail, que la croyance religieuse revient sans que le sujet ait rien lu, rien entendu de nouveau sur la religion ; de même que la foi est partie sans qu'il y ait eu aucune discussion critique, elle revient sans qu'il y ait eu de démonstration : tellement l'intelligence proprement dite a peu d'influence dans ces grands changements de la tension psychologique. Les sentiments ne sont ici que l'expression de modifications bien plus profondes.

Nous connaissons trop mal l'excitation pour savoir si elle peut se transformer et déterminer des troubles par son exagération. Nous connaissons seulement les modifications qui se présentent quand elle dure peu de temps et quand, à la suite d'une excitation passagère, le sujet retombe dans sa dépression. Il garde le regret et le désir intense de cette excitation et cherche par tous les moyens possibles à la faire réapparaître. Il cherche à deviner les causes, les conditions qui l'ont déterminée une première fois et il travaille de toutes ses forces à les reproduire. De là viennent ces désirs impérieux d'absorber certaines substances, de l'alcool, de la morphine ou simplement des aliments en excès ; de là viennent ces impulsions à la recherche de l'excitation génitale, ces impulsions à la marche, à divers sports exagérés, à des mouvements en excès. On trouve également dans cette recherche de l'excitation l'origine de bien des impulsions morales. On observe chez certaines personnes un besoin

immodéré de se dévouer à des malades pour pouvoir réclamer une reconnaissance énorme et pour se prouver sans cesse à elles-mêmes qu'elles sont bonnes, généreuses, utiles. Chez d'autres on constate des amours étranges, déterminées par le besoin d'être sans cesse dirigées, réconfortées, excitées : « La vie n'est rien pour moi si je n'ai pas sans cesse quelqu'un à aimer : il me semble que celui que j'aime est pour moi comme un bon rocher, auquel je suis attachée au milieu d'une mer en furie. » Le besoin d'autorité est un phénomène du même genre : il consiste dans la recherche constante de l'excitation par le commandement, par les signes de la supériorité. Il détermine un égoïsme implacable qui commande jusqu'aux plus petits détails et une ardeur infatigable à s'occuper de ces petits détails ; il donne naissance au besoin de tourmenter les autres, de les faire souffrir, de les humilier devant des témoins. Quand cette impulsion s'accompagne de doute, ce qui est fréquent dans les dépressions, elle donne naissance à la taquinerie qui est un besoin de vérifier sans cesse la puissance que l'on a sur les autres et l'affection qu'ils ont pour nous. Dans d'autres cas, les mêmes besoins d'excitation déterminent la recherche de sensations inouïes, la recherche des aventures les plus baroques et le besoin de s'y jeter à corps perdu. De tels faits sont extrêmement variés et ces quelques exemples suffisent pour montrer combien la connaissance des phénomènes de la dépression et de l'excitation est indispensable au moraliste comme au psychologue (1).

(1) V. nos cours de 1918-1919 et de 1919-1920 sur les *Oscillations de l'activité psychologique*, et les deux derniers volumes des *Méditations psychologiques*, 1919.

II. — Une forme de la réaction de l'échec : le suicide (1)

On a souvent étudié le début des actions et leur persistance, on a remarqué que le début de l'action présentait des difficultés spéciales ainsi que sa continuation, et les recherches sur l'effort ont indiqué son rôle dans les démarrages et les persévérations. Mais on a peu étudié *la terminaison des actes* qui cependant présente des problèmes tout aussi intéressants, car la plus superficielle observation des malades nous montre qu'il y a souvent tout autant de difficulté pour terminer une action que pour la commencer.

Or, il y a deux manières de terminer une action : le succès et l'insuccès. La conduite qui correspond, au dedans du sujet, à l'échec à l'extérieur, est ce qu'on peut appeler *la réaction de l'échec*. Quand cette réaction ne se produit pas correctement, il en résulte des accidents tels que tics, délires, obsessions. Les malades sont ceux qui ne savent pas obéir à l'excellent conseil que donnait autrefois M. A. Forel : « Il y a des sottises, les nôtres et celles des autres, qu'il faut savoir mettre dans le panier à papiers. » — Le suicide est une forme morbide de la réaction de l'échec :

L'ouvrage intéressant de Durkheim sur le suicide, 1912, n'est guère psychologique. L'auteur ne me paraît pas bien définir le suicide, il admet au début des suicides volontaires, réfléchis et de caractère altruiste, accomplis pour sauver la vie d'autres personnes ou pour sauver son pays. Il faudrait répéter à ce propos la discussion que j'ai déjà faite à propos de l'ascétisme : l'individu qui se dévoue ainsi ne fait

(1) *De l'angoisse à l'Extase*, t. II : *Les Sentiments fondamentaux*, p. 343, p. 365-369.

pas un acte qui ait pour objet sa propre mort, il fait une autre action qui a incidemment pour résultat sa mort et il n'est pas préoccupé de cette conséquence, de même qu'un individu qui fait un acte de vertu aux dépens de son propre plaisir ne fait pas un acte d'ascétisme. Pour qu'il y ait ascétisme, il faut repousser le plaisir simplement parce que c'est un plaisir, pour qu'il y ait suicide, il faut que l'individu cherche à fuir la vie simplement parce que c'est la vie. Durkheim fonde ensuite son étude sur des statistiques en général bien mauvaises, surtout quand il s'agit du suicide, et il ne tient pas assez de compte des observations individuelles qui seules donnent des faits psychologiques précis.

Son étude porte surtout sur les conditions sociales du suicide : « Chaque société présente à chaque moment de son histoire une aptitude déterminée pour le suicide. » Il insiste sur l'influence des religions qui, selon lui, « prédisposent plus au suicide, quand elles laissent à l'individu plus de liberté pour penser lui-même, comme la religion protestante », sur l'influence du mariage « qui diminue les suicides en disciplinant les désirs », sur celle du célibat « qui condamne l'individu à une perpétuelle mobilité et augmente les chances de suicide », sur l'isolement de l'individu « dans une société qui n'a pas une intégration suffisante (1) ». Toutes ces études sont très intéressantes, mais elles ne nous donnent que des causes générales qui peuvent dans certains cas déterminer les troubles aboutissant au suicide, mais qui peuvent en déterminer bien d'autres, et qui n'ex-

(1) DURKHEIM, *Le suicide*, 1912, p. 157, 304, 428.

pliquent pas pourquoi ces troubles prennent dans certains cas cette forme particulière.

Une chose m'étonne, c'est que Durkheim ne veuille pas voir de rapports entre le suicide et l'aliénation ; les raisons qu'il donne me semblent bien superficielles. Sans doute le suicide n'accompagne pas tous les désordres de l'esprit et les statistiques du suicide (en grande partie erronées) ne montrent pas une proportionnalité régulière avec les statistiques de l'aliénation. Il est regrettable qu'il n'y ait pas dans ce livre des notions plus précises sur l'aliénation et sur les formes d'aliénation qui comportent le suicide parmi leurs symptômes. J'avoue que j'aime mieux l'ancienne déclaration d'Esquirol : « Le suicide offre tous les caractères des aliénations mentales... L'homme n'attende à ses jours que lorsqu'il est dans le délire et tous les suicidés sont des aliénés (1). » La même idée se trouve dans *Le haschish* de Moreau (de Tours) et dans les œuvres de Lasègue, elle est en partie admise dans le livre de Henri Joly quand il dit que « le suicide est un indice de l'état pathologique d'une nation (2) ».

Pour comprendre le suicide il faudrait pouvoir analyser un groupe d'actions peu connues, les actes de la mort : « La psychologie des idées et des sentiments relatifs à la mort est encore à faire, disait G. Ferrero (3). » Il est inutile de rappeler que les conduites de la mort ne sont pas du tout la mort elle-même, il est même rare que ces conduites, que

(1) ESQUIROL, *Œuvres*, I, p. 639, 335.

(2) MOREAU (de Tours), *Le haschish*, p. 144 ; LASÈGUE, II, p. 262 ; H. JOLY, *Problèmes de science criminelle*, 1910, p. 19.

(3) G. FERRERO, *Rev. scientif.*, 1895, I, p. 361.

les pensées de la mort amènent la mort réelle, quoique M. Mauss nous ait bien montré que dans des populations primitives la croyance à la mort amène souvent des affaiblissements mortels. Les premières conduites de la mort se sont formées à l'occasion de la mort des autres et n'ont été que plus tard appliquées à nous-mêmes selon la règle générale. Ces conduites consistent, comme on vient de le voir, dans un arrêt, autant que possible dans une suppression de toutes les conduites relatives à un individu. Il y a même une inversion de ces conduites, quand on se partage les biens du défunt, quand on brûle ou quand on enterre son corps. Dans bien des cas cet arrêt des tendances supprime des plaisirs et devient une cause de souffrances, mais il y a aussi des cas nombreux où les tendances vis-à-vis de l'individu décédé déterminaient par leur activation de la dépense et de l'épuisement, et où l'arrêt de ces tendances devient une véritable délivrance.

L'homme a appris en même temps et probablement même auparavant que, par certains actes de violence sur un de ses semblables, il pouvait le mettre dans cet état de cadavre, vis-à-vis duquel il prenait la conduite de la mort, il a appris l'acte de tuer. Cet acte se produisait d'abord sans prise de conscience dès les premières conduites de la défense et de l'attaque. Il est devenu conscient quand il a été rattaché aux conduites de la mort.

Ces conduites peuvent être appliquées à nous-mêmes quoique beaucoup plus rarement et l'homme sait que s'il était mort, il n'aurait plus à prendre soin de lui-même, à surveiller ses actes, qu'il n'aurait plus à agir. Il sait également qu'il peut appliquer à lui-même l'acte de tuer et

qu'il peut se mettre lui-même dans cet état de mort. L'homme normal utilise peu ces notions et pense peu à sa propre mort, parce qu'il pense à faire des actes et non à les supprimer, parce que la vie, au point de vue psychologique, ne se compose que d'actes, de désirs d'actes, de rêveries d'actes heureux.

Mais supposons que la réaction de l'échec prenne un grand développement : au lieu de s'appliquer à un petit nombre d'actions en laissant l'individu vivre les autres actes et les autres rêveries d'actes, elle s'applique à la plupart des actions ou à toutes les actions sur lesquelles porte la régulation du sentiment. L'homme qui ne peut plus faire aucun acte, ni en désirer, ni en rêver aucun, ne peut plus vivre ni tolérer sa propre vie. Il ne se borne pas à « ne pas s'aimer lui-même », il se déteste lui-même, car nous verrons en étudiant les sentiments sociaux que la réaction de l'échec appliquée à un individu amène la haine. Il aspire à supprimer toutes ses tendances, c'est-à-dire toute sa vie de manière à pouvoir prendre à l'égard de lui-même la conduite de la mort.

C'est précisément ce qui a lieu dans la maladie mélancolique, et tous les malades le disent éloquemment : « La vie ne m'est pas possible, je me réfugie hors la vie... J'ai la peur de vivre, comment voulez-vous que j'échappe à la vie autrement que par la mort... Je suis massacré par la vie, je veux me soustraire à ce supplice, il n'y a que la mort. » Vjé dit tantôt : « Je suis chassé de la vie », tantôt : « Je me chasse de la vie, je suis attiré par la mort, puisque je ne peux pas lutter dans la vie. » Ce qui est curieux, c'est que le désir de la mort subsiste chez des gens qui sont incapables d'avoir aucun autre désir, aucune autre repré-

sentation d'acte. Vjé, comme nous l'avons vu, passe son temps à se suicider en pensée et à embellir cette représentation : « Je vois ma mère et mon frère autour de mon cadavre, ils regrettent leur dureté envers moi. Je me vois pourrir tranquillement dans la terre ; vous me demandez si cette vision est une torture pour moi, je n'en sais rien... En tous les cas ce n'est pas une torture aussi grande que d'essayer de me représenter la vie. » Le sentiment du refuge dans la mort subsiste seul chez ces mélancoliques comme dans certaines inactions moroses le sentiment du vide reste seul après la disparition des autres sentiments. On peut observer des états où le vide est plus complet et où le sentiment du vide disparaît aussi, de même on peut observer des mélancolies plus complètes dans lesquelles le sujet repousse et fuit même l'idée de la mort. Il déclare alors « qu'il a une destinée encore plus horrible, car il est immortel, incapable de mourir jamais » : ce sera un des éléments du délire de négation de Cotard.

Si nous laissons de côté ce dernier cas, nous voyons survenir toutes ces conduites de la mort qui sont si fréquentes sous différentes formes, la comédie de la mort avec croyance profonde que l'on meurt réellement, une sorte de délire de la mort dont Kx., f., 26, et Claudine nous ont montré de si beaux exemples, les obsessions de la mort et les impulsions à la mort. Ces diverses formes se succèdent ou se mélangent : Claudine qui, dans une première crise, avait fréquemment des délires de la mort avec représentation de la mort et terreur de la mort, présente dans une autre crise, survenue trois ans après, des impulsions au suicide avec l'idée de se précipiter par la fenêtre ou de s'étrangler,

et la peur d'exécuter ces actes. Le même fait est frappant chez Noémi, qui après des années d'obsession de la mort et de peur de la mort a aussi des impulsions au suicide. Plusieurs malades, malheureusement, après avoir eu des obsessions de la mort ont fini par le suicide réel. Toutes ces phobies de la mort, tous ces sentiments de mourir, toutes ces impulsions au suicide ne sont que des formes variées suivant l'état de l'intelligence et de la réflexion, suivant l'étendue de la réaction, de la même forme de régulation des actes, c'est la dernière forme de la réaction de l'échec qui arrête tous les actes et qui les invertit tous en mettant l'acte de se tuer à la place de l'acte de conservation de la vie.

On aura cependant quelque peine à admettre que le suicide soit toujours une réaction pathologique de ce genre. On parle trop de la mélancolie comme d'une maladie qui doit se prolonger un certain temps et conserver une certaine unité. Mais il s'agit de la conduite mélancolique qui peut, comme je l'ai dit, se présenter pendant de courtes périodes, au cours d'une dépression plus ou moins profonde du type asthénique. Des sujets comme Madeleine ou Flore, ont des crises de mélancolie de quelques jours et je ne vois pas pourquoi les individus dont parle Durkheim, épuisés par les efforts et les craintes que font naître de mauvaises affaires, par des ruines et des responsabilités terribles, ne tomberaient pas dans des états mélancoliques de courte durée, capables d'amener des suicides considérés à tort comme des actes normaux. Les troubles pathologiques ne doivent pas être séparés des fonctionnements que l'on considère assez arbitrairement comme normaux.

GEORGES DUMAS

Fidèle aux principes de la psychologie cartésienne, qu'il admire profondément, le Dr Georges Dumas a une préférence marquée pour les problèmes de la vie mentale qui peuvent se ramener à des « problèmes de mécanique ». Toutefois il se garde bien d'ériger en dogme l'hypothèse mécaniste et il conçoit — nous l'avons vu plus haut (1) — la psychologie expérimentale de la manière la plus large et la plus conciliante. Son point de vue est celui du positivisme et plus exactement du comtisme (2) : on doit, selon lui, aborder l'étude de la vie mentale par la physiologie et la sociologie. Que reste-t-il quand on a prélevé la part du physiologique et celle du social ? Peu de chose à coup sûr, encore que ce peu ne soit pas facile à préciser. En tout cas l'essentiel est de se mettre au travail : on verra bien, sur le terrain, à mesure que l'œuvre progressera, à quelle distance l'une de l'autre se trouvent les équipes.

La métaphore vient ici tout naturellement à l'esprit. Le Dr Georges Dumas fera figure, dans l'histoire de la science, d'un grand organisateur. Il a réussi à mettre sur pied, malgré des difficultés sans nombre, malgré la guerre, les deux énormes volumes de ce *Traité de Psychologie* (Alcan, 1923-1924) (3) qui représente la « somme » de la psychologie contemporaine, qui précise l'état des recherches et qui ressemble bien plus à un gigantesque atelier en pleine activité qu'à un monument achevé. Vingt-quatre collaborateurs lui ont apporté leur concours, mais le tiers de l'ouvrage est de sa main, et ne comprend pas les chapitres les moins essentiels ni les moins difficiles. Il suffit de les énumérer : *L'expression des émotions, Le rire et les larmes, L'excitation et le mouvement, Les états affectifs, L'orientation et l'équilibre, L'instinct sexuel et l'amour, L'interpsychologie, La pathologie mentale, La psychologie pathologique, La psychophysiologie des glandes endocrines et du système neuro-végétatif,*

(1) Page 2.

(2) Sa thèse latine (1900) a pour titre : *Quid Augustus Comte de psychologia suae aetatis senserit.*

(3) Une nouvelle édition, revue et augmentée, va paraître incessamment.

Conclusion. — Le Dr Dumas ne manque jamais de faire l'historique exact des questions afin de déterminer avec précision où elles en sont. Dans une discipline aussi complexe et aussi embrouillée, ce n'est pas un avantage négligeable.

Mais, parmi les divers problèmes psychologiques, il en est un qui retint de bonne heure et qui n'a pas cessé de captiver son attention : c'est celui de l'expression des émotions. Suivant la voie ouverte par son maître Ribot (1), il entendait faire porter son principal effort sur la vie affective, si mal connue encore et si importante. Dès 1891 il tente d'appliquer l'hypothèse associationniste à l'étude des passions et des psychoses passionnelles (2). En 1894, il étudie « les états intellectuels dans la mélancolie (3) », c'est-à-dire le mécanisme de l'idéation sous l'influence des émotions, et il montre que ce mécanisme, qui est un mécanisme d'évocation, est très différent du mécanisme d'interprétation des états passionnels. Il est amené en même temps à définir l'idée de synthèse mentale et il le fait avec un bonheur d'expression et une pénétration qui nous font regretter qu'il n'ait pas mis, plus tard, au premier plan de ses préoccupations, ce difficile problème : « Toujours c'est une synthèse qui s'opère, une raison qui ne peut se résoudre à l'absurde, un moi central à moitié détruit par l'automatisme et qui réclame comme siens tous les actes qu'il subit. [Un] moi qui se reforme sans cesse, toujours prêt, tant qu'il existe, à réparer ses brèches, à combler les vides, à coordonner... (4). » Mais les recherches expérimentales l'attirent (5) : elles le conduisent à sa thèse, *La Tristesse et la joie* (Alcan, 1900) (6). Puis il étudie de la même manière la psychologie, la physiologie, la pathologie du sourire, du rire et des larmes (7). Parallèlement, il analyse les conceptions anciennes (*Gall et l'expression des émotions*, Rev. phil. 1897) ou contemporaines (traduction, avec préface,

(1) A qui il a dédié presque tous ses ouvrages.

(2) *L'Association des idées dans les passions*, in *Rev. philosophique*.

(3) 1 vol. 180 p., Paris, Alcan.

(4) *Les États intellectuels dans la mélancolie*, p. 39, 67.

(5) *Rev. philosophique*, 1896, 1897 (4 articles).

(6) 300 p. in-8°, Alcan. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et par l'Académie de médecine.

(7) Ces diverses études, qui ont paru dans la *Revue philosophique* et le *Journal de psychologie*, forment un petit ouvrage, *Le Sourire* (Alcan, 1906, 167 p.), et la matière du chapitre du *Traité de Psychologie* intitulé *Le rire et les larmes*.

des *Émotions* de Lange, en 1896, de la *Théorie de l'Émotion* de W. James, en 1897).

Ces nombreuses recherches aboutissent à un des chapitres les plus étendus du *Traité, l'Expression des émotions*, et aux importants articles qui ont paru en 1926 et en 1927 dans la *Revue philosophique*, en 1928 dans le *Journal de Psychologie*, et qui forment les chapitres d'un grand ouvrage de 400 pages qui aura pour titre *L'Expression des émotions*. Jamais peut-être l'explication mécaniste n'aura été poussée aussi loin. Avec des moyens et grâce à des connaissances qui faisaient défaut à Descartes, le Dr Dumas a pu faire justice de théories comme celles de Darwin et de Wundt, et établir la profonde exactitude de certaines vues de « l'admirable *Traité des passions de l'âme* (1) ».

Cependant, de plus en plus, l'aspect social du phénomène est mis en lumière. Nos expressions émotionnelles subissent l'influence des modèles collectifs proposés ou imposés sans cesse par l'état de la civilisation dans laquelle nous vivons, par notre position sociale et par notre éducation. Nous refréons ou nous exagérons nos mouvements, selon les cas. Notre mimique est donc un certain mécanisme réglé par des usages : c'est une comédie jouée devant des spectateurs, présents ou non, il n'importe, « la collectivité pèse sur nous et nous impose ses schémas jusque dans la solitude (2) ». Ainsi l'explication sociologique rejoint et complète l'explication physiologique, comme le voulait Auguste Comte. Mais en est-il de même lorsqu'il s'agit de phénomènes où l'expression ne joue qu'un rôle infime, extérieur et superficiel ? A vouloir leur appliquer les mêmes méthodes, ne risque-t-on pas, soit d'aboutir aux insuffisances de la psychologie de réaction, soit de verser dans les excès de l'explication sociologique ? Reconnaissons toutefois que lorsqu'on lit ou qu'on écoute M. Georges Dumas, la pensée de ce double danger ne se présente guère à l'esprit : le talent du psychologue restitue aux faits la complexité et la vie et brise les cadres, d'ailleurs peu rigides, du système. Nous n'en voulons pour preuve que l'étude sur les « deux messies positivistes » : Saint-Simon et Auguste Comte; elle allie la précision clinique à un discernement très

(1) *Introduction à l'étude de l'expression des émotions*, Rev. phil., 1926..

(2) *Traité de Psychologie*, t. I, p. 638.

juste des détails dont le groupement réussit à évoquer intensément non seulement les deux grands mégalomanes, mais l'époque où ils vécurent et ce mysticisme idéologique collectif qui en fait une des plus singulières et des plus instructives de l'histoire.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Georges Dumas est né le 6 mars 1866. École normale supérieure, 1886. Agrégé en 1889. Docteur en médecine en 1894. Docteur ès lettres en 1900. En même temps qu'il enseigne la philosophie au collège Chaptal (1894-1902), puis la psychologie expérimentale à la Sorbonne (depuis 1902), il est chef du laboratoire de Psychologie pathologique à la clinique des maladies mentales de la Faculté de médecine (1896). Dans les services de nerveux qu'il dirige pendant la guerre il trouve la matière d'un livre sur les névroses et les psychoses de guerre. Dès 1908, il s'intéresse à l'Amérique latine, où il est envoyé à plusieurs reprises en mission officielle (fondation du lycée franco-brésilien de Sao-Paulo (1920), des Instituts français de Buenos-Ayres (1921), Rio-de-Janeiro (1922), Mexico (1924), Sao-Paulo (1925), Lima (1927), Caracas (1928). Il fonde et dirige, avec le Dr Pierre Janet, le *Journal de Psychologie normale et pathologique*. Membre de l'Académie de Médecine (1926).

Outre les ouvrages et articles cités, il convient de mentionner que les phénomènes de contagion mentale ont été attentivement étudiés par M. G. Dumas et le chapitre du *Traité sur l'Interpsychologie* est le couronnement de recherches qui ont paru dans la *Revue philosophique* (1911, 1915) et le *Journal de Psychologie* (1912, 1920). Le chapitre sur la *Psychologie pathologique* reprend, résume ou utilise des études qu'ont publiées les mêmes revues (respectivement en 1906, 1908, 1911, et en 1905, 1915, 1922, 1923)(1).

L'action de M. Georges Dumas s'exerce au moins autant dans son enseignement oral et dans son laboratoire, au milieu de ses élèves, que dans ses écrits. Du contact avec l'expérience immédiate, avec la vivante réalité jaillissent des aperçus originaux, des réflexions piquantes, des boutades qui vont loin. Aussi les travaux du laboratoire de l'asile

(1) Pour compléter cette bibliographie, citons *La Philosophie de Léon Tolstoï* (1893) ; *Psychologie de deux Messies positivistes* (1906, Alcan, 250 p.) ; *Névroses et Psychoses de guerre chez les Austro-Allemands* (1918, Alcan) ; *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre* (1919, Alcan).

Sainte-Anne, de même que les cours du dimanche, suivis de présentations de malades, attirent-ils de nombreux étudiants, parmi lesquels se trouvent, outre de futurs philosophes, de futurs médecins et de futurs juristes.

FRAGMENTS

I. — Le mécanisme psycho-physiologique du rire

Le plus difficile n'est pas fait quand on a donné du comique une explication vraisemblable ; il faut encore expliquer pourquoi le comique peut être une cause du rire, pourquoi certains gestes, certains mots, certains événements ont le privilège de libérer une décharge nerveuse qui contracte et agite, conformément aux lois de la moindre résistance, les muscles du visage et du corps tout entier.

Or, sur ce point capital, les théoriciens intellectualistes sont presque tous muets ou à peu près, parce qu'il ne leur est guère possible de montrer comment un jugement contradictoire suffit à libérer une décharge motrice.

Comme l'a remarqué Dugas, le rire est surtout affectif ; il n'est pas la perception de la contradiction, mais l'émotion causée par cette perception ; il est une réaction originale de notre tempérament en présence du comique ; or, si les intellectualistes constatent cette réaction, ils ne l'expliquent pas. Sans doute, Léon Dumont a bien dit que, si nous sommes obligés de porter en même temps sur un même objet deux jugements contradictoires, « il se produit dans l'intelligence une rencontre particulière, un choc dont le contre-coup se fait sentir dans le diaphragme et se traduit par le

rire » (205) ; mais il eût mieux fait d'avouer son ignorance que de la si mal couvrir.

Kant admet plus heureusement que l'attente de la pensée qui se résout à rien produit le rire par l'intermédiaire d'un processus corporel que cette résolution favorise, et il faut bien reconnaître que, dans la réduction à rien d'une expectative intense (*gespannte*) ou même d'une simple expectative, il y a place pour des éléments corporels.

Ni Schopenhauer, ni Mélinand ne posent la question.

Les partisans des théories morales du rire, qui admettent, chez le rieur, le sentiment d'une supériorité, et, dans l'objet risible, une perte relative de dignité, sont plus à même d'expliquer le rire que les intellectualistes, car ils placent à côté de l'élément intellectuel (jugement ou perception) un élément émotionnel dont ils pourraient tirer parti ; cependant, de la théorie pure et simple de la dégradation il n'est pas sorti grand'chose pour l'explication des manifestations motrices du rire.

Sans doute, le sentiment de la supériorité et celui de la dégradation s'associent souvent au rire, ainsi que nous l'avons vu ; mais on ne voit pas le lien qui unit physiologiquement ces deux états affectifs à l'expression motrice du rire, et, pour comprendre que cette expression en puisse sortir, il nous manque évidemment un ou plusieurs éléments essentiels.

Spencer a cru trouver ce qui nous manque, en reprenant, sous une forme affective, la solution, exposée par Kant sous une forme trop intellectuelle, de l'attente qui se résout en

(1) *Traité de Psychologie*, t. I p. 707.

rien, et la solution qu'il propose, bien que datant de 1863, est certainement une des plus satisfaisantes.

Il admet la théorie du contraste en distinguant deux espèces de contraste, celui qui va du moins au plus et celui qui va du plus au moins. C'est le contraste qui va du plus au moins qui fait rire, parce qu'il y a passage d'un état de conscience intense à un autre qui l'est moins, tout en contrastant avec lui. Le chien dans l'église, le ronfleur au sermon font rire, parce que notre émotion trouve matière à se dépenser dans un événement futile qui lui ouvre une issue inattendue ; en termes plus précis, le second événement comportant une quantité d'attention et de sentiment infiniment moindre que le premier, il est nécessaire que le surplus trouve une voie d'écoulement qui est le rire (Cf. Ribot, 367).

Pour que cette théorie s'applique à tous les cas du comique, il est nécessaire que, dans chacun d'eux, nous retrouvions une énergie accumulée qui se dépense grâce à un contraste descendant, et nous pouvons assez souvent retrouver cette énergie.

Nous la retrouvons notamment dans toutes les histoires de pince-sans-rire où l'art du conteur est justement de provoquer un sentiment d'attente sérieuse auquel il n'offrira pas l'issue attendue et dont il bénéficiera pour la production du rire. Dans d'autres formes du rire comique, l'émotion accumulée est moins apparente, parce qu'elle est aussitôt dépensée qu'accumulée et ne se renouvelle que pour se dépenser encore ; mais elle n'en existe pas moins. Nous avons déjà rappelé le cas du chien dans l'église et du ronfleur au prêche ; on pourrait rappeler de même le cas du perroquet, le cas du couac du chanteur ; on retrouverait toujours un sentiment

de respect, de pitié, d'attention sérieuse à qui le contraste descendant du comique offre une issue subite dans le rire. Le comique de situation (Georges Dandin qui se plaint de sa femme à ses beaux-parents pour arriver à faire des excuses) et le comique de caractère (Boubouroche qui accepte que sa maîtresse cache un homme dans une armoire pour des raisons de famille) nous apporteraient facilement une vérification de la théorie de Spencer.

Il serait, par ailleurs, facile de mettre d'accord cette théorie de Spencer avec la théorie de la dégradation qui nous offre d'excellents exemples de contrastes descendants, et partiellement d'accord avec les théories intellectualistes, puisque les contradictions de deux jugements sont en général corrélatives de contradictions affectives et peuvent prêter matière à des contrastes descendants. Il serait enfin possible de la mettre d'accord avec la théorie plus générale de Bergson, puisque la substitution de la réaction automatique à la réaction intelligente peut se traduire, et se traduit effectivement dans notre esprit, sous des modalités diverses, par un contraste affectif qui va du plus au moins.

Toutes les causes invoquées peuvent donc concourir à produire le rire, à condition qu'elles aboutissent à des contrastes affectifs descendants.

Le rire qui s'associe au comique apparaît ainsi comme un phénomène de décharge par brusque dénivellation, et l'on pourrait le rapprocher, à cet égard, du rire de l'exubérance et de la joie, qui est encore un phénomène de décharge par brusque élévation de niveau ou par suppression de contrainte. Cette décharge et les mécanismes divers qui y aboutissent s'expliqueraient eux-mêmes par ce fait que les

centres réflexes du rire sont situés dans cette même région opto-striée qui contient tous les centres réflexes de l'expression émotionnelle.

On concevrait par là qu'une émotion qui se réduit subitement à rien, une élévation subite et joyeuse du niveau affectif, la suppression subite d'un barrage, puissent se traduire, dans la région opto-striée, soit par une décharge et une dérivation, soit par une excitation banale et non organisée de l'énergie nerveuse, d'où résulterait une excitation musculaire affectant les muscles du corps, en raison inverse de leur poids.

Il y aurait ainsi, à l'origine psycho-physiologique du rire, une loi de mécanique nerveuse, et les causes psychologiques du rire ne pourraient le produire que conformément à cette loi fondamentale.

On s'accorde, en général, à penser que la dite loi ne fonctionne pas quand la dérivation est gênée par la persistance d'une émotion plus forte. Par exemple, si le premier état de conscience est trop douloureux, s'il est trop grave, s'il contient des idées de mort, de sacrilège, de deuil qui nous aient profondément touchés, l'émotion associée à cet état lui survivra et ne se résoudra pas en rire.

On pourrait citer quelques exceptions à cette loi générale, et notamment le cas de certains rires appelés communément « rires nerveux » qui peuvent se produire au cours d'émotions déprimantes et exercent alors une fonction d'affranchissement et de libération, mais, sous réserve de ces exceptions, la plupart des émotions susceptibles de se résoudre en rires ont des émotions superficielles qui n'engagent pas notre intimité affective, et c'est la raison pourquoi l'homme qui aime à rire a facilement une réputation de légèreté.

Le rire lui-même, qu'il exprime la simple bonne humeur ou qu'il résulte d'un contraste descendant, est, dans la majorité des cas, une excitation légère autant qu'agréable et ne devient que très rarement douloureux.

Nous vérifions ainsi, à propos du rire, cette loi générale que les excitations agréables sont des excitations légères.

Mais, en dépit de toutes les explications psychologiques ou physiologiques, il reste vrai que nous rions souvent beaucoup pour des raisons minimes et que les manifestations motrices du rire peuvent être disproportionnées, par leur intensité et leur durée, avec leur cause psychologique ou physiologique apparente (1).

Aussi croyons-nous qu'il faut faire intervenir d'autres causes pour expliquer, sinon l'origine même du rire, du moins l'intensité et la durée de certains rires.

Une cause générale est le plaisir même que nous trouvons au rire et qui fait que nous nous y prêtons volontiers, qu'il vienne du comique ou qu'il traduise la simple gaieté. On va au théâtre pour rire, on recherche les réunions et les dîners où l'on rit ; on aime à rire. Il y a ainsi, chez beaucoup de rieurs, des dispositions préalables au rire, et, pendant le rire lui-même, une bonne volonté pour prolonger par l'imagination, par l'attitude affective, toutes les raisons de rire.

II. — Le langage du rire

On rit encore, devant le comique, par amour-propre et parce qu'en riant on prouve qu'on a compris quelque chose ; fait preuve de subtilité d'esprit, manifesté une suscepti-

bilité particulière à l'égard de la bêtise et du ridicule. Le rire qui s'attache au comique signifie alors : j'ai compris, je suis aussi malin que vous, je suis sensible aux mêmes traits d'esprit ou aux mêmes ridicules ; il suppose entre un rieur et les autres rieurs une arrière-pensée d'entente et même de complicité, comme l'a dit très heureusement Bergson (p. 7).

D'autres causes, plus importantes, sont d'ordre *purement social*.

C'est un fait bien connu que les *émotions collectives*, qui se réfractent dans une conscience individuelle, sont *plus intenses*, plus dominatrices pour l'individu que les émotions strictement personnelles ; or, le rire du comique est presque toujours l'émotion de plusieurs ; à ce titre, il est communicatif, il est contagieux, comme beaucoup d'autres émotions, et le nombre des rieurs n'est pas sans influence — bien au contraire — sur l'intensité de notre rire.

« Il semble, dit Bergson, que le rire *ait besoin d'un écho*. Ecoutez-le bien ; ce n'est pas un son articulé, net, terminé ; c'est quelque chose qui voudrait se prolonger en se répercutant de proche en proche, quelque chose qui commence par un éclat pour se continuer par des roulements, ainsi que le tonnerre dans la montagne (16). »

Mais cette imitation du rire, cette contagion ne se produit pas au hasard, en vertu d'un pur automatisme, en s'irradiant dans toutes les directions d'un milieu humain, quel qu'il soit ; nous avons dit ailleurs (*Traité*, II, *L'Interpsychologie*) combien on avait exagéré l'influence de l'imitation automatique dans la propagation d'une émotion ; nous l'avons même dit à propos du rire. En fait, comme l'a écrit encore Bergson, « la répercussion du rire ne va pas à l'infini ; elle peut cheminer

à l'intérieur d'un cercle aussi large qu'on voudra ; le cercle n'en reste pas moins *fermé*. »

Et ce qui fait la participation des rieurs au même rire, c'est leur participation *au même état moral*, aux mêmes *idées*, aux mêmes *opinions*, aux mêmes *préjugés*, aux mêmes *potins*, de telle sorte qu'il y a autant de rires qu'il y a de groupes et de sous-groupes humains.

Le *rire du comique* est donc, au premier chef, *un rire social* et suppose toujours, quand il est intense, la présence d'autres rieurs. Au contraire, nous rions peu dans la solitude, quelle que soit la lecture que nous faisons ou les souvenirs qui nous reviennent, ou du moins nous nous bornons le plus souvent à sourire comme s'il était inutile de rire tout haut. Bien mieux, l'homme qui rit tout seul nous paraît aussi étrange que l'homme qui parle seul, et cependant ce rire solitaire s'explique, celui qui rit tout seul comme celui qui parle seul ou qui pleure dans la solitude jouant le plus souvent, par la pensée, *un rôle dans une scène à plusieurs personnages* qui laisse à son rire ou à ses paroles une signification sociale.

Sous cette forme sociale, le rire n'est pas seulement un langage ; c'est une réaction de défense, c'est, comme le veut Bergson, le *châtiment imposé par la société* à quiconque commet contre l'adaptation sociale une de ces fautes légères que constituent les réactions automatiques se manifestant hors de propos.

« Ce que la vie et la société exigent de chacun de nous, dit-il (18), c'est une attention constamment en éveil, qui discerne les contours de la situation présente, c'est aussi une élasticité du corps et de l'esprit qui nous mette à même de nous y adapter. Tension et élasticité, voilà deux formes com-

plémentaires l'une de l'autre que la vie met en jeu. » Une fois écartées les grandes inadaptations physiologiques, intellectuelles, morales qui intéressent le sérieux de l'existence, la société peut vivre. « Mais elle demande autre chose encore ; il ne lui suffit pas de vivre, elle tient à *vivre bien*. Ce qu'elle a maintenant à redouter, c'est que chacun de nous, satisfait de donner son attention à ce qui concerne l'essentiel de la vie, se laisse aller, pour tout le reste, à l'automatisme des habitudes contractées. Ce qu'elle doit craindre aussi, c'est que les membres dont elle se compose, au lieu de viser à un équilibre de plus en plus délicat de volontés qui s'inséreront de plus en plus exactement les unes dans les autres, se contentent de respecter les conditions fondamentales de cet équilibre. Toute *raideur* du caractère, de l'esprit et du corps sera donc suspecte à la société parce qu'elle est le signe possible d'une activité qui *s'endort* et aussi d'une activité qui *s'isole*. » Le rire châtie ainsi la raideur, l'inconscience, l'automatisme, marques d'insociabilité.

Le rire de la joie se prêterait à des considérations très analogues ; comme le rire du comique, il se renforce du fait qu'il est collectif, et comme le rire du comique, il devient une sorte de langage qui témoigne, sinon de notre subtilité d'esprit, du moins de nos *bonnes dispositions* à l'égard de nos interlocuteurs, et qui, suivant les circonstances, tient lieu de souhaits de bienvenue ou de remerciements.

Mais, pour que le rire du comique et le rire de la joie devinssent une sorte de langage, il a fallu que ces deux rires tombassent, au moins partiellement, sous l'influence de la volonté, et il n'est pas douteux que l'utilisation du rire comme langage a été gênée par le caractère réflexe de l'ex-

pression. Chez le commun des hommes, la volonté est tout à fait impuissante à reproduire directement le rire, et nous ne pouvons guère le gouverner que de deux façons : 1° en refrénant ou en ne refrénant pas, par inhibition corticale, le déclenchement moteur dont les couches optiques sont le point de départ ; 2° en nous prêtant ou en ne nous prêtant pas au sentiment qui produit le rire.

Il convient d'ajouter que, dans le rire prolongé, les couches optiques tendent à s'affranchir complètement de l'action inhibitrice de l'écorce et que les rafales de rire finissent par se produire sans raison ou pour l'excitation la plus légère (1).

III. — La contagion mentale (2)

Ce n'est pas sortir de l'interpsychologie, définie comme elle l'a été, que dire quelques mots de la *contagion mentale* d'individu à individu.

Lorsqu'on aborde l'étude de la contagion mentale, on se trouve en présence de deux significations très différentes de cette expression, toutes les deux également consacrées par l'usage et trop souvent confondues. D'une part, les psychologues et les sociologues, et même quelques aliénistes qui se sont inspirés d'eux, appellent contagion mentale un méca-

(1) Suit un développement parallèle sur le mécanisme et le langage des larmes. Nous avons l'intention d'en publier des extraits : la place nous a manqué et nous devons nous borner à y reporter le lecteur, en lui signalant l'intérêt de cette analyse très poussée et très originale, et en particulier de la loi par laquelle s'expliquerait le mécanisme des larmes : loi de dérivation et loi d'antagonisme « qui permettrait d'attribuer aux larmes un rôle de résolution et de dérivation par rapport à certaines excitations, en même temps que d'antagonisme relatif par rapport aux réactions musculaires », p. 723.

(2) *Traité*, t. I, p. 759.

nisme par lequel les états moteurs, affectifs, représentatifs se propagent d'un individu à un autre, et ils ne diffèrent d'opinion que lorsqu'il s'agit de caractériser avec précision ce mécanisme.

Durkheim prend le terme de contagion dans le sens très strict et très précis d'imitation automatique tel que nous l'avons défini (115) plus haut d'après lui. Bechterew (23), Sergi (4), Sighele, Tarde (C, 82 *note*) assimilent plus volontiers le mécanisme de la contagion mentale à la suggestion, et ils se divisent nécessairement en deux groupes, suivant qu'ils entendent la suggestion au sens strict comme Bechterew, ou au sens large comme Sighele, Sergi et Tarde. Nous avons fait nos réserves sur l'automatisme de la plupart des imitations que l'on cite d'ordinaire comme présentant ce caractère ; nous avons dit la rareté de la suggestion au sens strict parmi les normaux, et nous pensons que si l'on voulait trouver une explication de la contagion mentale, telle que la conçoivent psychologues et sociologues, c'est surtout du côté de la suggestion au sens large qu'il faudrait chercher.

D'autre part, la plupart des aliénistes et neurologistes qui ont traité de la contagion mentale ou nerveuse, comme Lasègue et Falret, Régis, Arnaud, Pichon, Weygandt, Gilles de la Tourette, Meige et bien d'autres, ont conçu la contagion mentale comme la contamination d'un sujet sain, ou réputé tel jusque-là, par un sujet malade. L'idée de maladie, ou tout au moins de trouble mental, d'accident nerveux, tout à fait absente de la conception précédente, est au premier plan dans celle-ci. Pour les psychologues et les sociologues, la contagion mentale se résume dans un méca-

nisme de transmission déterminé dont les résultats peuvent être bons ou mauvais ; pour les aliénistes et les neurologistes, la contagion est d'abord un résultat mauvais dont le ou les mécanismes restent à déterminer.

Il n'y aurait, nous l'avouons, que des inconvénients médiocres à confondre ces deux acceptions différentes du terme contagion, si l'on pouvait passer sans difficulté de l'un à l'autre, c'est-à-dire si la contamination mentale pouvait toujours s'expliquer par la contagion psychologique, telle que l'entendent les psychologues et les sociologues, et si la contagion psychologique avait toujours pour résultat la contamination mentale ; mais il n'en est rien. La contagion mentale, considérée comme une imitation automatique, une suggestion stricte ou une suggestion large, peut transmettre des états psychiques morbides comme des états psychiques normaux ; la contamination mentale peut s'opérer d'autre part par imitation automatique, par suggestion et aussi par persuasion et démonstration. En d'autres termes, et en tenant compte des réserves que nous avons faites plus haut, on peut dire que le procédé de transmission reste d'ordre mécanique, quantitatif et, comme tel, indifférent à la matière et à la qualité de ce qui est transmis.

Il est donc indispensable de choisir entre deux sens, on peut même dire entre deux sujets différents, quand on parle de contagion mentale ; et le grand reproche que l'on peut faire aux ouvrages de Bechterew, de Vigouroux et Juquelier, de Sighele, et à quelques autres qui traitent de la question, c'est d'avoir insuffisamment choisi ou de n'avoir pas choisi du tout. La clarté des conclusions s'est fatalement ressentie de cette indécision initiale.

Une étude de la contagion mentale au sens psychologique comporterait : 1^o l'énumération des états psychiques qui peuvent se transmettre par suggestion ou imitation ; 2^o l'analyse de l'imitation automatique et de la suggestion ; 3^o l'étude des conditions individuelles (prestige, autorité, etc.) et des états d'esprit collectifs qui exercent sur les individus une pression constante et favorisent ou empêchent les contagions ; 4^o l'étude des conditions individuelles qui font tel sujet plus sensible que tel autre à la contagion.

D'autre part, étudier la contamination mentale ce serait étudier : 1^o les manifestations morbides susceptibles d'être transmises (délires systématiques, toxicomanies, crises d'hystérie, de démonopathie, de chorée dansante, obsessions, impulsions, gestes stéréotypés, attitudes cataleptoïdes, etc.) ; 2^o les mécanismes de transmission tels que nous les avons distingués et définis (démonstration, persuasion, suggestion, imitation obsédante, imitation automatique, etc., etc.) ; 3^o la virulence de l'agent toxique, c'est-à-dire les qualités qui assurent le succès du contamineur sur sa victime (prestige, intelligence, vraisemblance du délire dans la démonstration et la persuasion, caractère dramatique et impressionnant des accidents dans la suggestion et l'imitation, etc.) ; 4^o les conditions psychologiques qui favorisent la contamination chez le contaminé (intérêts communs, espérances et craintes communes avec le contamineur dans le cas des délires systématiques de persécution ou d'ambition ; crainte ou désir d'être atteint par les accidents dont on est témoin, comme dans le cas de démonopathie ou de folie mystique, etc., etc.) ; 5^o les conditions pathologiques qui favorisent la contamination chez ces mêmes contaminés (faiblesse

défensive du raisonnement, débilité mentale, impressionnabilité, plasticité, prédisposition morbide, etc.).

Ainsi conçues, et l'on ne saurait guère les concevoir autrement dans leurs grandes lignes, les deux études se côtoieraient dans quelques chapitres, mais elles ne sauraient se confondre. Elles ne sont pas sur le même plan.

CHARLES BLONDEL

Une longue pratique des maladies mentales a persuadé le Dr Charles Blondel que, eu égard à la formidable complexité de son objet, la psychologie, malgré toutes ses prétentions, est encore dans l'enfance. Il raille sans ménagements ceux qui la croient déjà virtuellement achevée et dogmatisent avec assurance. Elle est, selon lui, « tout entière à faire (1) » — et même il serait plus juste de dire, à *refaire*, car on a construit trop vite, et avec de mauvais matériaux. Qu'on renonce donc aux vérités définitives : c'est la première tâche. « Notre savoir étant incomplet, j'aimerais que nos psychologies fussent incomplètes et, renonçant à tout expliquer, s'attachent au contraire à délimiter les Terres inconnues, pour pouvoir les explorer plus sûrement. » Elles ne devraient être que des hypothèses de travail, des directions de recherches, qu'il convient de suivre d'aussi près que possible, aussi loin qu'elles peuvent nous conduire, « quitte à les modifier et infléchir en cours de route selon l'enseignement des faits (2) ». Il revient sans cesse sur cette idée. Elle forme la conclusion de son dernier ouvrage, si riche, si plein de faits, si pénétrant, *Introduction à la Psychologie collective* (3) : « Une hypothèse de travail n'a rien d'un dogme. C'est un instrument, dont l'opportunité n'est pas contestable, mais qu'il faut être prêt à modifier, à transformer,

(1) *Psychologie pathologique et sociologie* (*Journal de Psychologie*, 1925, p. 358.)

(2) Extrait d'une lettre personnelle.

(3) Collection Armand Colin, 1928.

à abandonner même (1), au gré des résultats successivement atteints. » Et il termine sur cette remarque profonde : « La précision et la netteté dans l'erreur sont... plus instructives que des approximations indécises et confuses (2). »

C'est donc, sur le conseil même de son auteur, comme une hypothèse de travail que nous devons considérer la conception sur laquelle repose l'ouvrage si suggestif de 1914 : *La conscience morbide*. Le Dr Blondel s'y montre particulièrement soucieux de déceler les origines physiologiques des troubles de ses malades, car il estime qu'on ne saurait se dispenser d'aborder par cette voie l'étude des faits psychiques. Mais il n'en est pas moins convaincu que l'étude des maladies mentales est impossible sans psychologie. « Tout psychiatre fait... en réalité toujours de la psychologie... Vaut-il mieux qu'il en fasse en le sachant ou sans le savoir, et que son idéal soit M. Jourdain ou Maine de Biran ? (3) » La réponse, pour M. Blondel, n'est pas douteuse. Mais surtout il importe de se défaire de l'idée que le normal et le pathologique sont nécessairement et foncièrement identiques, comme le croyaient Broussais, Comte, Claude Bernard, Ribot. Il y avait là une hypothèse qui s'explique par les circonstances — Claude Bernard, par exemple, entendait « libérer définitivement la physiologie expérimentale du principe vital et des principes morbifiques qui en empêchaient le développement » — et qui d'ailleurs signifie simplement que le pathologique est aussi *naturel* que le normal et qu'ils sont, l'un et l'autre, soumis à des lois « comparables entre elles et susceptibles de s'éclairer mutuellement (4) ». Cela posé, n'est-il pas légitime, n'est-il pas nécessaire de tenir compte des *différences* ? Cette nouvelle hypothèse, qui n'exclut nullement l'ancienne, ne serait-elle pas, elle aussi, féconde, quoique autrement ? En tout cas, encouragé par l'exemple de M. Lévy-Bruhl, qui opposait radicalement la mentalité primitive et la mentalité civilisée, M. Ch. Blondel s'est demandé si les énormes difficultés que rencontrent les psychiatres dans leurs tentatives d'explication de la conscience morbide, ne tiendraient pas à ce qu'ils s'obstinent à la reconstituer « en partant de la conscience

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) *Introduction à la psychologie collective*, p. 206.

(3) *Psychologie pathologique et sociologie* (*Journal de Psycho.* 1925, p. 328),

(4) *Ibid.*, p. 356.

normale, de ses états et de ses démarches (1) ». Tout change, au contraire, si nous voyons en elle « une réalité psychologique originale, irréductible à celle dont nous avons l'expérience ». On comprend alors que, pour des réactions affectivo-motrices intenses, les idées délirantes puissent être à peu près inexistantes (paradoxe moteur); que des malades se plaignent d'être insensibles au moment même où ils présentent des réactions affectives d'une exceptionnelle intensité (paradoxe affectif); que ces malades, enfin, ne puissent arriver à *exprimer*, à l'aide du langage de tout le monde, ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils conçoivent (paradoxe linguistique). On ne le comprend, à vrai dire, complètement qu'à la condition de faire appel à une seconde hypothèse : la conscience morbide serait une conscience redevenue, en quelque sorte, purement individuelle, désocialisée, ou, si l'on préfère, rendue incapable par la maladie de s'organiser suivant les cadres que, grâce au langage, la logique et la vie sociale imposent à toutes les consciences normales. Ici M. Blondel a manifestement essayé une autre idée, qu'il emprunte cette fois à M. Bergson : celle d'une conscience immédiate, profonde, originale que la vie sociale déforme et banalise en l'assujettissant à des concepts impersonnels. La cœnesthésie, dont l'action sourde est mise en évidence par la maladie, justifierait ainsi la conception bergsonienne. Mais M. Blondel aboutit à des conséquences inattendues et bien singulières. D'une part la conscience morbide est rapprochée de la mentalité primitive; or, elle est radicalement individuelle tandis que celle-ci est « profondément socialisée ». D'autre part cette même conscience morbide, qui se manifeste à la faveur de la débilité et presque de la démence, est comparée à la conscience immédiate, au moi profond, gage et réserve de toutes les supériorités. Faut-il en conclure que notre véritable génie ne nous est révélé que lorsque nous sombrons dans la névrose ?

Hâtons-nous de dire que nous ne faisons nullement un grief à M. Blondel de ces contradictions. La logique n'est pas nécessairement marque de vérité, surtout en psychologie, et il faut se résigner à ne pas très bien comprendre comme à n'y pas voir très clair, du moins au début et jusqu'à ce que les yeux se soient habitués à l'obscurité. Non sans quelque malice, nous semble-t-il, M. Blondel nous y laisse et, en attendant, il exploite à fond

(1) *La Conscience morbide*, p. 247.

un des résultats les plus importants de son enquête : il cherche à définir « ce que les mentalités des individus doivent aux influences collectives ». Il exagère comme à plaisir cette dette; il nous effraie, tel Pascal, sur notre misérable volonté, qui n'est qu'obéissance aux impératifs sociaux (1), sur notre moi, qui s'agit mais que la société mène (2). Pourtant il n'entend point que la sociologie dépossède la psychologie de son domaine légitime et il sait, au besoin, dénoncer avec vigueur et esprit son « impérialisme ». Ce qu'il pense de l'explication sociologique en psychologie, nous le verrons dans le volume sur la « sociologie ». Dès maintenant nous pouvons apprécier l'importance des services rendus par M. Blondel à cette psychologie nouvelle dont « le besoin est senti par tous les esprits » : il la maintient perpétuellement en haleine, il lui crée une atmosphère où les préjugés sont mal à l'aise, où les systèmes ont bien de la peine à vivre. S'il ne peut souffrir la psychanalyse, c'est d'abord et surtout parce qu'elle ne se résigne pas à ne pas savoir et qu'elle prétend posséder la clef magique qui révèle tous les secrets de l'âme humaine.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Ch. Blondel est né à Lyon en 1876. Élève de l'École normale supérieure (1897), Agrégé de philosophie (1900). Docteur en médecine (1906), thèse sur les *Auto-mutilateurs*, Paris, Roussel. Docteur ès lettres (1914), thèse sur *La Conscience morbide* (Alcan, 2^e éd., 1928). Professeur de psychologie à la Faculté des Lettres de Strasbourg depuis 1919. Correspondant de l'Institut (1927).

Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a publié *La Psychophysiologie de Gall* (Alcan, 1914); *La Psychanalyse* (Alcan, 1924); *La Mentalité primitive* (Stock, 1926); *Introduction à la Psychologie collective* (Colin, 1928), les importants chapitres sur les *Volitions et la Personnalité* dans le *Traité de Psychologie* de Georges Dumas (t. II). Principaux articles : *Débilité mentale et délire d'interprétation* (en coll. avec le Dr Deny : « Encéphale », 1909, « Journal de physiologie », 1910); *Paranoïa et Hallucinations* (« Encéphale », 1910); *Apraxie et Aprosexie* (en coll. avec le Dr Maillard, « Encéphale », 1911); *Interprétations et réactions de défense* (en coll. avec le Dr A. Pélissier, « Encéphale »,

(1) *Traité de Psychologie* de G. Dumas, t. II; *Les Volitions*.

(2) *Ibid.* : *La Personnalité*.

1914); *La Documentation psychiatrique dans l'Intelligence de Taine* (« Journal de Psychologie », 1924); *Psychologie pathologique et sociologie* (« Journal de Psychologie », 1925).

Analyse critique des ouvrages de MM. Lévy-Bruhl (*Journal de Psychologie*, 1910); Piaget (*Revue d'histoire et de phil. religieuses*, 1924); Halbwachs (*Revue philos.*, 1926); Henri Wallon (*Revue philos.*, 1927); Pierre Janet (*Revue métaph. et morale*, 1928).

FRAGMENT

Paranoïa et hallucinations (1)

Mme B... est âgée de soixante-neuf ans. Sa maladie remonte au moins à 1892, date à laquelle elle fut internée une première fois, pendant deux mois, à Villejuif. Depuis, elle a fait un séjour de trois ans (mars 1896-mars 1899) à la Salpêtrière, dans le service de notre maître, le docteur Deny, qu'elle est revenue consulter ces temps derniers. Son affectivité, son activité intellectuelle, sa capacité de travail sont intactes : rien ne permet de la considérer comme une démente. Son histoire clinique, assez difficile à reconstituer exactement aujourd'hui, vu l'abondance des interprétations rétrospectives, ne fait, au reste, que reproduire le développement classique d'un délire chronique systématisé. Depuis dix-huit ans, M^{me} B... est en butte aux persécutions incessantes de deux médecins, A... et N..., qui se relayent pour la maltraiter, quand ils n'opèrent pas de concert. Outre d'innombrables interprétations qui, en toutes les circonstances de sa vie, lui découvrent autant de preuves irréfragables des influences néfastes auxquelles elle est soumise, elle a présenté des hallucinations du goût et de l'odorat et présente encore, d'une manière continue, des hallucinations : auditives (communes et verbales) auxquelles il lui est arrivé de répondre; psycho-motrices (élémentaires et verbales); visuelles (élémentaires et différenciées); des troubles et des hallucinations de la sensibilité générale. A ses idées de persécution, se joignent des idées de possession, mais non des idées de grandeur. Ses néologismes sont extrêmement rares; on ne pourrait en signaler plus de trois, dont un seul vraiment caractéristique. Son délire est peut-être basé sur certaines préoccupations d'ordre génital : un de ses persécuteurs aurait dit qu'elle avait deux hommes à satisfaire. Elle n'avoue aucune réaction violente, sauf en paroles. Désolée de son état, elle n'a aucune conscience du caractère morbide des troubles qu'elle présente.

(1) *L'Encéphale*, n° 5, mai 1910 (Société de Psychiatrie de Paris, séance du 21 août 1910).

Une telle malade pose un grave problème nosographique. Autrefois, elle eût trouvé tout naturellement sa place dans le délire systématisé chronique type Lasègue-Falret. Mais, avec nos conceptions actuelles, on ne sait plus dans quel groupe la ranger. Paranoïaque par l'intégrité de ses facultés, paranoïde par ses hallucinations, l'absence de tout affaiblissement intellectuel l'exclut de la démence paranoïde, l'abondance des troubles psycho-sensoriels semble l'exclure de la paranoïa.

Ces troubles psycho-sensoriels, à vrai dire, ont une physiologie clinique bien particulière. Avec les hallucinations décrites dans les états confusionnels, ils n'ont de commun que le nom. Les hallucinations de l'alcoolique subaigu, par exemple, se caractérisent par une brusquerie d'apparition et de disparition, une multiplicité, un polymorphisme, une richesse, une prédominance des réactions motrices, une pauvreté des constructions idéologiques, une amnésie consécutive, que nous ne rencontrons pas ici. En revanche, à étudier les troubles psycho-sensoriels qu'offre notre malade, on ne peut manquer d'être frappé de leur apparence paradoxale, de leurs contradictions internes, de leur irréductibilité à nos modes normaux de sentir et de penser, de l'indifférence qui s'y manifeste pour les repères habituels de nos représentations objectives, des associations étranges qui s'y décèlent entre des unités sensorielles habituellement indépendantes, de l'obscurité stéréotypée des récits dont ils sont l'objet. Témoin ces confidences :

— C'étaient de gros mots, qui tombaient tout petits, tout petits comme des grains de sable.

— Le 26 janvier dernier, elle a vu N... couché très profondément

sous son lit et ce qu'elle avait à l'œil est tombé. Elle habite au quatrième. Nous lui demandons à quel étage était N... « Ça m'est égal, l'étage », répond-elle.

— A... lui jette des choses dans les yeux, elle tire, ça éclate et c'est « putain, vache ».

— N... vient aux oreilles, il parle, elle secoue la tête « par sa volonté » et il lui semble qu'il « tombe loin ». Elle croit voir alors un « derrière vide », « pas en chair et en os », une « culotte vide ».

A de telles différences cliniques, des différences étiologiques doivent correspondre. Si, dans les états d'affaiblissement définitif ou momentané des facultés intellectuelles, on est en droit d'admettre que les hallucinations dépendent, comme le veulent les théories courantes, de l'entrée en activité automatique des centres psycho-sensoriels, ici, les données cliniques nous interdisent d'invoquer le même processus : le trouble morbide est autre, le fond mental n'est pas le même. La conclusion est d'importance. La paranoïa, dont le caractère essentiel est de compromettre uniquement les facultés intellectuelles supérieures, semble incompatible avec les hallucinations, telles qu'on les conçoit ordinairement, mais elle pourrait ne plus l'être avec des hallucinations relevant d'un autre mécanisme. Or, puisque l'interprétation délirante est un des symptômes fondamentaux de la paranoïa, on nous excusera peut-être d'essayer de grouper les raisons qui permettraient de considérer certaines hallucinations comme une forme extrême de l'interprétation délirante.

Un grand pas serait fait en ce sens, pour ne pas dire un pas décisif, si nous parvenions à montrer que nos représentations objectives ne résultent pas simplement de l'association automatique de sensations présentes et de souvenirs de sensa-

tions, qu'à leur formation l'activité tout entière de l'esprit est intéressée, en un mot que l'interprétation tient normalement sa place dans notre perception et en est pratiquement inséparable.

Une telle démonstration ne nous semble pas impossible :

1^o Certaines figures géométriques (dessin en escalier, triangles équilatéraux se coupant réciproquement par le milieu de leurs côtés, etc.) sont susceptibles de nous fournir indifféremment la représentation de deux objets distincts. Elles peuvent donc être diversement interprétées, Entre les deux interprétations, libre à nous de choisir. Mais nous ne pouvons faire que nous n'en choissions pas une. Lorsque nous sommes encore ignorants de la seconde, la première est à ce point insérée dans notre représentation qu'elle se confond avec elle et il faut que nous prenions conscience de l'autre pour nous rendre compte que nous introduisons ainsi, dans notre perception brute, quelque chose qui ne lui appartient pas.

2^o De nombreuses recherches expérimentales ont, depuis longtemps, démontré que dans l'acte de la lecture nous allons au-devant de la perception du texte imprimé avec un certain pressentiment de son sens possible et probable. Toute lecture est une reconstitution dont les caractères réellement vus sont moins la cause que le prétexte. Aussi les fautes d'impression, les omissions les plus grossières sont-elles susceptibles de passer inaperçues, si la physionomie générale de la phrase a suffi à en évoquer une signification. Les perceptions élémentaires, dont la synthèse constituerait la perception totale, sont donc, en réalité, fonction d'une certaine divination de l'ensemble. L'interprétation pri-

mitive, une fois ébauchée, explose pour ainsi dire au dehors, recouvre, en la complétant et en l'affinant, la rudimentaire imprécision de la perception réelle et constitue finalement notre représentation extérieure, mélange désormais inextricable de conjectures objectivées et de réalités inaperçues. Des deux démarches, l'une centripète, l'autre centrifuge, que nécessite notre connaissance objective, la seconde dépasse ici de beaucoup la première en importance. Ne sommes-nous pas en droit de penser qu'il en est en tous les cas de même et que, partout, la pensée rend aux choses plus qu'elles ne lui fournissent ?

3^o En son livre récent sur *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, M. Lévy-Bruhl montre comment les primitifs groupent sous des concepts communs des objets manifestement disparates. C'est qu'ils sont plus préoccupés des affinités mystiques que des analogies objectives de leurs perceptions. L'invisible, l'intangible jouent dans le monde extérieur, tels qu'ils se le représentent, un rôle plus considérable que ce qui tombe directement sous les sens. Aussi, pour affirmer la présence réelle des objets, leur suffit-il que les attributs mystiques en soient donnés : point n'est besoin des caractères objectifs. C'est ainsi qu'ils accordent à ce qu'ils perçoivent en rêve la même importance qu'à ce qui est perçu durant la veille, tout en sachant aussi bien que nous ce qui différencie les deux états. Mais leur monde extérieur diffère du nôtre et ils « ne perçoivent rien comme nous ». Une telle conception de la nature suppose un système d'interprétations collectives auquel l'activité mentale des primitifs soumet en y adhérant l'ensemble de ses perceptions. Les conditions dans lesquelles s'exercent les

mentalités inférieures illustre à nos yeux les conditions mêmes de toute pensée collective. Il nous est impossible de ne pas admettre que notre conception du monde extérieur relève d'un système analogue et qu'ici, comme là, l'interprétation règne en maîtresse.

Aux principes sur lesquels se fondent, pour une époque donnée, l'interprétation des représentations et leur objectivation même, le paranoïaque, de par sa constitution anatomo-physiologique anormale, est graduellement amené à en opposer d'autres. Mais, contraint à traduire ses conceptions du monde et des choses en un langage qui n'a pas été taillé à leur mesure, moins son esprit aura d'ingéniosité et de culture, plus sa structure mentale sera différente du type normal, plus ses interprétations, en leur expression et en leur fond, se rapprocheront des hallucinations jusqu'à se fondre cliniquement avec elles.

Une telle conception n'a de révolutionnaire que l'apparence. Est-il besoin de rappeler que, classiquement, les délires systématisés débutent par une période d'inquiétude, de rumination, antérieure à l'apparition de tout phénomène hallucinatoire, au cours de laquelle le malade sent ses rapports avec le monde extérieur se modifier, êtres et choses changer de dispositions à son égard ? Qu'est-ce à dire, sinon que l'hallucination résulte ici d'un trouble de l'activité psychique supérieure, n'est que ce trouble lui-même porté à son paroxysme ? De même il est entré dans la pratique courante des psychiatres d'analyser soigneusement les troubles psycho-sensoriels que paraissent présenter les paranoïaques, et de les ramener, le cas échéant, à de simples

interprétations. Seuls sont tenus pour hallucinatoires les troubles psycho-sensoriels pour lesquels semblable réduction est impossible. Mais une telle irréductibilité ne tiendrait-elle pas plutôt à l'infirmité de nos moyens d'analyse psychologique qu'à une réelle différence de nature ? Il nous suffit, en tout cas, qu'il soit généralement admis que les interprétations, en certaines circonstances, peuvent simuler les hallucinations.

Peut-être nous autorisera-t-on, maintenant, à conclure que, sous le terme univoque d'hallucinations, nous groupons au moins deux ordres de symptômes en réalité fort différents au point de vue clinique et étiologique. Certaines hallucinations, qu'on rencontre associées à un état définitif ou momentané d'affaiblissement intellectuel, relèvent d'un processus tout automatique et tiennent à une excitation directe des centres psycho-sensoriels : elles mériteraient d'être dites hallucinations passives. D'autres hallucinations, compatibles avec l'intégrité des facultés supérieures, supposent, pour leur production, l'intervention de l'activité mentale tout entière : on serait en droit de les désigner sous le nom d'hallucinations actives. Cette distinction clinique et étiologique des hallucinations en actives et passives aurait son importance, car elle entraînerait avec elle de grosses conséquences diagnostiques et pronostiques.

CHAPITRE IV

LA PSYCHOLOGIE RÉFLEXIVE

« La psychologie réflexive consiste à considérer les éléments de l'expérience dans leur rapport à un sujet, à une personne pensante (et dans certains cas à la pensée en général), tandis que les sciences de la nature les rapportent les uns aux autres, par l'intermédiaire des lois qui les relient entre eux, et que la simple psychologie de conscience les considère comme des moments historiques d'un individu (1). » Elle aurait pour objet, par exemple, non pas la douleur elle-même, mais l'idée que j'éprouve cette douleur — idée qu'elle soumet à une réflexion critique destinée à en déterminer les caractères vrais, à en découvrir les conditions et les liaisons nécessaires, et par suite à en éprouver la valeur (2). C'est naturellement sous cet angle que la plupart des philosophes contemporains ont envisagé de préférence les problèmes psychologiques. Ce que Renouvier appelle *Psychologie rationnelle* dans ses *Essais de critique générale*, et dans son grand *Traité* de 1875, est en fait une psychologie réflexive ou critique. Mais il nous faut remonter jusqu'à Maine de Biran pour retrouver l'idée originelle de cette méthode par laquelle l'esprit se saisit lui-

(1) A. Lalande, *La Psychologie, ses objets, ses méthodes*, in *Traité de Psychologie*, t. II, p. 11.

(2) *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, article *Psychologie*.

même et se connaît dans son activité, et qui, appliquée par des penseurs tels que Ravaisson, Lachelier, Boutroux, J. Lagneau, Brunschvicg, E. Chartier, a prouvé sa fécondité non seulement en philosophie, mais dans le domaine même de la psychologie.

C'est à ce point de vue et par suite dans son acception la plus générale qu'elle nous intéresse. La « psychologie réflexive », pourrait grouper tous les philosophes pour qui l'explication psychologique risque d'être incomplète si elle ignore ou méconnaît le principe même de la vie mentale, l'unité de l'esprit, le sujet, et par conséquent M. Bergson ou M. Delacroix, que nous étudions plus loin, et d'autres que nous ne pouvons que mentionner. Il eût été juste, par exemple, de donner un exemple de la « manière » psychologique de M. Emile CHARTIER (Alain), élève de Jules Lagneau : ses solides articles de la *Revue de métaphysique et de morale* sur la mémoire (1899), sur le problème de la perception (1900) et les perceptions du toucher offraient une riche matière. Mais les beaux fragments publiés par M. Baruzi dans le premier volume ont une portée psychologique qui nous permet de faire l'économie d'une nouvelle présentation. Nous y reportons le lecteur, de même qu'au chapitre sur Octave HAMELIN : les extraits sur le temps et la durée, la relation causale, la finalité montrent assez que l'*Essai sur les éléments principaux de la Représentation* (1907) est, en un sens, un des grands livres psychologiques de notre époque. Nul, par exemple, n'a parlé avec plus de force et de profondeur de la personnalité (chapitre v, 2^e section). Les précieuses notes que M. Darbon a ajoutées à la nouvelle édition

(1925) permettent d'identifier les théories psychologiques contemporaines que Hamelin soumit à sa critique, sans presque jamais les citer expressément.

C'est de Charles RENOUVIER (1), son maître, que le regretté philosophe a appris à mettre la personne au terme de sa dialectique et au centre de sa psychologie. Ce seul titre suffirait à assurer une place parmi les psychologues de notre temps à l'auteur des *Essais de critique générale*. Il en a une autre par l'influence qu'il a exercée sur plusieurs d'entre eux : M. Brunschvicg appelle quelque part James, Hamelin et Durkheim « les victimes de Renouvier ». Pour nous en tenir au point de vue psychologique, il est incontestable que le philosophe de Montpellier a contribué à imprimer à la psychologie contemporaine un caractère finitiste et discontinu dont elle a de la peine à se défaire. Mais nous n'avons pas à étudier ici le « cas Renouvier ». Il convient d'ailleurs d'ajouter que la *Psychologie rationnelle*, la *Nouvelle monadologie*, le *Personnalisme* contiennent des vues psychologiques très pénétrantes sur la croyance, le doute, le « vertige mental » (2). Ce robuste penseur a bien discerné la part de l'énergie personnelle dans la pensée.

La notion de vertige mental a peut-être inspiré l'*idée-force*,

(1) 1815-1903.

(2) « Toutes les fois qu'un certain mouvement est donné pour l'imagination et donné comme possible, ou encore qu'une certaine fin est représentée comme pouvant se trouver atteinte à la suite d'un certain mouvement, et qu'en même temps une passion plus ou moins vive : désir, crainte, ou seulement attente anxieuse et troublante, occupe la conscience, si d'ailleurs la volonté n'intervient pas aussitôt pour changer le cours des représentations, il se manifeste dans les organes une disposition à réaliser le mouvement imaginé, en tant que leur spontanéité le comporte. » (*Psych. rationnelle*, éd. A. Colin, I, 249 ; Cf. *Vocabulaire Lalande*, article « Vertige mental ».) — Charles Renouvier, né en 1815, est mort en 1903. Ses *Essais* parurent de 1854 à 1864.

qui est la notion centrale de la psychologie d'Alfred FOUILLÉE (1838-1912). L'œuvre de ce dernier est considérable (34 vol. in-8°, 10 vol. in-18) et riche en aperçus qui eussent gagné à être approfondis et surtout séparés d'une métaphysique un peu vague et verbale : telle est l'*idée-force* (1) qui revient en somme à dire que tout état de conscience est à la fois sentiment, connaissance et action, que toute idée agit, tend à se réaliser ; telle est encore « la volonté de conscience » qui en est le corollaire (2) : il y a dans l'homme « une volonté d'existence psychique en sa plénitude, donc d'existence consciente, par cela même active, intelligente et jouissant de soi », et c'est cette volonté qui explique l'évolution psychologique. Conception de grande portée et sur laquelle sans doute le dernier mot n'est pas dit. Malheureusement il est difficile de ne pas se rallier au sévère jugement d'un critique contemporain qui voit dans les idées-forces, telles que Fouillée les a définies, « des états mixtes d'où l'on peut tirer tout ce qu'on veut, hypothèse la plus commode pour faciliter l'imprécision et la verbosité » (3).

Enfin, au moment d'achever le présent travail, nous prenons connaissance du premier volume (4) d'une *Philosophie de la sensation* qui doit en comprendre trois. L'auteur est M. Maurice PRADINES, professeur à l'Université de Strasbourg, dont la thèse de doctorat, parue en 1910 (5), a suscité des polémiques assez vives. Il faut attendre la publication des

(1) *La Psychologie des idées-forces* (Paris, Alcan, 1893).

(2) Chronologiquement cette idée est antérieure à la notion d'*idée-force* puisqu'on la trouve déjà exprimée dans *La Liberté et le Déterminisme* (1872).

(3) Albert Thibaudet, *Le Bergsonisme*, 1923, t. I, p. 103.

(4) *Le Problème de la sensation*, Paris, « Les Belles Lettres », 1928.

(5) *Critique des conditions de l'action : I. L'Erreur morale établie par l'histoire et l'évolution des systèmes. II. Principes de toute philosophie de l'action* (Paris, Alcan) ;

deux volumes annoncés (1) avant de se prononcer sur la tentative paradoxale et hardie de M. Pradines. Dès maintenant nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il cherche à opposer à l'empirisme intégral un intellectualisme radical. Pour lui, le passage de la sensation à la pensée n'est possible que parce que la sensation est déjà de la pensée. *Nihil est in sensu quod non prius fuerit in intellectu* : c'est l'épigraphe du livre. Tout l'effort de l'auteur va tendre à montrer que le sens est déjà de quelque manière intelligence : et c'est un tableau des origines de l'esprit qu'il nous présente. On en imagine aisément et l'énorme difficulté et l'extraordinaire intérêt. Jusqu'ici la critique des théories occupe le premier plan de l'ouvrage. Mais elle est toujours incisive et souvent troublante, par exemple lorsqu'elle s'attaque aux notions, qui nous semblaient de tout repos depuis Bergson, de *qualité* et d'*immédiat*. M. Pradines nous convie à une « révision » qui pourrait avoir, au point de vue psychologique, de curieuses conséquences (2).

FRÉDÉRIC RAUH

La mort, en enlevant prématurément à la science et à la philosophie ce penseur inquiet et profond, nous a privés d'une œuvre qui eût sans doute marqué une date dans la psychologie contemporaine. Du moins est-on en droit de penser que la *Théorie générale de l'expérience*, qu'il avait commencé à rédiger quelques jours avant de mourir, eût contribué à fortifier en psychologie

(1) *Les Sens primaires ; Les sens supérieurs*.

(2) Nous devrions encore citer Arthur Hannequin (1856-1905) qui, dans son *Introduction à l'étude de la psychologie* (1890), a si vigoureusement souligné les caractères de spontanéité, d'unité, de synthèse des faits psychiques, et ces modèles d'analyse que sont les ouvrages de V. Egger, V. Brochard, Th. Ruyssen, etc.

la notion de ce qu'il appelait « le vrai positivisme, le positivisme critique (1) ». A la ferveur métaphysique de sa jeunesse avait succédé une aversion pour la spéculation pure qui revêtit parfois des formes cinglantes. Des faits, « la soumission aux faits » ; du concret, du vivant, du vécu ; foin de cette « dialectique empirique », de ces psychologues « dont le défaut est de trop penser, ou du moins d'y trop prétendre (2) ». Il se donna pour tâche de déceler la métaphysique latente, l'esprit de système, l'« invincible besoin d'unité » qui vicie les conceptions prétendues scientifiques de la vie mentale. « Les sciences du monde extérieur sont devenues le seul type de la science (3) » : voilà l'erreur fondamentale. « Une science jeune se modèle tout d'abord naturellement sur la science voisine déjà constituée : de là l'emprunt indiscret des concepts, le placage, le pédantisme (4) ». Ce qui caractérise au contraire l'état positif d'une science, « c'est l'usage libre et approprié des concepts qui lui sont nécessaires, c'est son autonomie (5) ». L'expérimentation a sans doute sa place dans la psychologie : prenons garde de la lui faire trop grande et surtout qu'elle soit par trop « méthodique, maladroitement précise (6) ». Il existe un type d'expérience qui semble infiniment mieux convenir aux phénomènes psychiques : c'est cette observation lente, multiple, ou plutôt le résidu, inconsciemment emmagasiné dans le cours d'une existence, d'observations continues faites sur soi-même et sur autrui et dont la sûreté vient de ce que les contradictions s'y éliminent naturellement. L'*experientia vaga* aboutit ainsi à une riche synthèse que l'expérimentation mutilé et qu'elle ne peut reconstituer (7). Et, entre cette « expérience psychologique » et l'« expérience morale (8) » il n'y a point de différence de nature.

Frédéric Rauh a esquissé l'application de cette méthode à la psychologie des sentiments. Son livre est une manière de chef-d'œuvre de l'esprit de finesse. Les sentiments se rient de l'analyse qui cherche à les réduire à des éléments simples. Ce

(1) *De la méthode dans la psychologie des sentiments* (Paris, Alcan, 1899), p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 37.

(3) *Ibid.*, p. 8.

(4) *Ibid.*, p. 13.

(5) *Ibid.*, p. 14.

(6) *Ibid.*, p. 21.

(7) *Ibid.*, p. 26.

(8) Cf. l'ouvrage de Rauh sur l'*Expérience morale*.

n'est pas trop, pour les comprendre, d'une longue familiarité qui élimine l'une après l'autre, comme inadéquates, grossières, les explications dogmatiques non moins que les idées préconçues. On tremble de détruire ou de masquer la nuance, la qualité d'âme qui, seule, est la vérité. Avec des précautions infinies, mais aussi un savoir sans défaut, lentement — car nulle part plus qu'en psychologie la précipitation n'est funeste — on s'efforce de cerner une réalité non point ineffable ni insaisissable, mais d'une extrême complexité, et qui d'ailleurs ne désespère que les analystes sans talent. C'est probablement ce que voulait dire Rauh quand il écrivait avec une tranquille audace : « Une psychologie positive sera en partie et nécessairement littéraire (1). »

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Né en 1861, mort en 1909, Frédéric Rauh a été professeur à la Sorbonne et à l'École normale supérieure. Il a publié en 1890 un *Essai sur le fondement métaphysique de la morale*, qu'il a renié par la suite, *De la méthode dans la psychologie des sentiments* (Alcan, 1899) ; *L'expérience morale* (*id.*, 1903). Les *Études de morale* ont été recueillies par ses disciples et publiées après sa mort (Alcan, 1911).

Voir la notice de Jean Baruzi dans le 3^e volume de cette collection (*Le Problème moral*).

On trouvera la liste détaillée des articles de Rauh dans l'étude de H. Daudin (*Revue de métaphysique et de morale*, 1910).

FRAGMENTS

I. — La continuité réelle et l'évolution des sentiments (2)

Suivons l'évolution de deux sentiments ou plutôt de deux directions très générales des sentiments. Cela nous sera une

(1) *Revue philosophique*, 1891. — Cf. l'article de Léon Brunschvicg sur Rauh dans la *Revue philosophique*, 1927.

(2) *De la méthode dans la psychologie des sentiments* p. 97-100.

occasion de résoudre de façon positive la question trop abstraitement posée et trop abstraitement résolue des rapports de l'égoïsme et de l'altruisme. Le passage de l'égoïsme au sacrifice n'est souvent, en effet, comme veut Guyau, qu'un élargissement de la personne qui cherche son plaisir même hors de soi. Aussi le plaisir veut-il être partagé et à son plus haut point il cherche à se perdre en autrui par la force même de son expansion interne. La transformation de l'amour sensuel en amour mystique s'explique sans doute par le besoin d'une certaine ardeur de joie qui se retrouve dans le plaisir physique et moral. Aussi l'homme passe-t-il à certains moments de l'un à l'autre, et le romantisme a glorifié cette parenté de toutes les exaltations. Nous reconnaissons un orgueil caché dans les générosités les plus éclatantes et non cette distraction à l'égard de soi-même qui fait le prix du bienfait : tare d'égoïsme qui explique bien des ingratitude. De même les plus hautes joies intellectuelles et morales ne sont que des raffinements d'égoïsme si les vérités intellectuelles ne sont pas pour nous un objet de pure méditation, si nous ne les méditons pas avec la pensée qu'elles sont source de joie et de vie pour les autres hommes, ou le principe de la nature même. Mais inversement on devine dans les pires égarements une générosité qui se transfigurera. Tel homme de plaisir marque une absence de calcul, une insouciance de soi, qui n'est pas sans rapport avec la générosité. Aussi peut-il offrir plus de prise à une direction morale que l'homme intéressé. C'est la même étoffe qui fait parfois les grands saints et les grands pécheurs. Nous pouvons expliquer ainsi certaines conversions qui étonnent : un observateur sagace eût deviné le moine dans le viveur.

Un même sentiment peut être, selon le cas, traité comme égoïste ou comme désintéressé. Les tristesses de l'amour-propre blessé sont tantôt haineuses et envieuses ; tantôt au contraire plaintives, affaissées, témoignant d'un besoin de sympathie, d'un besoin de réfléchir les sentiments des autres, de se donner à eux.

Ce nous est un bel exemple de la façon souple et libre dont il faut traiter les principes d'explication. Les philosophes qui essaient d'expliquer par l'égoïsme tous nos actes sont obligés d'admettre un désintéressement apparent et un égoïsme inconscient. Or, comme nous venons de voir, cette explication est, d'un point de vue psychologique, parfaitement légitime. L'intention peut nous absoudre moralement de notre égoïsme ; elle ne le supprime pas. Seulement on peut dire avec autant de raison : l'intention rend le désintéressement moral ; elle ne le crée pas ; et de même que nous pouvons être égoïstes, nous pouvons être désintéressés sans le savoir. Le tort des utilitaires a été de reconnaître seulement un égoïsme et non un désintéressement inconscient. L'entreprise de la Rochefoucauld est légitime : celle de Pascal ne l'est pas moins, quand il montre dans l'amour de la gloire et dans la vanité même un signe de la grandeur humaine, aussi bien que celle de Malebranche interprétant l'amour de soi comme une dérivation et une dépravation à la fois de l'amour de Dieu. On peut faire voir dans tous les sentiments des complications d'égoïsme ; mais l'on peut inversement, en s'élevant de l'amour de la vie à l'amour de la joie, puis aux sentiments égo-altruistes de la vanité, de la pitié et enfin au désintéressement pur, traiter l'égoïsme comme un appauvrissement, une raréfaction du désin-

téressement. L'expérience justifie les deux conceptions.

Soit encore cette tendance que nous n'avons pas à approfondir davantage pour notre objet présent et qui nous fait préférer certains plaisirs, si inférieurs qu'ils soient à d'autres en quantité ou en volume. Nous l'appellerons *tendance au mieux*. On peut la résoudre en des besoins intellectuels et moraux d'une part, et, d'autre part, en des besoins impossibles à qualifier comme tels, par exemple le plaisir du gourmet, du délicat. Ne pourrait-on les hiérarchiser cependant du point de vue des besoins supérieurs et dire qu'ils marquent les uns et les autres comme un besoin d'immatérialité, ou plus précisément d'intériorité, une aspiration vers la liberté intérieure ? Car l'homme en préférant la joie à la vie et surtout telle joie à la vie, et plus encore telle joie meilleure à telle joie plus forte, se détache de l'ordre de la matière, de la quantité pour s'élever à l'ordre de la qualité, de la conscience pure. Il semble qu'il y ait dans toutes ces joies un élément commun qui est celui-là. Et de fait le dédain des joies grossières, massives, peut être le signe d'un instinct supérieur qui s'élève ou qui s'est mal localisé. Ne pourrait-on pas dire de certains raffinements de coquetterie qu'ils expriment un besoin d'idéal qui se cherche ? Car, après avoir eu pour but la satisfaction de la vanité ou les succès matériels, ils finissent — et même ils ne passent pas toujours par la première phase — par être recherchés pour eux-mêmes en vue d'une satisfaction pour ainsi dire esthétique. Aussi le véritable élégant l'est-il dans toute sa personne et soigne-t-il de sa toilette précisément ce qui ne s'en voit pas. Il finit par être indifférent à l'opinion, par embellir son corps, pour satisfaire sa conscience d'artiste. Flaubert s'est complu

amèrement à montrer ce que deviennent dans deux cerveaux débiles les grandes pensées humaines (1). Le spectacle est triste, mais aussi réconfortant ; car cela ne témoigne-t-il pas que la bêtise résulte souvent d'aspirations élevées et confuses, mal servies par une intelligence médiocre ? Le besoin d'honneur, de satisfactions, d'amour-propre étaient justement pour Pascal les signes de notre origine divine : le snobisme est la forme du sentiment de l'idéal chez les imbéciles. Il y a ainsi des localisations bizarres de sentiments supérieurs — points d'honneurs étrangement placés, dévouements à des êtres vils — dues sans doute à des causes diverses : influence du milieu, adaptation à d'autres sentiments bas ou médiocres, etc. L'hypothèse inverse est également soutenable. La recherche des plaisirs meilleurs n'est souvent qu'un moyen de raviver le besoin grossier de jouissance, un moyen d'accroître ses plaisirs en évitant pour un temps de les user. Si l'homme de plaisir est quelquefois un saint qui se cherche, certains dévots ne sont que des dilettantes manqués.

II. — Ce que pourrait être une " psychologie scientifique " (2)

Observer les faits, joindre aux observations quelques lois empiriques sans cesse corrigées, puis à ces lois, des vues plus que des théories, telle est la tâche du psychologue. Le psychologue devrait presque toujours se faire le disciple de l'homme qui connaît la vie et formule à l'occasion de

(1) Dans *Bouvard et Pécuchet*.

(2) *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, p. 303-305.

chaque expérience les hypothèses qu'elle lui suggère, qu'elle vérifie approximativement et que de nouvelles expériences peuvent indéfiniment compléter ou atténuer ou même contredire. Il ne faudrait pas proposer de système, mais des synthèses limitées, des lois de détail. Une psychologie doit être modeste, libre, souple, ondoyante, peu abstraite et point pédantesque. S'il ressort un système de nos propres réflexions, nous voudrions que ce fût par l'effet d'une idée directrice immanente et qui se révélât comme un même état d'esprit se reconnaît au milieu des actions parfois disparates et contradictoires de la vie d'un homme ; comme ces théories vivantes, incarnées, qui se dégagent au fur et à mesure des événements et que toute formule laisse échapper.

La psychologie ne peut et ne doit dès lors présenter qu'un aspect chaotique. Cela n'est peut-être pas son état définitif ; et il y aura peut-être avantage quelque jour à pousser aussi loin que possible une hypothèse au lieu de passer de l'une à l'autre, selon les secours immédiats que chacune peut fournir. Cela est possible, quoique sans doute la multiplicité des explications tienne ici à la complexité même des choses qu'il ne faudra jamais perdre de vue. Mais en tout cas nos psychologies ont pour le moment besoin d'être compliquées, et, dans l'état actuel de la science, il s'agit avant tout de mettre en lumière toutes les méthodes possibles d'explication. Nous adopterions volontiers les vues qu'exprime H. Poincaré à la fin de son étude sur la *mesure du temps* : « Pas de règle générale, pas de règle rigoureuse ; une multitude de petites règles applicables à chaque cas particulier... Nous choisissons donc ces règles non parce qu'elles sont vraies,

mais parce qu'elles sont les plus commodes (1)... » Mais H. Poincaré pense que ces règles nous sont imposées par la nécessité de ne pas compliquer trop l'énoncé des lois de la physique, de la mécanique, de l'astronomie. On en pourrait inventer d'autres, mais qui seraient moins simples. La simplicité peut être, en effet, un principe de recherche quand elle a chance de réussir. On pourrait presque dire que le principe est ici inverse. Le psychologue doit être guidé par ce principe : *ne pas simplifier à l'excès*. Le psychologue a jusqu'à présent pris pour modèle je ne sais quel fantôme de science schématique et abstraite ; il faut qu'il apprenne — si paradoxal que cela paraisse — du physicien la complexité du réel et le détachement nécessaire à l'égard des théories. « Toutes ces définitions, toutes ces règles sont le fruit d'un opportunisme inconscient (2). »

A ces conditions, une psychologie sera vraiment scientifique, positive au grand sens du mot, c'est-à-dire adaptée aux faits qu'elle étudie. Car la science a pour limite et pour terme le fait. Elle cherche non l'unité, mais la prévision et l'action. Et pour prévoir et agir, il est nécessaire souvent d'user de biais étranges ; de tendre à la nature que l'on veut surprendre des pièges multiples et variés. La philosophie, au contraire, cherche l'unité ; et pour l'atteindre elle se contente, selon les uns, de l'expérience probable ou possible ; elle s'élève, selon les autres, à une certitude plus haute, métaphysique ou morale ; toujours elle dépasse le fait. La différence est la même entre le savant et le philosophe qu'entre

(1) H. Poincaré, *La Mesure du temps*, in *Rev. de Mét. et de Morale*, janvier 1898, p. 13.

(2) H. Poincaré, *Ibid.*

la connaissance en général et l'action. L'homme d'action *ne s'oppose pas* la nature comme un spectacle ; il *ne voit pas les choses* dans leurs relations ; il est une des forces mêmes de la nature ; il est cette nature même agissante. Le penseur, au contraire, ne participe pas à l'*action même des choses*, mais il en reproduit en son esprit les relations et l'universel contour. Le savant est lui aussi un homme d'action en ce sens qu'il vise un objet spécial qui est de prévoir, et — si possible — de modifier les faits pour le bien de l'homme. Le philosophe cherche — sans en contredire les résultats, mais sans s'astreindre non plus à la lettre de l'expérience actuelle — à satisfaire les besoins de sa pensée. Seule entre toutes les pensées humaines, sa pensée n'a d'autre objet qu'elle-même. Seule, elle est parfaitement désintéressée. Il nous a semblé que les psychologues français n'avaient pas suffisamment distingué ces deux rôles du savant et du philosophe ; qu'une psychologie positive ne ressemblerait guère aux synthèses trop simples que l'on nous a présentées sous ce nom ; et nous avons essayé de donner, dans ce livre, un exemple de ce que pourrait être — dans l'état actuel des connaissances humaines — une *psychologie scientifique*...

LÉON BRUNSCHVICG

Nous n'avons à considérer ici, en M. Léon Brunshvicg, que le psychologue. Le métaphysicien, l'historien des sciences, le moraliste ont été étudiés dans les volumes précédents (1). Mais il est

(1) Voir les notices de *J. Baruzi* (vol. I et III) et *R. Poirier* (vol. II).

bien difficile de séparer ces aspects différents d'une même pensée attachée à un objet unique, l'esprit humain. Qu'est-ce que la conscience intellectuelle de l'homme ? Comment s'est-elle formée au cours de l'histoire ? Comment rejoint-elle la conscience morale ? Pour répondre à ces questions de telle sorte qu'il en résultât un nouveau « progrès de la conscience », il fallait instituer une vaste enquête où ne fussent négligés ni les premiers tâtonnements, ni les orgueilleuses doctrines, ni les secrets mobiles qui animaient les uns et les autres, ni la métaphysique, ni la science et les théories sur la science, ni la pensée qui pense, ni la pensée qui se pense. L'imposante trilogie — *Les Étapes de la philosophie mathématique*, *L'Expérience humaine et la causalité physique*, *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale* — ne dessinerait-elle pas les limites vers lesquelles tendent à la fois la psychologie et la philosophie, la fusion finale de deux modes de recherches qui, pris dans leur plus légitime acception, ont tous deux pour objet l'homme même et sa pensée ? En ce sens, on le voit, tout dans l'œuvre considérable de M. Brunschvicg intéresse le psychologue, et au premier chef cette histoire explicative de l'intelligence humaine qu'il a tenté d'écrire et dont les générations futures s'étonneront sans doute que les psychologues l'aient si constamment négligée.

Mais il est possible de préciser davantage la nature des services que M. Brunschvicg a rendus à la psychologie contemporaine. D'abord il l'a soumise elle-même à une critique pénétrante, il lui a montré de quelles sources elle tirait subrepticement ses types d'explication, quelle en était la vraie portée et pourquoi il arrivait qu'ils fussent inopérants (1) : il n'est pas loin de penser qu'elle s'écarte de la vérité toutes les fois qu'elle cesse d'avoir pour but essentiel celui que s'était assigné Maine de Biran : l'approfondissement de la réflexion interne. A l'ambition de synthèse des psychologies qui se disent scientifiques, il oppose l'*analyse réflexive* qui, seule, à la limite, peut retrouver l'être humain complet.

Si, d'autre part, ce n'est point « une étude préliminaire à la constitution d'une science de l'esprit (2) » que M. Brunschvicg a voulu faire quand il a écrit son *Introduction à la vie de l'esprit*, il n'en est pas moins vrai que ce petit livre si dense est de nature à

(1) Cf. en particulier les livres II, VII et VIII du *Progrès de la conscience*.

(2) *Introduction à la vie de l'esprit*, p. 1.

élargir les horizons du psychologue sans le détourner des chemins de la science la plus positive : il se borne à lui indiquer jusqu'où vont les problèmes que soulève l'observation de la vie mentale ; il le convainc en outre qu'il ne lui est pas aussi facile qu'au physicien de tirer le trait au delà duquel ils ressortissent à la métaphysique.

L'objet de l'*Introduction* est de définir la conscience que nous prenons de notre vie spirituelle. Or, cette conscience requiert un effort de réflexion d'une nature particulière : « la réflexion continue sur la solidarité entre la vie intérieure de l'homme et la civilisation collective de l'humanité, sur la nécessité que l'esprit s'ouvre tout entier au développement indéfini, universel dont notre espèce s'est fait à elle-même, dont à chaque heure elle se renouvelle la promesse (1). » Si nous sommes capables « de comprendre le raisonnement expérimental qui fait la vérité, de partager l'émotion qui naît de la beauté, de nous associer à la volonté de justice qui est la moralité, c'est qu'en réalité de cette conscience même qui semblait restreinte à nos sensations et à nos désirs purement individuels surgit une participation de plus en plus large, de plus en plus intime, au progrès de la science, de l'art, de la moralité ; c'est qu'il existe enfin, nécessairement impliqué dans l'intelligence de ce progrès, un principe universel d'unité sans lequel un homme ne pourrait avoir la même idée, le même sentiment, la même volonté qu'un autre homme, sans lequel on ne saurait non plus concevoir de lien entre l'humanité qui pense, qui agit, et l'univers dont elle pénètre les lois, dont elle modifie le cours spontané (2). » On voit par ce passage, on pourrait aisément montrer par d'autres textes tirés des grands ouvrages que nous avons cités, comment la psychologie réflexive implique une sociologie qui, à vrai dire, n'en est pas distincte : elle ignore l'opposition factice entre l'individu et la société, elle ne connaît que l'homme, qui n'est point séparable de l'humanité.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Léon Brunschvicg, né à Paris en 1869, entre à l'École normale supérieure en 1888. Agrégé de philosophie en 1891, docteur ès lettres

(1) *Ibid.*, p. iv.

(2) *Ibid.*, p. v.

en 1897, il est professeur de philosophie aux lycées de Lorient (1891-1893), Tours (1893-1895), Rouen (1895-1900), aux lycées Condorcet (1900-1903) et Henri IV (1903-1909). Professeur à la Sorbonne depuis 1909. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1919).

Ouvrages : *La Modalité du Jugement*, Paris, Alcan, 1897 ; *Introduction à la vie de l'Esprit*, id., id., 1900 ; *L'Idéalisme contemporain*, id., id., 1905 ; *Les Étapes de la Philosophie mathématique*, id., id., 1912 ; *L'Expérience humaine et la Causalité physique*, id., id., 1922 ; *Spinoza et ses contemporains*, id., id., 1923 ; *Œuvres complètes de Blaise Pascal, Collection des grands écrivains de la France*, avec la collaboration de Pierre Boutroux et Félix Gazier, 14 volumes in-8°, Paris, Hachette, 1904-1914 ; *Nature et Liberté*, Paris, Flammarion, 1921 ; *Le Génie de Pascal*, Paris, Hachette, 1924. *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, 2 vol., Paris, Alcan, 1927.

Principaux articles : *Sur les rapports de la conscience intellectuelle et de la conscience morale* (*Revue de métaphysique et de morale*, 1916, p. 473 sq.) ; *L'orientation du rationalisme : Représentation, concept, jugement* (id., 1920, p. 261 sq.) ; *L'idée critique et le système kantien* (id., 1924, p. 133-203) ; *Vie intérieure et vie spirituelle* (id., 1925, p. 139-148) ; *L'Expérience morale de Rauh* (*Revue philos.*, 1927).

FRAGMENTS

La vie consciente (1)

Au premier regard l'univers apparaît comme un ensemble de mouvements. Ces mouvements, d'une façon générale, ne se prolongent pas perpétuellement dans le même sens ; ils rencontrent des obstacles qui modifient leur direction. Une balle élastique vient frapper un mur ; elle s'y aplatit, elle rebondit : tel est, sous la forme la plus claire à l'œil, le phénomène élémentaire dont la répétition indéfinie constitue le cours du monde. L'étude de ce phénomène est l'objet de diverses sciences qui successivement le considèrent

(1) *Introduction à la vie de l'esprit*, chap. I.

dans sa complication croissante : mécanique, physique, chimie, biologie. Elles se proposent toutes de ramener à une commune mesure le mouvement qui précède le choc, c'est-à-dire l'action — la balle qui vient frapper le mur — et le mouvement qui suit le choc ou réaction, — la balle qui rebondit ; — puis, à l'aide de cette commune mesure, d'établir entre l'action et la réaction une détermination telle que la connaissance de l'une fournisse la connaissance de l'autre permettant ainsi de la prévoir ou de la préparer.

Or, en même temps que le phénomène se complique, le lien qui unit l'action et la réaction semble se dérober aux prises de l'intelligence humaine ; l'action et la réaction deviennent plus difficiles à délimiter. Un choc un peu violent sur un être vivant intéresse, non plus seulement la partie directement lésée, mais le corps entier ; toutes les fonctions sont troublées, tous les organes concourent à rétablir le cours régulier de la vie. Dans l'étude d'un seul phénomène physiologique il conviendra de faire entrer la considération de l'organisme total. Mais une telle considération dépasse, et de beaucoup, les ressources actuelles de la science. J'adresse une question à mon voisin, qui me répond. D'une part la surface de son corps a été impressionnée par des vibrations sonores, et les appareils de l'oreille les ont multipliées ; d'autre part ses cordes vocales ont été ébranlées, et elles ont fait vibrer l'air qui l'entoure. Entre ces deux mouvements la science devine qu'il y a des intermédiaires ; elle sait même où il convient de les chercher ; elle connaît l'existence du cerveau ; elle l'a divisé en régions ; récemment elle a saisi les éléments des tissus qui le composent. Mais la science s'arrête là ; elle ignore tout à fait le mode du transport qui doit se

faire de cellule à cellule, de région à région ; elle n'est pas capable de distinguer la modification centrale qui correspond à la réponse positive et celle qui correspond à la réponse négative. L'activité propre du cerveau est pour elle — dans son état actuel — un mystère absolu.

Mais voici un fait remarquable : de cette activité qui échappe à la science nous sommes immédiatement avertis par un procédé différent du procédé scientifique. Je ne puis guère observer le cerveau de mon voisin, surtout le cerveau en travail ; je suis encore plus incapable d'observer mon propre cerveau ; cependant je distingue entre la réponse affirmative et la réponse négative ; je sais que j'ai hésité avant de choisir entre elles, et je donne les raisons de mon choix. Ce qui dans l'ordre de la science est le plus loin de nous, ce qui apparaît aujourd'hui comme devant longtemps encore demeurer inaccessible, est en même temps, si on l'aborde par un autre biais, ce qu'il y a de plus rapproché, ce qui est à chaque instant mis en notre possession. Dans la vie normale, toutes nos actions sont accompagnées d'un sentiment intérieur qui nous en fait connaître les circonstances, les raisons et les moyens ; ce sentiment intérieur parle là où la science se tait. Et ainsi, du sein de la science positive, et justifié par elle, surgit l'appel au sentiment intérieur, à qui il appartient de révéler et d'éclairer certains modes d'action et de réaction différents des actions et des réactions d'ordre physique, et qui établit comme une réalité incontestable la vie de l'esprit.

Du point de vue où nous nous sommes placés, la vie spirituelle est un fragment de la vie universelle. Certains mouvements aboutissent à l'esprit, et l'esprit a conscience

qu'il est un point d'arrivée : j'entends la question qui m'a été posée, je me sens mouillé par la pluie ; certains mouvements ont leur origine dans l'esprit, et l'esprit a conscience qu'il est un point de départ : je réponds à la question, je me mets à l'abri de la pluie. L'activité spirituelle, comme les mouvements physiques, comporte deux moments successifs : l'action de ce qui paraît en dehors sur l'esprit lui-même et qui se traduit en moi par la représentation du dehors, — et l'action de l'esprit sur ce dehors, qui est mon action proprement dite.

Si je rentre en moi-même pour saisir le contenu de ma représentation, il m'apparaît comme une série de tableaux ; à un même instant je trouve, peints en moi, la rue où je passe, la chambre que je viens de quitter, l'ami que je vais revoir, etc. Que sont ces tableaux ?

Et tout d'abord, n'y en a-t-il pas, en général, un qui par sa vivacité et sa précision, se détache sur le fond de l'esprit et semble éclipser tous les autres, comme s'il correspondait aux choses présentes devant moi, tandis que les autres ne seraient que des souvenirs plus ou moins fidèles, ou bien des fictions sans consistance ? Une distinction me serait immédiatement donnée au dedans de moi : je serais averti par le sentiment intérieur que telle représentation appartient au monde réellement présent, que telle autre est un fragment d'un monde passé ou d'un monde imaginaire. Si cette distinction était immédiate, si elle s'imposait irrésistiblement à moi, elle n'entraînerait jamais d'erreur ni de confusion. Or, ne m'arrive-t-il pas de me tromper, de croire que je vois et que j'entends, alors qu'il n'y a rien à voir ou

à entendre ? Par exemple, je suis au bord de la mer, je regarde un bateau qui fuit en ligne droite devant moi ; il diminue peu à peu jusqu'à ne plus m'apparaître que comme un point ; mais ce point se maintient au bord de l'horizon, immobile, jusqu'à ce que mes yeux se détournent, fatigués et convaincus de leur erreur. Ou encore, si je suis avec attention le son d'un timbre qui s'éteint graduellement, il arrive un moment où il se prolonge avec une intensité égale à elle-même ; j'ai encore l'illusion d'entendre, et pourtant le timbre a cessé de vibrer. Visuelle ou sonore, l'image du passé a continué, sans solution, l'image du présent ; je n'ai pu distinguer entre elles qu'en comparant avec d'autres images, avec celles que je me procure en touchant la surface du timbre, ou en réfléchissant sur les conditions dans lesquelles doit s'éloigner le bateau. La conscience ne me fournit donc pas, comme une donnée immédiate, qui serait par suite infaillible, la distinction du tableau présent et du tableau passé. Tant que je me borne à considérer ce qui se passe en moi, le tableau présent n'est rien de plus que le tableau passé. Or, le tableau passé est séparé de son modèle ; d'une lettre que j'ai brûlée, d'un ami qui est mort, le souvenir peut demeurer vivant en moi.

Il en est de même pour la représentation que je crois avoir de ce qui est en dehors de moi ; cette représentation a une existence à elle, qui est enfermée en moi, qui est indépendante de ce qui n'est pas moi. Je crois toucher et voir ce qui m'entoure ; en réalité la maison, dont je dis qu'elle est devant moi, ne se représente pas en moi d'une façon différente que ne fait à ce même instant le lac que je me souviens d'avoir traversé l'année dernière ; je ne saisis pas directement le monde, à

travers moi et en dehors de moi, parce que je ne puis sortir de moi sans cesser d'être moi ; le monde qui est connu est en moi ; s'il était absolument extérieur à moi et en tant qu'absolument extérieur, il ne pourrait être connu.

Cette conclusion, toute paradoxale qu'elle est au premier abord, est conforme à l'expérience de chacun. A qui n'est-il pas arrivé d'entendre très distinctement le bruit d'une sonnette, d'ouvrir la porte et de ne trouver personne ? Ou encore, je suis absorbé dans un travail, la porte de mon cabinet s'ouvre, j'ai, sans bouger la tête, cru voir entrer la personne que j'attendais, je lui adresse la parole, je lève la tête, et ce n'est pas elle. Sonore ou visuelle, une représentation m'est apparue comme extérieure, qui se trouvait être imaginaire. L'hallucination se rencontre ainsi dans la vie normale. Elle accompagne presque tous nos rêves. Enfin, chez certains malades, elle va jusqu'à créer une existence nouvelle ; perpétuellement ils assistent à des spectacles qui n'ont rien de commun avec le monde qui les entoure, mais qui effacent par l'intensité des couleurs et la netteté des détails les tableaux de ce monde extérieur, ou perpétuellement ils entendent des voix qui ont pour eux toute l'apparence des voix réelles, qui sont variées, fortes, qui surtout résonnent en eux comme si elles venaient du dehors. C'est donc que, du point de vue de la conscience, il n'y a pas à faire de différence entre la vision du monde actuellement présent et l'hallucination d'un monde imaginaire. Dans un cas ou dans l'autre les états intérieurs sont les mêmes.

Comment concevoir ces états intérieurs ? Puisqu'ils sont immédiatement donnés dans la conscience, il semble qu'il suffise de regarder en soi pour les saisir. Et cela suffirait, en

effet, si notre regard intérieur avait assisté à l'origine de la vie consciente et à toutes les phases de son développement ; or, il est clair qu'il n'en a pas été ainsi, nous n'avons pas commencé par nous examiner nous-mêmes, nous nous sommes servis de nos états intérieurs pour connaître ce que nous appelons les objets. Ce sont les objets que nous croyons voir ou toucher. Mais il est évident qu'on ne voit que ce qui peut se voir, des couleurs et des formes ; on ne touche que ce qui peut se toucher, surface polie ou rugueuse, épaisseur, etc. Je ne vois pas ce cahier bleu et épais ; mais je vois du bleu, je touche de l'épais ; j'ai des sensations. Quant à l'objet, par définition même, il serait ce qui est indépendant de mon individu, ce que je ne puis laisser pénétrer en moi sans en détruire la réalité, ce qui ne sera jamais donné à la conscience et demeurera étranger au domaine de la connaissance. Pour retrouver ce qu'originellement je saisis de cet objet, il faut donc que je le décompose, que j'en considère tour à tour les multiples aspects qui, un à un, me sont donnés dans la conscience. Car l'aspect couleur ne m'est pas donné de la même manière que l'aspect toucher ; l'un et l'autre, pour ainsi dire, n'entrent pas par la même porte ; ce sont donc des états séparés que j'ai dû percevoir séparément.

Ces états séparés, ces sensations à l'état naissant, j'ai encore l'occasion de les éprouver dans la vie normale : lorsque j'ai regardé fixement le soleil, des taches de couleurs diverses et de formes changeantes se promènent dans mon horizon visuel ; elles m'apparaissent comme extérieures puisqu'elles recouvrent les objets que je veux voir, pourtant intérieures puisqu'elles se déplacent suivant la direction de mon regard. Ces apparitions sans place et sans fixité sont

les véritables sensations. Telle, la vue d'un éclair, vision isolée, si rapide qu'elle me laisse incertain de sa réalité. Tels enfin les sons, qui souvent sont perçus par nous sans que rien d'ailleurs révèle la présence et la nature de l'objet sonore. D'une façon générale, les sons ont pour nous quelque chose d'immatériel : la voix d'une personne nous semble plus près de l'âme que sa physionomie, la musique est l'art idéal par excellence. C'est le son qui se présente le plus facilement à nous comme l'état de conscience pur. Mais, en réalité, qu'il s'agisse des sons ou des couleurs, des sensations de l'odorat ou du goût, des sensations qui nous donnent la pression ou de celles qui nous donnent la température, de ces sensations plus vagues qui nous avertissent des mouvements de nos muscles ou nous font comme toucher intérieurement nos organes, qu'il s'agisse enfin de ces sensations elles-mêmes à l'état naissant ou d'images consécutives, toutes les représentations que nous nous faisons du monde extérieur sont originellement des faisceaux d'états de conscience.

Ces états, dans leur pureté, sont intérieurs à nous, ou plutôt ils sont nous-même, au début de toute connaissance, avant toute division en intérieur et en extérieur. Ils sont exactement tels qu'ils apparaissent, marqués d'une qualité originale qui ne peut se transporter d'un fait à l'autre, ni d'un moment à l'autre. Un son est, en tant que sensation, tel qu'il est entendu ; on peut en analyser les conditions physiques, on compte le nombre des vibrations auquel il correspond ; mais, en lui-même, il ne se prête à aucune décomposition, à aucune comparaison. Pour établir une commune mesure entre le *do* et le *la*, entre le *la*² et le *la*³, entre le *la*³ de la flûte et celui du cor, entre deux *la*³ successifs d'une

même flûte, il faudrait que je pusse isoler le son du moment où il a été entendu, le détacher de la conscience où il s'est produit. Je le détruirais, sous prétexte de le mieux saisir. Le contenu réel de ma représentation se réduit donc pour l'analyse à une série d'états intérieurs, et ces états ne présentent aucune différence intrinsèque qui permette de les ranger en catégories distinctes, ils ne se prêtent d'eux-mêmes à aucune relation définie ; ils forment une masse confuse et changeante, comparable aux images d'un kaléidoscope ; c'est un chaos.

Ce chaos auquel nous conduit l'analyse de la conscience ne saurait être le terme de la représentation ; car l'esprit est une activité vivante. Les états qui sont une fois apparus en lui, vivent désormais de sa vie, c'est-à-dire qu'ils se prolongent au delà du moment où ils se sont produits, et que par le fait même de cette prolongation ils sont sujets à se modifier.

Tout d'abord je regarde attentivement une gravure pendant quelques minutes ; à chaque regard j'ai eu une représentation de la gravure. Mais ces représentations successives ne se sont pas maintenues distinctes dans la conscience, elles ont glissé l'une dans l'autre, se continuant insensiblement, ne produisant en moi et n'y laissant subsister après elles qu'une image unique. Cette image est plus forte, plus nette, plus capable de revenir en ma mémoire, après quelques minutes d'examen ; mais elle demeure unique, tout comme si je n'avais jeté qu'un coup d'œil sur la gravure. Il faut donc bien qu'il y ait eu fusion interne entre les diverses images qui se sont succédé dans ma conscience. Pour que cette

fusion ait lieu, il n'est nullement nécessaire que les images soient identiques entre elles, d'autant qu'il n'y a jamais d'images absolument identiques. Supposé que je considère fixement, à une même distance, sous un même éclaircissement, un même objet, la fatigue de la rétine suffit à modifier la représentation. Dans les conditions normales, le regard se déplace, la lumière se modifie, pourtant les images demeurent encore semblables et se fondent en une même représentation. Et il en est ainsi pour des représentations diverses, qui expriment soit une même chose à ses divers moments, soit différentes choses susceptibles, au moins pour un œil distrait, de se confondre ; elles ne laissent en moi qu'une seule représentation, riche de tous leurs détails.

D'autre part, la vision de la gravure peut se prolonger en moi avec son individualité caractéristique ; alors si je vois un reproduction différente de cette même gravure, celle que j'ai antérieurement examinée reparaitra en moi, mais elle ne se confondra pas avec la nouvelle ; elles seront voisines, mais maintenues distinctes par quelque différence spécifique, teinte, format ou procédé. Et il se pourra que devant chaque reproduction j'enregistre ainsi une image nouvelle qui se perpétue pour son compte. Elle reparaitra dans un état nouveau de la conscience, et alors se formera en moi une place à part, comme un rang spécial dans une série.

Ainsi une image est une réalité vivante, qui ne cesse de se transformer dans la conscience, et cette transformation peut se faire en deux sens différents. Suivant que l'esprit a une disposition à remarquer les ressemblances ou à noter les différences, suivant qu'il est attentif ou distrait au moment de l'acquisition, ou bien encore suivant qu'il laisse ses souve-

nirs revenir en lui vagues et confus ou qu'il fait effort pour séparer et revivre tour à tour les diverses phases de sa vie passée, les images glissent les unes dans les autres ou se juxtaposent les unes à côté des autres. Le seul fait qu'une image dure et se prolonge dans la conscience explique donc la double fonction de l'activité spirituelle, fonction de fusion et fonction de juxtaposition.

Or, cette double fonction est une fonction générale, qui ne saurait se limiter à telle ou telle image déterminée. Pour que deux images fusionnent, il suffit qu'elles présentent quelque point de ressemblance qui les amène à coïncider. Comment assigner un terme au minimum de ressemblance nécessaire ? Deux gravures se fondent en une quand elles représentent un même tableau ; mais elles se fondent également, si elles reproduisent deux portraits d'un même individu, deux personnages de la même époque, si elles ont été obtenues par le même procédé, ou encore par ce seul fait que ce sont deux gravures. Il n'y a point d'image tellement différente d'une autre que l'une ne puisse conduire à l'autre par la fusion de quelqu'une de leurs parties. Et, d'autre part, ces images rapprochées en un point forment naturellement une série dont les termes sont distingués avec d'autant plus de facilité qu'il reste entre eux plus de différences. La fonction de juxtaposition est donc, comme la fonction de fusion, une fonction générale dont on ne peut assigner les limites ; n'importe quelle image, apparaissant dans la conscience, peut devenir le point de départ de n'importe quelle série d'images.

Les deux fonctions de fusion et de juxtaposition donneraient donc à la vie d'une image particulière une extension illimitée. Mais, à dire le vrai, ce n'est point encore assez pour

expliquer dans sa totalité la circulation des faits de conscience. En effet, on ne peut, parlant avec exactitude, définir d'une façon précise les bornes d'une image particulière. Une image particulière n'est pas une réalité de conscience ; car les faits de conscience ne sauraient être conçus séparés les uns des autres, et impénétrables les uns aux autres, comme sont conçues les parties de la matière. Ils sont ensemble intérieurs l'un à l'autre, et formant à chaque instant ce qui réellement est nous, ce que réellement nous sentons, l'état général de la conscience, l'unité de notre être intérieur. Dès lors, puisque l'image particulière est apparue entourée de tous les états qui formaient avec elle la totalité actuelle de notre conscience, elle reparaît accompagnée de ces mêmes états ; ou plutôt ce qui reparaît, c'est moins l'image que le groupe d'états de conscience, et c'est entre groupes d'états intérieurs que s'établit effectivement la circulation.

Si j'aperçois de loin le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci, il se forme en moi une image qui renferme, avec tout le contenu de ma perception présente, le résultat de mes perceptions antérieures, où je crois voir certains détails que, de la distance où je suis, j'aurais été incapable de distinguer à ma première visite au musée. Mais il y a plus : autour de l'image qui reparaît s'éveillent tout naturellement les images qui ont été ses voisines dans ma conscience, lors de mes promenades antérieures, par exemple les paroles de l'ami qui m'accompagnait. Je deviens ainsi capable de revivre aujourd'hui un fragment de ma vie passée ; ma conscience actuelle est grosse d'une multiplicité d'états plus ou moins complexes qui ont persisté en moi et qui à la première occasion se détachent en pleine lumière. Et c'est pourquoi l'unité de la conscience

doit s'entendre dans un sens plus général que nous n'avons fait jusqu'ici. La conscience n'est pas seulement l'unité de tous les faits qui naissent en elle à un moment donné, elle peut être encore l'unité de tous les états qui se sont succédé en elle. Elle est toute dans le présent ; mais à chaque instant elle ramasse sa vie entière, elle devient capable de la revivre.

De là l'originalité de la vie consciente, de là sa richesse et sa mobilité. Il n'y a pas de limite à la conservation des images : le fait le plus insignifiant, celui qu'on aurait pu croire le plus oublié, revient soudain à l'esprit avec une précision déconcertante. Nos souvenirs d'enfance, qui nous semblent avoir disparu lorsque nous avons trente ans, remontent souvent à la mémoire lorsque nous atteignons la soixantaine. Sous l'influence de la fièvre, des malades ont récité des scènes entières d'une pièce qu'ils avaient entendue une fois, et dont ils n'auraient peut-être pas dit le titre à l'état normal. Il n'y a donc pas de phase dans notre existence antérieure, qui ne soit apte à renaître en nous. Pour que de cette aptitude sorte la renaissance réelle, il suffit d'une ressemblance partielle qui entraîne, sur quelque point et en quelque mesure que ce soit, la fusion des deux images, d'une ressemblance de couleur, d'une ressemblance de nom, etc. A défaut même de cette ressemblance directe, il suffit que les hasards du voisinage dans la conscience aient mis chacune de ces images en contact avec deux états qui, eux, présentent quelque ressemblance. Dès lors, il n'y aura jamais deux faits de conscience, si différents qu'ils paraissent, qui ne puissent être rapprochés et, comme on dit, associés l'un à l'autre. Tout peut être associé avec tout. Et ainsi se conçoit la circulation incessante, indéfiniment variée, des faits de conscience.

Les perceptions présentes réveillent, sitôt qu'elles apparaissent, les images du passé ; nous allons du présent au passé, et nous revenons au présent, multipliant ainsi les richesses et les ressources de la vie intérieure.

Quelles sont les conséquences de cette circulation incessante, de cette association mutuelle des faits de conscience ? Il est difficile de les déterminer avec précision. En effet, puisque tout peut être rapproché de tout, il n'est pas possible de prévoir, un fait se produisant dans la conscience, quel fait de ma vie passée il va évoquer. Je vois un bouquet de violettes de Nice. Irai-je penser aux chrysanthèmes que j'achetais hier, à l'encre violette dont je me suis servi, au Midi d'où viennent les fleurs ? Tout fait de conscience est comme un centre d'irradiation ; la pensée se dirigera toujours suivant un rayon parti de ce centre, et toujours la marche s'en expliquera par la ressemblance ou la contiguïté des états de conscience. Mais pourquoi a-t-elle pris cette direction plutôt qu'une autre ? Pourquoi a-t-elle suivi ce rayon ? Il ne suffit plus pour répondre à cette nouvelle question d'invoquer l'association par ressemblance ou l'association par contiguïté. Ces modes d'association ne définissent que les cadres généraux de la circulation des faits dans la conscience ; rien ne serait plus inexact que d'en faire des lois comparables pour leur nécessité et leur précision aux lois du monde physique ; ce serait sacrifier à une assimilation illusoire avec les sciences positives l'intelligence de la vie spirituelle. Par la circulation des faits de conscience, ce que l'on comprend, c'est comment l'esprit trouve réunies à sa disposition tant d'images en apparence si disparates ou si éloignées, comment se constitue le riche fonds dans lequel

il puise sans cesse. Quant au choix qu'il fait entre ces états, aux rapprochements qu'il établit, enfin à tout le développement auquel ces états servent de base, l'association elle-même est incapable de l'expliquer, elle fournit les matériaux pour le travail : c'est à l'activité intellectuelle d'effectuer ce travail.

JOSEPH SEGOND

Maine de Biran — à qui M. J. Segond fait parfois penser par la tension du style et l'effort presque douloureux de repliement sur soi-même, par l'importance aussi qu'il attache au corps, — s'était arrêté, faute d'avoir reconnu « la puissance créatrice de la réflexion », au seuil de l'intériorité spinoziste (1). Il nous semble que M. Segond, qui ne cache pas sa prédilection pour Spinoza, le plus psychologue, selon lui, des philosophes classiques (2), n'a rien négligé des ressources de la science contemporaine pour se mettre en mesure de franchir ce seuil ; il a appelé à son aide ces « pionniers des profondeurs » : les William James, les Bergson, les Pierre Janet, les Freud. Mais son œuvre n'est point une combinaison plus ou moins ingénieuse d'idées empruntées à ces divers auteurs : elle porte la marque d'une conception très personnelle, longuement mûrie. L'adaptation régit la vie de l'esprit comme celle du corps, ou plutôt « elle englobe, avec l'équilibre biologique, tout l'équilibre de la vie spirituelle » ; c'est « une finalité interne, inhérente à l'effort qui nous conserve » ; la fin véritable est la plénitude de notre existence supérieure, et à cette plénitude coopèrent bien nos sentiments organiques, mais il faut qu'ils aient traversé l'effort personnel de notre pensée. Dans cette liaison de l'organique et du spirituel, du corps et de l'âme, la cénesthésie joue un rôle essentiel. On aimerait, parfois, qu'il fût plus nettement défini, mais c'est déjà assez qu'on le devine et ce clair-

(1) Léon Brunschvicg, *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, p. 618.

(2) Cf. *La vie de Benott de Spinoza* (en préparation).

obscur psychologique est sans doute plus près de la vérité que ne serait une élégante et spacieuse construction.

Le raisonnement est, selon M. Segond, l'acte essentiel de l'esprit. L'analyse qu'il en fait est vraiment la partie centrale de sa psychologie, elle la contient en un sens tout entière, elle en exprime toutes les idées directrices. « Le moteur du raisonnement sera, en définitive, la passion qui nous définit, et nous possède, et nous inspire ; l'acteur du raisonnement sera notre corps qui le mime et l'énonce en le signifiant ; la matière mouvante du raisonnement sera continuité ; la forme progressive du raisonnement sera la suite des images, expresses ou virtuelles, qui enferment en leur nature et en leur liaison dynamiques toute l'histoire de notre esprit. Le raisonnement est bien, dès lors, l'acte même, complexe et un tout ensemble, de notre vie spirituelle, l'invention efficace de ce que nous sommes, l'aboutissement intellectuel de nos tendances, l'incarnation idéale de notre personnalité. La force ou la faiblesse du raisonnement mesure la tension psychique de l'être qui raisonne, qu'il s'agisse de l'homme ou de l'animal. L'effort qui assure la valeur de cette tension, et qui distingue celui qui veille de celui qui somnole, le fou de l'être normal, le psychasthénique de l'équilibré, assure par-là même la valeur du raisonnement. Les oscillations du niveau psychique, si exactement étudiées par Pierre Janet, ont pour contre-partie les oscillations du raisonnement et de la croyance qui en est l'œuvre, comme l'a montré ce psychologue. La pathologie vérifierait donc notre interprétation ; elle nous ferait voir dans le raisonnement, non pas une simple expression symbolique de l'activité mentale, mais le jeu même, psychique et corporel tout à la fois, de cette activité. Elle confirmerait, comme Pierre Janet l'a montré encore, la vue pénétrante du philosophe Descartes, alors qu'il faisait de l'acte mental la création indissoluble de l'intelligence et du vouloir (1). »

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Segond est né à Nice (1872). École normale supérieure (1892). Agrégé de philosophie (1895). Docteur ès lettres (1910). Professeur de

(1) Le raisonnement et l'activité intentionnelle de l'esprit (*Journal de Psychol.*, 1925, p. 833).

philosophie en province et à Paris (1895-1919). Professeur aux Universités de Caen (1919), Besançon (1919) et (Lyon 1921).

Ouvrages : *La Prière*, étude de psychologie religieuse (Alcan, 1911, 2^e éd. refondue, 1925) ; *Cournot et la psychologie vitaliste* (Alcan, 1911) ; *L'intuition bergsonienne* (Alcan, 1913, 2^e éd., 1916) ; *La guerre mondiale et la vie spirituelle* (Alcan, 1918) ; *Intuition et amitié* (Alcan, 1919) ; *L'Imagination* (Flammarion, 1922) ; *L'Esthétique du sentiment* (Boivin, 1927).

Prêts en vue de la publication : *Vie de Blaise Pascal* (Ed. Piazza) ; *La Vie de Benoît Spinoza* ; *Introduction à la Psychologie* (important ouvrage de 500 pages environ) ; *Quatre dialogues sur la création des images*.

Principaux articles : *Revue de synthèse historique* : Les idées de Cournot sur l'histoire (1905) ; Le Saint-Simonisme d'Auguste Comte (1926). — *Revue Philosophique* : La renaissance idéaliste et néo-kantienne de la philosophie du droit (1911) ; L'idéalisme des valeurs et la doctrine de Spir (1912) ; L'intellectualisme et la philosophie bergsonienne (1917). — *Journal de Psychologie* : La psychologie de la conversion et de la grâce (1920) ; Le renoncement et l'abandon (1922) ; Les degrés de tension de la mémoire et les formes de l'oubli (1923) ; Le raisonnement et l'activité intentionnelle de l'esprit (1925). — *Revue bleue* : Le rationalisme de Bergson (1924). — *Revue de philosophie* : Le rôle de l'effort dans la genèse des formes supérieures de l'attention (1924). — *Archives de psychologie* : La reconnaissance des souvenirs (1925) ; La pédagogie réelle et la culture de l'imagination (1927). — *Le Corps et l'Esprit* : Les personnalités multiples (1926). — *La Psychologie et la Vie* : La confiance et la suggestion (1926). — *Revue de l'Université de Lyon* : Le sentiment fondamental (1928).

FRAGMENT

Le sentiment fondamental (1)

I

La personnalité humaine se caractérise par l'équilibre unitaire de ces deux dynamismes, celui de la passion et celui de la spiritualité. Il serait même plus exact de parler ici d'une

(1) Ces pages sont extraites d'une *Introduction à la Psychologie* que prépare l'auteur.

spiritualisation de la vie passionnelle. C'est dire le rôle essentiel du corps et de cette conscience naturelle du corps que l'on nomme la cénesthésie. C'est au psychologue Ribot, après Maine de Biran, que revient l'honneur d'avoir marqué fortement ce rôle fondamental. Mais, tandis que Maine de Biran voyait plutôt dans le sentiment général de l'existence quelque chose de sous-jacent à la vie personnelle véritable, une sorte de contact obscur avec l'animalité intérieure qu'il faut dépasser par l'effort pour se rendre maître de ses pensées et de ses actes et pouvoir dire *moi*, Ribot a fait vraiment de cette obscure cénesthésie le centre déterminant de la vie personnelle. Ces deux interprétations marquent bien les deux pôles d'une explication totale. On peut dire que le développement de la personnalité consiste en un passage du sentiment nu de l'existence organique à la conscience supérieure de notre liberté spirituelle. Mais cette évolution n'implique nullement que l'on s'abstraie à mesure du corps, et que la conscience réelle du moi s'obtienne par un oubli graduel du sentiment fondamental. Bien plutôt : le sentiment dont il s'agit consiste en une incarnation progressive dans nos membres et nos viscères de la puissance efficace qui s'exprime par le jeu réfléchi des idées. Entre un idéalisme pur, qui détacherait la personne de la chair pour la réaliser exclusivement au règne de l'esprit, et ce matérialisme pur qui localiserait décidément le moi au règne exclusif des tendances organiques, réduisant l'esprit à une simple expression de la chair, il y a place, semble-t-il, pour une synthèse dynamique qui transfigure par degrés le sentiment des fonctions du corps et qui dégage ainsi l'intention personnelle et idéale d'où le jeu réel de ces tendances fondamentales et

indispensables tire sa signification. L'histoire de la vie personnelle se ramène ainsi à l'évolution intégrale du désir singulier qui nous définit et qui nous promet, à l'explication effective de la formule concrète qui caractérise la plénitude de notre ambition et la totalité de nos puissances.

II

Enracinée de la sorte au sentiment fondamental, cette formule vivante est celle d'abord de *l'individualité* qui nous constitue. Et c'est ici que le recueillement et la rentrée en soi offrent toute leur valeur originelle. Se sentir vivre dans le rythme de la respiration et dans celui, non moins nôtre et essentiel, du cœur et des artères, c'est là sans doute l'immédiation la plus irréductible, la plus riche en un sens, qui nous livre directement et sans inutile mystère cela même que vraiment nous sommes. Pour réaliser de façon pleine cette richesse intérieure, il convient de fermer nos yeux et d'immobiliser nos membres, de retrancher du sentiment de l'être celui des choses qui nous encadrent et des idées qui nous précisent, de nous réduire graduellement et sans contrainte au vague délicieux de l'existence absolue et simple. Le « silence » que nous aurons établi de la sorte est la révélation toute pure de notre essence première, le sentiment obscur et intense de notre valeur unique. Nulle réflexion qui nous distraie, par un retour dangereux sur cela même qui nous distingue, de cette possession intime. Nulle raideur qui nous dénonce, par la peine de l'effort, une opposition latente et ruineuse entre la simplicité immédiate que nous cherchons

en nous et la complication hétérogène des influences extérieures qui nous déforment. Le contenu d'un tel sentiment n'est autre, il est vrai, que notre vitalité ; et l'on estimera peut-être que cette possession qui nous comble est celle, trop simple justement, d'un absolu d'indigence. Mais ce jugement, qui nous appauvrit parce qu'il nous cherche ailleurs que là même où nous trouvons notre richesse, n'a point de sens pour celui qui éprouve, sans désir d'autre chose, la plénitude quasi inconsciente et toute sincère du silence intérieur. On dirait d'un sommeil éveillé, où le songe sans images qui nous emplit sans qu'il nous obsède serait identique à la conscience, vague et lucide tout ensemble, de notre réalité indivise. Indivise et simple, mais non immatérielle. Car le sentiment dont il s'agit est celui d'une expansion vitale coextensive à notre corps ; et l'unité qui en est la marque signifie seulement, au profond de notre silence et de notre repos, la conspiration absolue de nos organes dans l'exercice d'une même présence et l'épanouissement énergique d'un même désir. Présence qui se prolonge et se projette par cela même qu'elle se possède pleinement et ne soupçonne en rien l'abolition possible de son être. Désir qui est sans terme par cela même qu'il s'accomplit sans effort et que nulle menace ne vient le dissoudre dans l'acte immédiat de sa propre réalisation. Et c'est pourquoi l'unité indivise d'un tel sentiment le constitue sans réserve dans une durée que rien ne détermine et que scande sans la disjoindre le rythme unitaire de nos fonctions vitales. Ne disons pas même que notre vie s'écoule également au cours mélodique de cette durée intérieure. Elle ne s'écoule point, si rien d'étranger n'en distingue les phases et n'en mesure les changements. Elle ne demeure point non

plus, si nulle réflexion ne vient l'identifier à elle-même en son devenir et ne concentre sa richesse qui se produit en une stabilité qui se formule. Certes, nul concept ne nous offrira, mieux que l'expérience indivise de cette possession calme et féconde de notre vie, la notion de cette insondable suffisance que l'on nomme l'éternité. Et c'est bien ici, dans cet équilibre introublé de nos puissances inépuisables et satisfaites, que se fonde, sans illusion possible, la réalité intense de notre vie personnelle.

III

Tel est, foncièrement et dans sa pureté indistincte, le sentiment fondamental qui nous singularise de façon immédiate. Mais il faut ajouter justement ceci, que ces rythmes internes ont leur marque différentielle suivant les individus et qu'il y a vraiment pour chacun de nous une originalité singulière à la mesure de cette immédiation de notre présence. Et il convient d'ajouter encore que cette pureté absolue d'un « silence » parfait est chose rare, que la rentrée en soi implique à l'ordinaire un retentissement du monde que l'on appelle extérieur dans l'obscur sentiment de notre intériorité propre, que les sens ouverts sur le dehors apportent ainsi leur contribution confuse à la conscience vague de ce que nous sommes, bref que l'univers tout entier qui est le nôtre figure selon le mode d'une indistinction relative dans le sentiment général de notre existence individuelle. Mais l'on ne saurait confondre cette possession affective de toutes choses par la synthèse immédiate des impressions qui nous les incorporent

avec la vision intellectuelle de ces mêmes choses ordonnées qui résulte d'une construction analytique (bien que pratique essentiellement) de notre univers reconnu. C'est bien à cette possession directe du monde indistinct que s'appliquent exactement les thèses profondes de Spinoza et de Leibniz, alors que ces deux philosophes ne nous permettent l'accès aux choses étrangères que par l'intermédiaire réfringent de nos modalités corporelles. Mais faut-il dire que, présentes de la sorte, les choses nous sont étrangères et que nous altérons leur nature par le mélange de nos affections ? Bien plutôt : nous sommes tout proches, en ce cas, de la perception indistincte et primitive ; et cet univers, que la conscience cénesthésique ne projette pas hors de nous, est identique vraiment, par cette présence ingénue et toute sincère, à cette réalité toute singulière et originelle que nous sommes sans la distinguer d'autre chose et que nous ne déformons pas encore en l'appelant *moi*. Et c'est bien, en un sens, à cette immédiation individuelle et affective du monde que s'efforce de revenir la vision impressionniste des objets, réinstaurant de la sorte l'univers singulier des correspondances absolues et l'indistinction originale de la perception pure.

IV

Or, cet élargissement de la cénesthésie est chose fatale. Convient-il même de parler ici d'un élargissement ? La rentrée exclusive au « silence » des rythmes fonctionnels n'échappe au reproche d'indigence qu'en raison de la plénitude absolue que le « silence » nous assure. Plénitude

intense et virtuelle, que l'on ne peut réduire aux actuelles limitations du jeu très simple de nos viscères. Le battement artériel et le rythme respiratoire suffisent à réaliser la possession infinie de ce que nous sommes, non parce qu'ils limitent à leur contenu restreint l'inquiétude de notre désir, mais parce qu'ils concentrent et symbolisent en la promesse immédiate de leur énergie que rien ne limite la possession future de tout l'indistinct innommé où s'efforce déjà l'élan de notre inquiétude. Que l'on veuille bien éclaircir la confusion d'un appel de ce genre par l'expérience, vague encore mais plus déterminable, des aspirations indéfinies de la puberté. N'est-ce pas que tout l'inconnu de la destinée possible et toute la richesse de l'univers transfiguré sont présents de façon intense, et même parfois sans images qui les précisent, au sentiment immédiat et obscur d'une fonction mystérieuse dont l'énergie se révèle ? Mais convient-il de voir en ce recours à une époque décisive de la vie personnelle une simple analogie d'état ? La psychologie freudienne, si discutables que puissent être les interprétations exclusives qu'elle nous propose de notre vie affective et du jeu des idées par le pur instinct génésique, n'en a pas moins établi, ce semble, la présence et le rôle, secrets et symboliques le plus souvent, de cet instinct primordial, de cette *libido* créatrice, dans l'universalité de nos désirs. Et c'était là peut-être une vue profonde du philosophe Lachelier, alors qu'il découvrait l'action cachée de cette inquiétude génératrice au principe de toutes nos perceptions, à la racine de notre vie affective, et comme à la base même du vouloir radical qui nous constitue. Sans doute, cette puissance et cette énergie n'apparaissent point dans leur simplicité brutale au regard intérieur,

alors que nous réalisons le « silence » personnel ; mais elles ne s'en manifestent pas moins dans l'intensité même de cette vie toute singulière dont nous avons alors le sentiment, dans cette puissance de créer dont nous éprouvons alors l'ambition très vague et très riche, dans cette impression d'une plénitude toute dynamique que ne suffirait pas à produire la simplicité nue des rythmes viscéraux. Et c'est donc, virtuellement, toute l'évolution de cet instinct radical qui se dessine aux pures immédiateurs de la cénesthésie, toute la figure encore indistincte de l'univers où elle se développerait, toute la poésie des choses et des êtres qu'elle engendre symboliquement par un travail de « sublimation » (pour retenir une expression très heureuse employée par Freud). Mais, au travers même de cette épuration et de cet enrichissement de notre instinct le plus vital, ce qui déjà s'annonce et prélude en notre vie si pauvre encore d'apparence c'est toute l'aventure passionnelle dont le déploiement indéfini donnera la mesure singulière de notre valeur et la pleine formule de notre être. Et c'est aussi, par là, toute la puissance latente de notre spiritualité qui s'ébauche au « silence » physique, toute l'inquiétude de dépassement et d'excellence dont l'énergie inépuisable, dégageant la vie intérieure et incarnée du règne de la chair et de la nature, nous élèvera, par le dégoût même de l'« incomplétude » qui nous afflige, au règne unitaire de l'esprit. Ainsi la conscience cénesthésique n'est infiniment riche que par le pressentiment qu'elle implique d'une plénitude qui la transcende ; et l'individualité satisfaite qui s'y témoigne ne peut se complaire en soi que parce qu'elle enferme une aspiration intense et nostalgique à l'avènement toujours lointain de la vie personnelle.

N'est-ce point que le sentiment de l'éternel qui affecte, hors du changement, la possession immédiate et première de notre vie enclose n'est encore que le pressentiment de cette éternité insatisfaite dont le désir inexhaustible détermine sans fin, à travers le changement et les figures, la poursuite inquiète de notre moi ?

CHAPITRE V

L'EXPÉRIENCE INTÉGRALE EN PSYCHOLOGIE.

HENRI BERGSON

Quel que soit le sort que l'avenir réserve aux vues métaphysiques de M. Bergson sur la constitution de la matière, sur la relation du corps à l'esprit, sur l'évolution de la vie (1) il nous semble qu'on peut affirmer que ses conceptions proprement psychologiques sont, d'ores et déjà, et pour une assez grande part, acquises au savoir positif. A vrai dire, ce qu'on entend d'ordinaire par « psychologie bergsonienne » déborde l'œuvre même de M. Bergson : elle l'a précédée et elle est animée d'un élan qui tend dès maintenant à la lui faire dépasser. Préparée par toute une élite d'esprits, fruit de l'expérience de tout un siècle, elle survit à l'époque où elle est née, elle reste jeune parmi tant d'idées qui ont vieilli : c'est qu'elle est moins, somme toute, un ensemble de théories sur la vie mentale que l'expérience psychologique elle-même instituée pour la première fois peut-être dans sa vérité. Cette expérience aura besoin d'être améliorée, assouplie, sans cesse mise au point ; il y a, dans l'œuvre bergsonienne, des survivances, d'involontaires prénotions ; mais la vraie manière d'aborder les choses de l'âme

(1) Voir volume I, la notice de Jean Baruzi et les extraits.

nous paraît avoir été enfin définie avec précision. Le pressentiment confus a abouti à une idée claire; l'intuition collective a pris forme et conscience d'elle-même dans l'intuition individuelle d'un philosophe de génie.

On oublie trop souvent que ce prestigieux évocateur de la vie intérieure possède toute la technique de l'investigation psychologique. Le problème qu'il choisit pour sa thèse a presque la rigueur d'une question de thermodynamique : quelle est la valeur de la relation quantitative établie par la psychophysique entre l'excitation et la sensation ? Le livre *Matière et Mémoire* repose presque tout entier sur des études psychopathologiques d'une étonnante rigueur : on sait que, pendant cinq ans, M. Bergson s'est astreint à dépouiller l'énorme littérature de l'aphasie. Les travaux dont le recueil forme le volume de *l'Énergie spirituelle* sont des modèles d'analyse dont les lignes nettes, l'articulation précise font souvent songer, il est vrai, aux idéologues.

La méthode générale de M. Bergson, en tant que psychologue, consiste : 1° à connaître à fond l'état de la question, les meilleurs travaux qui ont paru, les recherches en cours; 2° à dépister les illusions qui peuvent vicier, dans un cas donné, l'interprétation des phénomènes, illusions qu'on ne parviendra d'ailleurs à dissiper qu'en en décelant les origines profondes et lointaines; 3° à investir graduellement la réalité psychologique par une série d'approximations, à l'aide, en particulier, de comparaisons nombreuses mais très différentes les unes des autres, jusqu'à ce que l'on obtienne une vue directe, une aperception immédiate, en d'autres termes une intuition. On voit qu'il ne suffit nullement d'attendre l'inspiration, ou de la provoquer par une longue et intense

contemplation intérieure. La tâche du psychologue est en réalité d'une difficulté formidable, car nos origines biologiques, le langage et la vie sociale nous ont donné des habitudes de penser qui produisent les pires confusions. Notre conscience réfléchie est inévitablement une conscience déformée. Pour retrouver la conscience immédiate il faudrait à la rigueur cesser de parler et même de penser : du moins pouvons-nous chercher à calculer la part d'erreur que représente la nécessité où nous sommes de nous exprimer par des mots et de penser dans l'espace.

La psychologie bergsonienne a pour base cette « purification » de l'esprit, condition indispensable de toute intuition, c'est-à-dire de toute vérité. Elle lui doit sa fécondité et son durable succès. Ses conclusions critiques sont pour la plupart inattaquables. Aussi est-il vrai de dire qu'elle ne nie aucune des psychologies contemporaines : elle se borne à voir en elles des vues fragmentaires, des expériences imparfaites et elle vise à les dépasser en instituant cette expérience intégrale dont, au début du siècle dernier, Maine de Biran avait eu le pressentiment.

Nombreux sont les psychologues qui se sont inspirés des conceptions de M. Bergson. Ils les ont parfois interprétées à leur manière, en exagérant, par exemple, le côté intuitif, au détriment du côté positif et critique. Le thème de la durée pure a donné lieu à d'innombrables variations où l'on a de la peine à reconnaître la théorie originale. L'analyse psychologique tend à n'être plus guère qu'un art de suggérer.

Il nous suffira d'en donner un exemple. Nous l'empruntons à un ouvrage, d'ailleurs plein de talent, de Bazaillas :

La Vie personnelle. Le tableau de la conscience nous conduit à « l'idée d'une vie nuancée, complexe, infiniment différenciée... L'activité interne est une réalité en mouvement, c'est-à-dire une réalité dont l'existence est donnée dans le développement et dans l'action; elle est toute faite de jugements spontanés, d'imprévus et de contrastes dont chacun a ses innombrables nuances, ses lentes dégradations, ses degrés changeants d'intensité, et, comme dans les paysages naturels, ses reflets mobiles et ses contours insaisissables; pensée concrète qui, s'appuyant sur quelques points fixes, déroule la chaîne de ses déductions, ou qui, s'appliquant aux choses, les pénètre en une observation patiente, assez souple pour se glisser en elles, assez malléable pour se modeler sur elles; enfin, merveilleuse mobilité de la vie morale avec ces élans interrompus de notre être vers le bien, et ces mouvements d'une volonté qui se porte à la perfection ou au vrai, leur donnant avec plus ou moins d'ardeur son acquiescement; telle est la conscience; ou plutôt tel est le devenir psychologique, qui ne cesse de se dérouler en elle. Et tout cela, vie du sentiment, de l'intelligence, de la volonté, se combine et se complète pour former dans la vie supérieure de la personne la plus nuancée des existences (p. 7). »

Plus soucieux d'extraire de la philosophie bergsonienne les importantes conséquences scientifiques qui en découlent, M. D. ROUSTAN a écrit des *Leçons de Psychologie* où il essaie de résoudre les problèmes classiques dans l'esprit et selon les méthodes de la nouvelle doctrine, et M. Ed. LE ROY, qui a succédé à M. Bergson au Collège de France, a donné des pages excellentes sur l'*Invention* (1), et une partie de son cours

de l'an dernier (1927-1928) était une exégèse ingénieuse et approfondie des aperçus de l'*Évolution créatrice* sur l'intelligence et l'instinct.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Né à Paris le 18 octobre 1859, Henri Bergson est élève au Lycée Condorcet de 1868 à 1878. Il entre à l'École Normale en 1878. Il est agrégé de philosophie en 1881. Professeur de philosophie au lycée d'Angers de 1881 à 1883. Professeur de philosophie au lycée de Clermont-Ferrand (et chargé de conférences à la Faculté des Lettres de cette ville) de 1883 à 1888. C'est à Clermont qu'il écrit l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience* (1889). De 1888 à 1898, il est professeur au collège Rollin, puis au lycée Henri IV. C'est durant cette période qu'il compose *Matière et Mémoire* (1896). De 1898 à 1900, il est maître de conférences à l'École Normale supérieure. Professeur au Collège de France (1900-1914). En 1901, M. Bergson avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1918, il est élu membre de l'Académie française. Prix Nobel 1927.

Ouvrages : *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1889 ; *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, id., 1896 (Cf. la septième édition et les éditions suivantes qui contiennent un nouvel et important *avant-propos*) ; *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Paris, id., 1900 ; l'*Évolution créatrice*, Paris, id., 1907 ; *Durée et simultanéité. A propos de la théorie d'Einstein*, Paris, id., 1922, Cf. 2^e édition, id., 1923.

Principaux articles : *Note sur les origines psychologiques de notre croyance à la loi de causalité* (Congrès de philosophie de Paris, 1900 ; Cf. *Revue de métaphysique et de morale*, septembre 1900) ; *Introduction à la métaphysique* (*Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1903) ; *A propos de l'Évolution de l'intelligence géométrique* (id., 1908, p. 28 sq.) ; *L'Intuition philosophique* (communication faite au Congrès de philosophie de Bologne et *Revue de métaphysique et de morale*, novembre 1911) ; *La Perception du changement*, Oxford-Londres, 1911 ; *L'Énergie spirituelle, Essais et Conférences*, Paris, Alcan, 1919. — Signalons encore une *Préface* aux pages choisies de Tarde, Paris, Michaud, 1909 ; l'*Introduction* à la traduction du *Pragmatisme* de William James par M. E. Le Brun, Paris, Flammarion, 1911 ; la remarquable édition classique des *Extraits de Lucrèce*, Paris, Delagrave, 1884.

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*. (Cf. le vol. I de cette collection.)

FRAGMENTS

I. Le cerveau n'est pas l'organe de la pensée (1)

Celui qui pourrait regarder à l'intérieur d'un cerveau en pleine activité, suivre le va-et-vient des atomes et interpréter tout ce qu'ils font, celui-là saurait sans doute quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit, mais il n'en saurait que peu de chose. Il en connaîtrait tout juste ce qui est exprimable en gestes, attitudes et mouvements du corps, ce que l'état d'âme contient d'action en voie d'accomplissement, ou simplement naissante : le reste lui échapperait. Il serait, vis-à-vis des pensées et des sentiments qui se déroulent à l'intérieur de la conscience, dans la situation du spectateur qui voit distinctement tout ce que les acteurs font sur la scène, mais n'entend pas un mot de ce qu'ils disent. Sans doute, le va-et-vient des acteurs, leurs gestes et leurs attitudes, ont leur raison d'être dans la pièce qu'ils jouent ; et si nous connaissons le texte, nous pouvons prévoir à peu près le geste ; mais la réciproque n'est pas vraie, et la connaissance des gestes ne nous renseigne que fort peu sur la pièce, parce qu'il y a beaucoup plus dans une fine comédie que les mouvements par lesquels on la scande. Ainsi, je crois que si notre science du mécanisme cérébral était parfaite, et parfaite aussi notre psychologie, nous pourrions deviner ce qui se passe dans le cerveau pour un état d'âme déterminé ; mais l'opération inverse serait impossible, parce que nous aurions le choix, pour un même état du cerveau, entre une

(1) Extrait de *l'Énergie spirituelle (L'Âme et le corps)*, p. 45-52.

foule d'états d'âme différents, également appropriés (1). Je ne dis pas, notez-le bien, qu'un état d'âme *quelconque* puisse correspondre à un état cérébral donné : posez le cadre, vous n'y placerez pas n'importe quel tableau ; le cadre détermine quelque chose du tableau en éliminant par avance tous ceux qui n'ont pas la même forme et la même dimension ; mais, pourvu que la forme et la dimension y soient, le tableau entrera dans le cadre. Ainsi pour le cerveau et la conscience. Pourvu que les actions relativement simples — gestes, attitudes, mouvements — en lesquels se dégraderait un état d'âme complexe, soient bien celles que le cerveau prépare, l'état mental s'insérera exactement dans l'état cérébral ; mais il y a une multitude de tableaux différents qui tiendraient aussi bien dans ce cadre ; et par conséquent le cerveau ne détermine pas la pensée ; et par conséquent la pensée, en grande partie au moins, est indépendante du cerveau.

L'étude des faits permettra de décrire avec une précision croissante cet aspect particulier de la vie mentale qui est seul dessiné, à notre avis, dans l'activité cérébrale. S'agit-il de la faculté de percevoir et de sentir ? Notre corps, inséré dans le monde matériel, reçoit des excitations auxquelles il doit répondre par des mouvements appropriés ; le cerveau, et d'ailleurs le système cérébro-spinal en général, préparent ces mouvements ; mais la perception est tout autre chose (2). S'agit-il de la faculté de vouloir ? Le corps

(1) Encore ces états ne pourraient-ils être représentés que vaguement, grossièrement ; tout état d'âme déterminé d'une personne déterminée étant, dans son ensemble, quelque chose d'imprévisible et de nouveau.

(2) Voir, sur ce point, *Matière et Mémoire*, chap. 1.

exécute des mouvements volontaires grâce à certains mécanismes, tout montés dans le système nerveux, qui n'attendent qu'un signal pour se déclencher; le cerveau est le point d'où part le signal et même le déclenchement. La zone rolandique, où l'on a localisé le mouvement volontaire, est comparable en effet au poste d'aiguillage d'où l'employé lance sur telle ou telle voie le train qui arrive; ou encore c'est un commutateur, par lequel une excitation extérieure donnée peut être mise en communication avec un dispositif moteur pris à volonté; mais à côté des organes du mouvement et de l'organe du choix, il y a autre chose, il y a le choix lui-même. S'agit-il enfin de la pensée? Quand nous pensons, il est rare que nous ne nous parlions pas à nous-mêmes: nous esquissons ou préparons, si nous ne les accomplissons pas effectivement, les mouvements d'articulation par lesquels s'exprimerait notre pensée; et quelque chose s'en doit déjà dessiner dans le cerveau. Mais là ne se borne pas, croyons-nous, le mécanisme cérébral de la pensée: derrière les mouvements intérieurs d'articulation, qui ne sont d'ailleurs pas indispensables, il y a quelque chose de plus subtil, qui est essentiel. Je veux parler de ces mouvements naissants qui indiquent symboliquement toutes les directions successives de l'esprit. Remarquez que la pensée réelle, concrète, vivante, est chose dont les psychologues nous ont fort peu parlé jusqu'ici, parce qu'elle offre malaisément prise à l'observation intérieure. Ce qu'on étudie d'ordinaire sous ce nom est moins la pensée même qu'une imitation artificielle obtenue en composant ensemble des images et des idées. Mais avec des images, et même avec des idées, vous ne reconstituerez pas de la pensée, pas plus qu'avec des positions vous ne ferez

du mouvement. L'idée est un arrêt de la pensée; elle naît quand la pensée, au lieu de continuer son chemin, fait une pause ou revient sur elle-même: telle, la chaleur surgit dans la balle qui rencontre l'obstacle. Mais, pas plus que la chaleur ne préexistait dans la balle, l'idée ne faisait partie intégrante de la pensée. Essayez, par exemple, en mettant bout à bout les idées de *chaleur*, de *production*, de *balle*, et en intercalant les idées d'*intérieurité* et de *réflexion* impliquées dans les mots « dans » et « soi », de reconstituer la pensée que je viens d'exprimer par cette phrase: « La chaleur se produit dans la balle. » Vous verrez que c'est impossible, que la pensée est un mouvement indivisible, et que les idées correspondant à chacun des mots sont simplement les représentations qui surgiraient dans l'esprit à chaque instant du mouvement de la pensée si la pensée s'arrêtait; — mais elle ne s'arrête pas. Laissez donc de côté les reconstructions artificielles de la pensée; considérez la pensée même; vous y trouverez moins des états que des directions, et vous verrez qu'elle est essentiellement un changement continu et continu de direction intérieure, lequel tend sans cesse à se traduire par des changements de direction extérieure, je veux dire par des actions et des gestes capables de dessiner dans l'espace et d'exprimer métaphoriquement, en quelque sorte, les allées et venues de l'esprit. De ces mouvements esquissés, ou même simplement préparés, nous ne nous apercevons pas, le plus souvent, parce que nous n'avons aucun intérêt à les connaître; mais force nous est bien de les remarquer quand nous serrons de près notre pensée pour la saisir toute vivante et pour la faire passer, vivante encore, dans l'âme d'autrui. Les mots auront beau alors être choisis comme il

faut, ils ne diront pas ce que nous voulons leur faire dire si le rythme, la ponctuation et toute la chorégraphie du discours ne les aident pas à obtenir du lecteur, guidé alors par une série de mouvements naissants, qu'il décrive une courbe de pensée et de sentiment analogue à celle que nous décrivons nous-mêmes. Tout l'art d'écrire est là. C'est quelque chose comme l'art du musicien ; mais ne croyez pas que la musique dont il s'agit ici s'adresse simplement à l'oreille, comme on se l'imagine d'ordinaire. Une oreille étrangère, si habituée qu'elle puisse être à la musique, ne fera pas de différence entre la prose française que nous trouvons musicale et celle qui ne l'est pas, entre ce qui est parfaitement écrit en français et ce qui ne l'est qu'approximativement : preuve évidente qu'il s'agit de tout autre chose que d'une harmonie matérielle de sons. En réalité, l'art de l'écrivain consiste surtout à nous faire oublier qu'il emploie des mots. L'harmonie qu'il cherche est une certaine correspondance entre les allées et venues de son esprit et celles de son discours, correspondance si parfaite que, portées par la phrase, les ondulations de sa pensée se communiquent à la nôtre et qu'alors chacun des mots, pris individuellement, ne compte plus : il n'y a plus rien que le sens mouvant qui traverse les mots, plus rien que deux esprits qui semblent vibrer directement, sans intermédiaire, à l'unisson l'un de l'autre. Le rythme de la parole n'a donc d'autre objet que de reproduire le rythme de la pensée ; et que peut être le rythme de la pensée sinon celui des mouvements naissants, à peine conscients, qui l'accompagnent ? Ces mouvements, par lesquels la pensée s'extérioriserait en actions, doivent être préparés et comme préformés dans le cerveau. C'est cet

accompagnement moteur de la pensée que nous apercevions sans doute si nous pouvions pénétrer dans un cerveau qui travaille, et non pas la pensée même.

En d'autres termes, la pensée est orientée vers l'action ; et, quand elle n'aboutit pas à une action réelle, elle esquisse une ou plusieurs actions virtuelles, simplement possibles. Ces actions réelles ou virtuelles, qui sont la projection diminuée et simplifiée de la pensée dans l'espace et qui en marquent les articulations motrices, sont ce qui en est dessiné dans la substance cérébrale. La relation du cerveau à la pensée est donc complexe et subtile. Si vous me demandiez de l'exprimer dans une formule simple, nécessairement grossière, je dirais que le cerveau est un organe de pantomime, et de pantomime seulement. Son rôle est de mimer la vie de l'esprit, de mimer aussi les situations extérieures auxquelles l'esprit doit s'adapter. L'activité cérébrale est à l'activité mentale ce que les mouvements du bâton du chef d'orchestre sont à la symphonie. La symphonie dépasse de tous côtés les mouvements qui la scandent ; la vie de l'esprit déborde de même la vie cérébrale. Mais le cerveau, justement parce qu'il extrait de la vie de l'esprit tout ce qu'elle a de jouable en mouvement et de matérialisable, justement parce qu'il constitue ainsi le point d'insertion de l'esprit dans la matière, assure à tout instant l'adaptation de l'esprit aux circonstances, maintient sans cesse l'esprit en contact avec des réalités. Il n'est donc pas, à proprement parler, organe de pensée, ni de sentiment, ni de conscience ; mais il fait que conscience, sentiment et pensée restent tendus sur la vie réelle et par conséquent capables d'action efficace. Disons, si vous voulez, que le cerveau est l'organe de *l'attention à la vie*.

C'est pourquoi il suffira d'une légère modification de la substance cérébrale pour que l'esprit tout entier paraisse atteint. Nous parlions de l'effet de certains toxiques sur la conscience, et plus généralement de l'influence de la maladie cérébrale sur la vie mentale. En pareil cas, est-ce l'esprit même qui est dérangé, ou ne serait-ce pas plutôt le mécanisme de l'insertion de l'esprit dans les choses ? Quand un fou déraisonne, son raisonnement peut être en règle avec la plus stricte logique : vous diriez, en entendant parler tel ou tel persécuté, que c'est par excès de logique qu'il pêche. Son tort n'est pas de raisonner mal, mais de raisonner à côté de la réalité, en dehors de la réalité, comme un homme qui rêve. Supposons, comme cela paraît vraisemblable, que la maladie soit causée par une intoxication de la substance cérébrale. Il ne faut pas croire que le poison soit allé chercher le raisonnement dans telles ou telles cellules du cerveau, ni par conséquent qu'il y ait, en tels ou tels points du cerveau, des mouvements d'atomes qui correspondent au raisonnement. Non, il est probable que c'est le cerveau tout entier qui est atteint, de même que c'est la corde tendue tout entière qui se détend, et non pas telle ou telle de ses parties, quand le nœud a été mal fait. Mais, de même qu'il suffit d'un très faible relâchement de l'amarre pour que le bateau se mette à danser sur la vague, ainsi une modification même légère de la substance cérébrale tout entière pourra faire que l'esprit, perdant contact avec l'ensemble des choses matérielles auxquelles il est ordinairement appuyé, sente la réalité se dérober sous lui, titube et soit pris de vertige. C'est bien en effet, par un sentiment comparable à la sensation de vertige que la folie débute dans beaucoup de cas. Le malade

est désorienté. Il vous dira que les objets matériels n'ont plus pour lui la solidité, le relief, la réalité d'autrefois. Un relâchement de la tension, ou plutôt de l'attention, avec laquelle l'esprit se fixait sur la partie du monde matériel à laquelle il avait affaire, voilà en effet le seul résultat direct du dérangement cérébral, le cerveau étant l'ensemble des dispositifs qui permettent à l'esprit de répondre à l'action des choses par des réactions motrices, effectuées ou simplement naissantes, dont la justesse assure la parfaite insertion de l'esprit dans la réalité.

II. Explication de la mémoire et de l'oubli (1)

La seule fonction de la pensée à laquelle on ait pu assigner une place dans le cerveau est la mémoire, — plus précisément la mémoire des mots. Je rappelais, au début de cette conférence, comment l'étude des maladies du langage a conduit à localiser dans telles ou telles circonvolutions du cerveau telles ou telles formes de la mémoire verbale. Depuis Broca, qui avait montré comment l'oubli des mouvements d'articulation de la parole pouvait résulter d'une lésion de la troisième circonvolution frontale gauche, une théorie de plus en plus compliquée de l'aphasie et de ses conditions cérébrales s'est édifiée laborieusement. Sur cette théorie nous aurions d'ailleurs beaucoup à dire. Des savants d'une compétence indiscutable la combattent aujourd'hui, en s'appuyant sur une observation plus attentive des lésions cérébrales qui accompagnent les maladies du langage. Nous-mêmes, il y aura bientôt vingt ans de cela (si nous rappelons le fait, ce

(1) *Ibid.*, p. 53-61.

n'est pas pour en tirer vanité, c'est pour montrer que l'observation intérieure peut l'emporter sur des méthodes qu'on croit plus efficaces), nous avons soutenu que la doctrine alors considérée comme intangible aurait tout au moins besoin d'un remaniement. Mais peu importe ! Il y a un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que les maladies de la mémoire des mots sont causées par des lésions du cerveau plus ou moins nettement localisables. Voyons donc comment ce résultat est interprété par la doctrine qui fait de la pensée une fonction du cerveau, et plus généralement par ceux qui croient à un parallélisme ou à une équivalence entre le travail du cerveau et celui de la pensée.

Rien de plus simple que leur explication. Les souvenirs sont là, accumulés dans le cerveau sous forme de modifications imprimées à un groupe d'éléments anatomiques : s'ils disparaissent de la mémoire, c'est que les éléments anatomiques où ils reposent sont altérés ou détruits. Nous parlions tout à l'heure de clichés, de phonogrammes : telles sont les comparaisons qu'on trouve dans toutes les explications cérébrales de la mémoire ; les impressions faites par des objets extérieurs subsisteraient dans le cerveau, comme sur la plaque sensibilisée ou sur le disque phonographique. A y regarder de près, on verrait combien ces comparaisons sont décevantes. Si vraiment mon souvenir visuel d'un objet, par exemple, était une impression laissée par cet objet sur mon cerveau, je n'aurais jamais le souvenir d'un objet, j'en aurais des milliers, j'en aurais des millions ; car l'objet le plus simple et le plus stable change de forme, de dimension, de nuance, selon le point d'où je l'aperçois : à moins donc que je me condamne à une fixité absolue en le regardant, à moins que mon

œil s'immobilise dans son orbite, des images innombrables, nullement superposables, se dessineront tour à tour sur ma rétine et se transmettront à mon cerveau. Que sera-ce, s'il s'agit de l'image visuelle d'une personne, dont la physiologie change, dont le corps est mobile, dont le vêtement et l'entourage sont différents chaque fois que je la revois ? Et pourtant il est incontestable que ma conscience me présente une image unique, ou peu s'en faut, un souvenir pratiquement invariable de l'objet ou de la personne : preuve évidente qu'il y a eu tout autre chose ici qu'un enregistrement mécanique. J'en dirais d'ailleurs autant du souvenir auditif. Le même mot, articulé par des personnes différentes, ou par la même personne à des moments différents, dans des phrases différentes, donne des phonogrammes qui ne coïncident pas entre eux : comment le souvenir, relativement invariable et unique, du son du mot serait-il comparable à un phonogramme ? Cette seule considération suffirait déjà à nous rendre suspecte la théorie qui attribue les maladies de la mémoire des mots à une altération ou à une destruction des souvenirs eux-mêmes, enregistrés automatiquement par l'écorce cérébrale.

Mais voyons ce qui se passe dans ces maladies. Là où la lésion cérébrale est grave, et où la mémoire des mots est atteinte profondément, il arrive qu'une excitation plus ou moins forte, une émotion par exemple, ramène tout à coup le souvenir qui paraissait à jamais perdu. Serait-ce possible, si le souvenir avait été déposé dans la matière cérébrale altérée ou détruite ? Les choses se passent bien plutôt comme si le cerveau servait à *rappeler* le souvenir, et non pas à le conserver. L'aphasique devient incapable de retrouver le

mot quand il en a besoin ; il semble tourner tout autour, n'avoir pas la force voulue pour mettre le doigt au point précis qu'il faudrait toucher ; dans le domaine psychologique, en effet, le signe extérieur de la force est toujours la précision. Mais le souvenir paraît bien être là : parfois, ayant remplacé par des périphrases le mot qu'il croit disparu, l'aphasique fera entrer dans l'une d'elles le mot lui-même. Ce qui faiblit ici, c'est cet *ajustement à la situation* que le mécanisme cérébral doit assurer. Plus spécialement, ce qui est atteint, c'est la faculté de rendre le souvenir conscient en esquissant d'avance les mouvements par lesquels le souvenir, s'il était conscient, se prolongerait en acte. Quand nous avons oublié un nom propre, comment nous y prenons-nous pour le rappeler ? Nous essayons de toutes les lettres de l'alphabet l'une après l'autre ; nous les prononçons intérieurement d'abord ; puis, si cela ne suffit pas, nous les articulons tout haut ; nous nous plaçons donc, tour à tour, dans toutes les diverses dispositions motrices entre lesquelles il faudra choisir ; une fois que l'attitude voulue est trouvée, le son du mot cherché s'y glisse comme dans un cadre préparé à le recevoir. C'est cette mimique réelle ou virtuelle, effectuée ou esquissée, que le mécanisme cérébral doit assurer. Et c'est elle, sans doute, que la maladie atteint.

Réfléchissez maintenant à ce qu'on observe dans l'aphasie progressive, c'est-à-dire dans les cas où l'oubli des mots va toujours s'aggravant. En général, les mots disparaissent alors dans un ordre déterminé, comme si la maladie connaissait la grammaire : les noms propres s'éclipsent les premiers, puis les noms communs, ensuite les adjectifs, enfin les verbes. Voilà qui paraîtra, au premier abord, donner rai-

son à l'hypothèse d'une accumulation des souvenirs dans la substance cérébrale. Les noms propres, les noms communs, les adjectifs, les verbes, constitueraient autant de couches superposées, pour ainsi dire, et la lésion atteindrait ces couches l'une après l'autre. Oui, mais la maladie peut tenir aux causes les plus diverses, prendre les formes les plus variées, débiter en un point quelconque de la région cérébrale intéressée et progresser dans n'importe quelle direction : l'ordre de disparition des souvenirs reste le même. Serait-ce possible, si c'était aux souvenirs eux-mêmes que la maladie s'attaquait ? Le fait doit donc s'expliquer autrement. Voici l'interprétation très simple que je vous propose. D'abord, si les noms propres disparaissent avant les noms communs, ceux-ci avant les adjectifs, les adjectifs avant les verbes, c'est qu'il est plus difficile de se rappeler un nom propre qu'un nom commun, un nom commun qu'un adjectif, un adjectif qu'un verbe : la fonction de rappel, à laquelle le cerveau prête évidemment son concours, devra donc se limiter à des cas de plus en plus faciles à mesure que la lésion du cerveau s'aggraverait. Mais d'où vient la plus ou moins grande difficulté du rappel ? Et pourquoi les verbes sont-ils, de tous les mots, ceux que nous avons le moins de peine à évoquer ? C'est tout simplement que les verbes expriment des actions, et qu'une action peut être mimée. Le verbe est mimable directement, l'adjectif ne l'est que par l'intermédiaire du verbe qu'il enveloppe, le substantif par le double intermédiaire de l'adjectif qui exprime un de ses attributs et du verbe impliqué dans l'adjectif, le nom propre par le triple intermédiaire du nom commun, de l'adjectif et du verbe encore ; donc, à mesure que nous allons du verbe au

nom propre, nous nous éloignons davantage de l'action tout de suite imitable, jouable par le corps ; un artifice de plus en plus compliqué devient nécessaire pour symboliser en mouvement l'idée exprimée par le mot qu'on cherche ; et comme c'est au cerveau qu'incombe la tâche de préparer ces mouvements, comme son fonctionnement est d'autant plus diminué, réduit, simplifié sur ce point que la région intéressée est lésée plus profondément, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une altération ou une destruction des tissus, qui rend impossible l'évocation des noms propres ou des noms communs, laisse subsister celle du verbe. Ici, comme ailleurs, les faits nous invitent à voir dans l'activité cérébrale un extrait mimé de l'activité mentale, et non pas un équivalent de cette activité.

Mais, si le souvenir n'a pas été emmagasiné par le cerveau, où donc se conserve-t-il ? — A vrai dire, je ne suis pas sûr que la question « où » ait encore un sens quand on ne parle plus d'un corps. Des clichés photographiques se conservent dans une boîte, des disques phonographiques dans des casiers ; mais pourquoi des souvenirs, qui ne sont pas des choses visibles et tangibles, auraient-ils besoin d'un contenant, et comment pourraient-ils en avoir ? J'accepterai cependant, si vous y tenez, mais en la prenant dans un sens purement métaphorique, l'idée d'un contenant où les souvenirs seraient logés, et je dirai alors tout bonnement qu'ils sont dans l'esprit. Je ne fais pas d'hypothèse, je n'évoque pas une entité mystérieuse, je m'en tiens à l'observation, car il n'y a rien de plus immédiatement donné, rien de plus évidemment réel que la conscience, et l'esprit humain est la conscience même. Or, conscience signifie avant tout mémoire. En ce moment je cause avec vous, je prononce le mot « cau-

serie ». Il est clair que ma conscience se représente ce mot tout d'un coup ; sinon, elle n'y verrait pas un mot unique, elle ne lui attribuerait pas un sens. Pourtant, lorsque j'articule la dernière syllabe du mot, les deux premières ont été articulées déjà ; elles sont du passé par rapport à celle-là, qui devrait alors s'appeler du présent. Mais cette dernière syllabe « rie », je ne l'ai pas prononcée instantanément ; le temps, si court soit-il, pendant lequel je l'ai émise, est décomposable en parties, et ces parties sont du passé par rapport à la dernière d'entre elles, qui serait, elle, du présent définitif si elle n'était décomposable à son tour : de sorte que vous aurez beau faire, vous ne pourrez tracer une ligne de démarcation entre le passé et le présent, ni par conséquent entre la mémoire et la conscience. A vrai dire, quand j'articule le mot « causerie », j'ai présents à l'esprit non seulement le commencement, le milieu et la fin du mot, mais encore les mots qui ont précédé, mais encore tout ce que j'ai déjà prononcé de la phrase ; sinon, j'aurais perdu le fil de mon discours. Maintenant, si la ponctuation du discours eût été différente, ma phrase eût pu commencer plus tôt ; elle eût englobé, par exemple, la phrase précédente. et mon « présent » se fût dilaté encore davantage dans le passé. Poussons ce raisonnement jusqu'au bout : supposons que mon discours dure depuis le premier éveil de ma conscience, qu'il se poursuive en une phrase unique, et que ma conscience soit assez détachée de l'avenir, assez désintéressée de l'action pour s'employer exclusivement à embrasser le sens de la phrase : je ne chercherais pas plus d'explication, alors, à la conservation intégrale de cette phrase que je n'en cherche à la survivance des deux premières syllabes du mot « causerie »

quand je prononce la dernière. Or, je crois bien que notre vie intérieure tout entière est quelque chose comme une phrase unique entamée dès le premier éveil de la conscience, phrase semée de virgules, mais nulle part coupée par des points. Et je crois par conséquent aussi que notre passé tout entier est là, subconscient, je veux dire présent à nous de telle manière que notre conscience, pour en avoir la révélation, n'ait pas besoin de sortir d'elle-même ni de rien s'adjoindre d'étranger : elle n'a, pour apercevoir distinctement tout ce qu'elle renferme ou plutôt tout ce qu'elle est, qu'à écarter un obstacle, à soulever un voile. Heureux obstacle, d'ailleurs ! voile infiniment précieux ! C'est le cerveau qui nous rend le service de maintenir notre attention fixée sur la vie ; et la vie, elle, regarde en avant ; elle ne se retourne en arrière que dans la mesure où le passé peut l'aider à éclairer et à préparer l'avenir. Vivre, pour l'esprit, c'est essentiellement se concentrer sur l'acte à accomplir. C'est donc s'insérer dans les choses par l'intermédiaire d'un mécanisme qui extraira de la conscience tout ce qui est utilisable pour l'action, quitte à obscurcir la plus grande partie du reste. Tel est le rôle du cerveau dans l'opération de la mémoire : il ne sert pas à conserver le passé, mais à le masquer d'abord, puis à en laisser transparaître ce qui est pratiquement utile. Et tel est aussi le rôle du cerveau vis-à-vis de l'esprit en général. Dégageant de l'esprit ce qui est extériorisable en mouvement, insérant l'esprit dans ce cadre moteur, il l'amène à limiter le plus souvent sa vision, mais aussi à rendre son action efficace. C'est dire que l'esprit déborde le cerveau de toutes parts, et que l'activité cérébrale ne répond qu'à une infime partie de l'activité mentale.

CHAPITRE VI

LA PSYCHOLOGIE PURE :

HENRI DELACROIX

« Dans le camp des psychologues purs, écrivait récemment M. Parodi, l'autorité principale est, à l'heure qu'il est, M. Henri Delacroix. » Les psychologues purs sont ceux qui « gardent le sentiment viv de ce qu'ont de spécifique et irréductible les faits de conscience comme tels, et, tout en recueillant tous les renseignements venus d'autres sources, considèrent toujours l'observation intime comme la source essentielle de la connaissance que l'homme peut avoir de lui-même (1) ». Nous nous autoriserons de cette définition pour conserver le titre, à première vue un peu ambigu, que nous avons donné à ce chapitre.

Les plus hauts problèmes de la vie de l'esprit exercent sur M. Henri Delacroix une sorte de fascination. Les lecteurs de cette collection n'ont pas oublié le chapitre qui lui est consacré dans le premier volume (2), ni ces étincelantes pages, empruntées à son œuvre, sur « l'intuition mystique », « l'interaction de la vie et de la pensée dans la contemplation mystique », « les rapports du mysticisme et de la religion ». Que l'analyse psychologique y côtoie sans cesse le thème métaphysique, c'est assez dire que M. Delacroix, bien qu'il se confine volontairement dans le plan psychologique, le conçoit sans aucune étroitesse. *Le Langage et la Pensée*, et aussi la *Psychologie de l'art* renforcent cette impression. Il semble que l'auteur de ces livres denses et hardis ait voulu relever le défi que jetais aux chercheurs épris de spiri-

(1) *Philosophie contemporaine en France*, 3^e éd., p. 502.

(2) Cf. la notice de Jean Baruzi. Nul n'était mieux qualifié pour caractériser l'œuvre de M. Delacroix que l'auteur de *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* (Alcan, 1924), cette remarquable contribution à la psychologie du mysticisme.

tualité une psychologie qui, afin d'être scientifique, entendait n'étudier que *par en bas* les phénomènes de la vie mentale. Il rassemble tous les documents, se plie à toutes les disciplines, n'ignore rien de ce qui a été fait, de ce qui a été dit. Puis ces mille éléments, si disparates, se fondent au creuset d'une intense méditation intérieure. Les ouvrages qui naissent alors déconcertent par leur spontanéité, leur élan, leurs formules elliptiques, leur ardeur concentrée ; ce n'est que peu à peu que se recompose, dans sa plénitude, la grande forme d'expérience humaine sur laquelle, pendant des années, l'auteur s'est penché : expérience du Mystique, expérience de l'Artiste, expérience amoureuse.

Selon M. Delacroix, pour être pleinement intelligible, une expérience quelconque ne doit pas être séparée de la façon dont elle a été pensée, de la réflexion qu'elle a provoquée chez ceux-là mêmes qui l'ont vécue, de la doctrine qu'elle a fait naître. C'est ainsi qu'il ne croira pas pouvoir mieux comprendre l'amour ou l'art qu'en l'étudiant à travers ceux qui ayant le plus aimé, le plus créé, ont analysé en eux-mêmes ce don magnifique, et les souffrances et les joies qui l'accompagnent ; il va droit à ces témoins, à ces inspirés ; il tâche de mettre ses pas dans leurs pas et de retrouver l'intuition dont ils ont eu le rare privilège. On sait en quels termes il présente Stendhal dans l'ouvrage qu'il lui consacre : « Notre xix^e siècle français est incomparable en psychologues. Voici l'un d'entre eux, et non le moindre : un artiste raffiné, inventeur d'émotions subtiles et lucide observateur de la nature humaine (1). » Ce grand clairvoyant a été aussi un grand amoureux ; n'est-ce pas lui que devrait d'abord consulter le psychologue qui veut parler de l'amour ?

On voit se dessiner ici une théorie de la positivité en psychologie qui rejoint celle de l'auteur de *l'Expérience morale* (2). Il s'agit de trouver un mode d'analyse qui respecte l'intégrité de ces synthèses, de ces ensembles mouvants et vivants dont est faite notre conscience, qui décompose sans mutiler, qui discerne et définit *la partie* sans jamais perdre de vue le *tout*. Il n'est sans doute point de méthode qui soit plus nécessaire à la psychologie, il n'en est point non plus dont il soit plus difficile de déterminer les règles. Il faudra de nombreux tâtonnements. Mais, de part et d'autre, les

(1) *La Psychologie de Stendhal*, Alcan, 1918, p. 2.

(2) Voir plus haut la notice sur Frédéric Rauh.

indications se multiplient : elles sont particulièrement nettes dans l'œuvre de M. Delacroix. C'est ainsi qu'il observe que la linguistique contemporaine a reconnu la nécessité de ne pas séparer les faits. La leçon mérite d'être retenue par la psychologie. « Il n'y a pas de faits indépendants ; chaque catégorie de faits reste inintelligible, tant qu'on s'enferme dans une étude spéciale, car elle est liée à d'autres, qui en sont la raison d'être. On doit isoler les faits pour les constater, les rapprocher pour les comprendre... Il faut avant tout éviter le sophisme du spécialiste qui oublie certaines catégories de faits et qui devient si aisément dialecticien. Et en corrigeant cette erreur on est philosophe. Car une abstraction n'existe pas et n'évolue pas. Il n'y a que des êtres concrets ; eux seuls évoluent ou plutôt l'ensemble de ces êtres qui pose et permet l'existence de chacun d'eux (1). » Par suite, M. Delacroix ne peut qu'être favorable à l'étroit rapprochement de ces deux sciences qui ont également l'homme pour objet : la psychologie et la sociologie. Mais il nie que la société ait tout créé, et il revendique pour la psychologie un objet propre, un domaine à elle. Domaine singulièrement étendu puisque, pour comprendre un phénomène quelconque d'une certaine complexité, comme le langage ou l'art, la psychologie ne doit pas hésiter à se référer à l'homme tout entier — « le langage est l'expression de tout le psychisme humain (2) » ; « l'art est réalisation concrète, intégrale de l'esprit humain dans toute sa puissance d'agir et de percevoir (3) » — et même à la totalité de l'histoire humaine. L'entreprise, encore une fois, est malaisée, M. Delacroix ne le cache pas (4), mais elle n'est pas impossible et il démontre, par l'exemple, comment on peut espérer la mener à bonne fin.

NOTES BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. Henri Delacroix est né le 2 décembre 1873 à Paris. Agrégé de philosophie en 1894. Boursier de voyage en Allemagne pendant deux ans (Universités de Berlin, Heidelberg, Munich). Professeur de philo-

(1) *Le Langage et la Pensée*, p. 56.

(2) *Ibid.*, p. 582.

(3) *Psychologie de l'Art*, p. 476.

(4) *Le Langage et la Pensée*, p. 57.

sophie au lycée de Pau (1899-1900). De 1900 à 1906, il est professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier; puis, de 1906 à 1909, à la Faculté des Lettres de Caen. Depuis 1909, il est professeur à la Sorbonne. En 1928, il a été élu doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Ouvrages : *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e siècle*, Paris, Alcan, 1900 (thèse de doctorat); *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme. Les grands mystiques chrétiens*, id., id., 1908; *La psychologie du mysticisme. Les grands mystiques chrétiens*, id., id., 1908; *La psychologie de Stendhal*, id., id., 1918; *La Religion et la Foi*, id., id., 1922; *Le Langage et la Pensée*, id., id., 1924; *Psychologie de l'Art*, id., id., 1927; *Traité de psychologie* de Georges Dumas, t. II, Paris, Alcan, 1924, p. 44-222 et 297-330.

Principaux articles : *Avenarius. Esquisse de l'empirio-criticisme* (*Revue de métaphysique et de morale*, 1897, p. 764 sq.); *Sören Kirkegaard. Le christianisme absolu à travers le paradoxe et le désespoir* (id., 1900, p. 459 sq.); *L'Art et la vie intérieure* (id., 1902, p. 164 sq.); *Novalis. La formation de l'idéalisme magique* (id., 1903, p. 248 sq.); *Les Variétés de l'expérience religieuse par William James* (id., 1903, p. 642-669); *Kant et Swedenborg* (id., 1904, p. 559-578); *Sur la structure logique du rêve* (id., 1904, p. 921 sq.); *Myers. La théorie du subliminal* (id., 1905, p. 257-282); *Note sur christianisme et mysticisme* (id., 1908, p. 771 sq.); *Remarques sur « Une mystique moderne »* (*Archives de psychologie*, t. XV, Genève, 1915).

FRAGMENTS

I. — Qu'est-ce que comprendre ? (1)

Comprendre, en général, et nous verrons que cela s'applique au langage, c'est construire une forme, un sens, une signification, en ordonnant des représentations qui ont elles-mêmes un sens. Comprendre une chose, une situation, une idée, c'est l'intégrer dans un système, qui est lui-même intelligible parce qu'il est un système de relations. les

(1) *Le Langage et la Pensée*, p. 436-441.

éléments que l'on intègre dans ce système étant déjà eux-mêmes partiellement intelligibles parce qu'ils sont déjà intégrés à des systèmes.

En d'autres termes, la compréhension met toujours en œuvre tout l'esprit. La signification ne s'arrête jamais à un signifiant, qui serait significatif par soi. Ce signifiant à son tour n'est significatif que par référence à autre chose que soi. Je sais ce que c'est que manger ou cueillir une fleur, parce que ces actes s'intègrent dans la suite de mes actions, parce qu'ils produisent en moi certains effets, qu'eux-mêmes je comprends par autre chose.

Nous ne comprenons pas en choses, ni en images. La théorie de l'image est tout à fait vaine ici. Comprendre une chose ou une image ce n'est pas lui renvoyer son image mentale, la réfléchir sur elle; car l'image elle-même doit être comprise d'abord, avant de faire la compréhension. Sans compter que l'habitude et l'intelligence nous dispensent le plus souvent de l'image pour comprendre. La théorie de la reconnaissance par les images est tout à fait superficielle et presque toujours inexacte. Ce n'est pas à l'image, c'est à l'opération mentale sous-jacente à l'image qu'il faut recourir.

Il n'est pas vrai davantage que nous comprenions par référence à l'action. Paulhan nous dit par exemple que comprendre un mot c'est répondre adéquatement à l'excitation qu'il représente. C'est sentir en soi un faible réveil des tendances de toute nature qu'éveillerait la perception des objets représentés par le mot. Comprendre ce serait donc avant tout réagir, agir, ou commencer d'agir. Et il est vrai qu'il faut d'abord réaliser les signes, lorsque l'habitude et la facilité ne nous dispensent pas d'avoir besoin de les réa-

liser. Mais la valeur contre laquelle nous les échangeons, n'est elle-même une valeur que par le système de valeurs dont elle fait partie. Il ne suffit pas, comme le montre bien Paulhan, qu'une tendance s'éveille, il faut encore qu'elle soit mise en rapport avec les autres tendances. C'est la systématisation des tendances, leur union en un tout organisé, qui permet de comprendre les tendances partielles.

Par conséquent on aurait tort de nous renvoyer à l'action pour nous faire comprendre ce que c'est que comprendre. L'action toute pure n'est pas intelligible; pour l'expliquer, il faut qu'elle soit comprise, qu'elle entre dans un système d'actions, conçu comme un système de valeurs et qu'elle se définisse par sa position dans ce système.

Si nous réagissons à une perception par un mouvement, ce n'est pas ce mouvement qui fait l'intelligibilité de la perception. On pourrait aussi bien dire et aussi inexactement que c'est la perception qui fait la signification du mouvement. L'association de la perception et du mouvement commence par donner un sens à chacun d'eux : sens élémentaire et provisoire, qui se complète par l'association de chacun d'eux à d'autres perceptions et à d'autres mouvements, leur intégration dans un système mental.

L'action en elle-même n'est pas intelligible. L'action réflexe, simple réponse, simple courant de sortie, laisse le sujet dans le plan réflexe et ne crée pas l'intelligibilité. C'est l'action, intégrée dans un système de perceptions et d'actes, devenue jusqu'à un certain point une notion, qui peut faire la signification et l'intelligibilité; par conséquent l'action dominée par les catégories de causalité et de finalité; donc l'action pensée, l'action devenue chose mentale. Nous com-

mençons à comprendre quand nous captions, suspendons, transformons l'action de réponse, quand nous entrons dans un univers mental, quand nous constituons un univers logique.

Comprendre, c'est donc substituer à une série de sensations hétérogènes, l'ordre qui les rassemble et qui les définit les unes par rapport aux autres.

Comprendre, c'est donc jeter sur les choses le réseau des relations, ordonner les données sensibles, motrices ou intellectuelles, dans l'espace et dans le temps, dans l'ordre des qualités, des causes et des fins. C'est opérer sur elles un double travail; car les représentations élémentaires, que nous mettons en ordre les unes par rapport aux autres, sont déjà ordonnées par rapport à d'autres représentations qui permettent de les comprendre; quand je comprends que le coureur se hâte vers le but, je sais déjà ce que c'est qu'un coureur; quand je comprends que le peintre prépare sa palette pour se mettre au travail, je sais déjà ce que c'est qu'une couleur. Quand je comprends une phrase, je connais déjà les mots dont le groupement nouveau dégage un sens nouveau.

Comprendre, c'est donc ordonner des notions. Il faut d'abord construire des notions ou recourir à des notions déjà constituées. Notre savoir potentiel n'est pas autre chose que le système de ces notions. Nous en avons tout un stock. Notre esprit est plein, nous l'avons dit, de ces abrégés, de ces comprimés de savoir, que l'habitude nous permet de manier aisément. Et c'est en les ordonnant que nous leur conférons une signification.

De cette vérité l'empirisme a bien aperçu l'ombre. Lorsque

Taine cherche à expliquer comment nous comprenons une phrase de la conversation courante, il nous dit bien que les signes évoquent des images, et que les signes qui se succèdent sont compatibles entre eux. C'est, sous une forme encore trop superficielle, la description du fait que nous étudions ici.

Comprendre, c'est d'abord systématiser. On comprend dès qu'on systématise. Le paranoïaque reste inquiet devant sa propre inquiétude, son désarroi. Il comprend dès qu'il délire. Un délire est un système faux, mais c'est un système. Et la systématisation fautive du paranoïaque lui apporte jusqu'à un certain point l'apaisement qu'apporte d'abord la compréhension. Même quand les éléments que l'on systématise n'ont point de sens par eux-mêmes, du point de vue intellectuel s'entend, la systématisation leur confère une apparence de sens ; dans une mélodie il y a une pensée musicale, je veux dire une phraséologie sonore, un ordre de sons ; sans compter bien entendu ce qu'elle exprime et suggère.

Le langage est une mélodie intellectuelle. Les signes représentent des notions, et la syntaxe la logique. La compréhension peut commencer plus bas : dès qu'il y a aperception de rapport, sur un minimum de chose ou de signe.

Il va sans dire que le système est plus ou moins élevé, plus ou moins profond, plus ou moins vrai. L'ordre que nous mettons entre les choses est à la mesure de notre esprit. Comprendre vraiment, comprendre au sens savant du mot, c'est faire la science. L'ordre que la science met dans les choses est à la mesure de l'esprit. Légalité et causalité, tels

sont peut-être, comme l'a profondément montré Meyerson, les deux types de l'explication scientifique ; la légalité n'étant peut-être, au reste, que la figure empirique de la causalité rationnelle.

II. — L'inspiration (1)

« Les artistes ont intérêt, écrit Nietzsche, à ce qu'on croie aux intuitions soudaines, aux soi-disant inspirations... En réalité l'imagination du bon artiste ou penseur produit constamment du bon, du médiocre et du mauvais, mais son jugement extrêmement aiguë, exercé, rejette, choisit, combine. »

L'intérêt du psychologue est contraire à celui de l'artiste. De l'imprévu, du nouveau, il lui est difficile de ne pas chercher une préparation lointaine ; comprendre et expliquer, c'est ramener à ce qui était déjà.

Mais le psychologue doit avoir le sentiment du devenir. Toute synthèse dépasse ses éléments constitutifs. Toute synthèse est créatrice.

L'inspiration n'intéresse pas que la psychologie esthétique. Pour épuiser le sujet il faudrait traiter de l'inspiration religieuse, c'est-à-dire de tout le prophétisme, de la certitude mystique, de la grâce et de la conversion. Il faudrait traiter de l'inspiration morale et scientifique et largement explorer la vie quotidienne où elle abonde.

Impression de profondeur, de vérité, de discernement aigu, sentiment d'élévation et d'obligation, illumination, révéla-

(1) *Psychologie de l'Art*, p. 182-186, 198-202.

tion confuse ou précise, ordres formels, telle nous apparaît l'inspiration religieuse ; parfois aussi enveloppée de sentiments douloureux, appréhensions, angoisses ; souvent et la plupart du temps enveloppée de sensations organiques et d'automatismes sensoriels ou moteurs (1).

Certains mouvements organiques privilégiés, certaines sensations troublantes, frissons, spasmes, sanglots, prennent aussi dans la vie quotidienne un air de profondeur et de renouvellement. Chacun a ses instants sublimes et ceux-là surtout dont l'humeur est oscillante ou qui constellent d'instants clairs un fond de dépression. Tout le monde connaît aussi les sympathies et les antipathies brusques et les décisions saisissantes et inattendues. Chaque esprit est traversé d'idées subites et de solutions qui ont une apparence de nouveauté.

Le mystique, par l'illumination et l'extase et par les visions, dans la clarté ou dans l'obscurité, connaît cette interruption et cette disproportion, cette puissance contraignante, cette passivité envahissante, riches en apports de toute sorte et qui sont en lui comme l'afflux d'une puissance étrangère ; de même le prophète plus orienté vers les révélations distinctes, mais qui n'ignore pas non plus ces touches et ces saisissements informulables qui bouleversent parfois sa conscience. De même le converti qui souvent éprouve le changement d'âme comme une illumination subite et comme un ravage de sa vie antérieure.

La passion profane connaît, elle aussi, ce développement dramatisé de crises ou cette éclosion brusque, à travers de

(1) Delacroix, *La Religion et la Foi*, p. 306.

violentes antithèses, de profondes indécisions, une profonde ignorance, une perception aiguë de soi.

Elle est un recueillement en une présence intime et un vertige où se créent des valeurs, d'où surgissent des intérêts nouveaux et singuliers. Elle est afflux de forces et mobilisation de réserves, qui, venant de l'objet aimé, renforce l'impression d'influence et de passivité. Dans l'éclat de certaines passions toute l'âme tout d'un coup se réalise.

Ainsi la psychologie, dans tous ses domaines, tend à établir la réalité de ces brusques apports, de ces trouvailles inespérées, de ces décisions inattendues, de ces changements instantanés et irrésistibles, de ces coups de foudre que l'on peut grouper sous le nom d'inspiration. On les retrouve à tous les degrés de la hiérarchie physique ou mentale. Comme ils ont une lâcheté de routine, les doigts du peintre ont aussi une vertu d'inspiration. La main a des bonheurs. Elle fait des trouvailles.

* * *

L'inspiration est un choc ; comme l'émotion, comme l'attention brusquement fascinée. Il y a rupture d'équilibre et réadaptation, systématisation nouvelle. Le rythme de la vie s'interrompt. Un rythme nouveau surgit. Un train d'opérations mentales s'arrête ; quelque chose de nouveau entre en action.

Ainsi un état affectif plus ou moins violent, qui peut aller jusqu'à l'enthousiasme ou l'enivrement, et un brusque afflux d'idées et d'images qui s'impose à la conscience.

Beaucoup d'artistes nous ont décrit sous forme dra-

matique cette crise d'enthousiasme (1) : il y a là-dessus un célèbre passage de Nietzsche (2).

Cet état d'excitation générale, qui accompagne souvent l'inspiration, parfois se diffuse dans les différents plans sensoriels ; c'est un de ces phénomènes d'irradiation que nous avons déjà signalés. Ainsi Hebbel et H. de Kleist entendaient des mélodies ; Flaubert voyait des couleurs (3).

Il n'y a pas lieu d'opposer l'inspiration à l'exécution. L'inspiration peut reparaître au cours de l'exécution. Il y a des artistes chez qui l'exécution n'est qu'une succession d'actes d'inspiration. C'est trop styliser que de confier la naissance de l'œuvre à une force spontanée et son développement à une faculté réfléchie. C'est trop styliser que de détacher l'inspiration, comme une faculté merveilleuse, de tout le fonctionnement mental. Il faut la réintégrer dans l'ensemble de processus d'où elle émerge.

On peut opposer en gros le développement rectiligne du travail réfléchi et le progrès lent et régulier de la maturation normale — qui ont pourtant l'un et l'autre leurs à-coups et leurs phases assez tranchées — à cette invention de primesaut. La vérité est, qu'au cours du travail réfléchi, il y

(1) Voir par exemple les citations de Grillparzer et de Richard Dehmel dans Müller-Freienfels, t. II, p. 147. Vigny écrit : « Le bonheur de l'inspiration, délire qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La volupté de l'âme est plus longue... L'extase morale est supérieure à l'extase physique. » *Journal d'un poète*, 42 ; voir Binet, *Année psychologique*, t. I, p. 68.

(2) Werke, *Taschenausgabe*, X, aph. 800 ; voir aussi Ch. Maurras décrivant l'état lyrique : « Une effusion d'ivresse... une foi obscure... une possession... une obsession... une masse puissante de sonorités qui vient de beaucoup plus loin que son être. » (*La musique intérieure*).

(3) Müller-Freienfels, t. II, p. 148. On trouve des faits analogues de diffusion dans tous les ordres d'inspiration. Des photismes, par exemple, accompagnent souvent la sensation d'afflux dynamogénique qui se rencontre dans la glossolalie ; v. Lombard, *Glossolalie*, p. 113.

a souvent des moments privilégiés, des périodes d'accélération, des instants d'illumination, et, en sens inverse, des temps morts, des espaces neutres. Le progrès lent est traversé de poussées brusques et de succès instantanés, de paliers et de crises. Le travail lent et réfléchi connaît aussi le sentiment — peut-être moins fréquent et moins vif — de l'assistance étrangère.

L'inspiration met en jeu la puissance créatrice de l'esprit, aussi bien sous la forme de la synthèse brusque et instantanée que sous celle de la maturation lente.

En somme cette productivité est l'état normal de l'esprit. L'esprit est création continuée. Créer ou recréer, telle est sa formule. Nous savons que nos images et nos souvenirs ne restent pas immuables en nous. Rayées et effacées par le temps et le désintérêt, rendues indécises par leur contamination réciproque, schématisées par l'habitude, elles sont sans cesse restaurées et reconstruites par notre affectivité et notre esprit. Notre savoir les supporte et au besoin les reconstruit. Les souvenirs d'une vie ne sont pas son histoire. Ils sont l'œuvre originale d'un artiste caché. L'histoire se fait contre ce roman dans la mesure où notre esprit s'exerce sur le monde intérieur, comme dans la science il s'exerce sur le monde extérieur. En dehors de ce contrôle sévère qu'instituent la conscience morale et la probité scientifique, la transformation des images reflète la vie de l'esprit où elles évoluent.

Il y a des préparations lentes ; il y a des actualisations immédiates, des intuitions brusques. Et, à vrai dire, à partir d'un certain moment il n'y a que cela. Le travail prélimi-

naire a préparé les éléments, fait un choix. Puis tout à coup le rapprochement fécond se fait. C'est le propre de toute synthèse de n'exister qu'au moment où elle se fait.

Il y a dans la conscience des synthèses nouvelles que n'explique aucune préparation ou maturation. La création proprement dite est précisément cela ; elle est instantanée ; elle implique, si l'on peut dire, une actualisation brusque de l'intelligence. L'esprit est éminemment capable de se dépasser soi-même et de fabriquer des idées supérieures aux éléments qui les ont préparés. C'est là un fait, et à la limite, pourrait-on dire, toute création ne suppose qu'elle-même. Mais il y a aussi dans bien des cas, nous l'avons vu, un travail intérieur vaguement senti, l'incubation devinée, la maturation que l'on peut surprendre.

Cette synthèse créatrice, nous l'observons dès le début de la vie mentale. C'est une appréhension synthétique qui construit des ensembles organisés et par qui se forme la perception. Or, la conscience n'aperçoit jamais qu'une faible partie de cette organisation mentale et sentimentale, et cette faible partie est supportée par une architecture qui nous échappe : comme en témoigne la pensée sans image ou l'existence de la mémoire.

L'inspiration est donc préparée et utilisée par le travail conscient et réfléchi et par l'habitude qui maintient et prédispose. Elle repose sur un système d'automatismes, qui, construits par nous, sont à notre disposition, et sur un fond de génialité naturelle. Il y a des natures ingrates ; il y a des natures élaboratrices et fécondes qui s'expriment en mouvements subits et inattendus.

Ainsi alternent la préparation, l'effort, et la spontanéité

naturelle ; et fort heureusement, car, si productif que soit le travail, il est bien condamné à ne trouver que ce qu'il cherche, alors que pour trouver il faudrait chercher autre chose ; et ce qu'il cherche, il le cherche souvent par des moyens et des méthodes qui ne permettent pas de le trouver. C'est ce qui donne tant de valeur à ces périodes d'interruption du travail, où achève de s'accomplir la formation d'une habitude ou d'une œuvre.

L'interruption permet la disparition des associations gênantes, des habitudes inefficaces, des fausses manœuvres, des tâtonnements mal dirigés. Toutefois on ne peut pas s'en tenir à ce seul principe. On a souvent expliqué l'apparition brusque d'une solution dans la conscience, après suspension du travail, par l'effet du repos, par la fraîcheur de l'esprit qui s'est détendu. Mais, si cette explication convient fort bien aux cas où le travail, repris après interruption, progresse vite et accuse l'effet réparateur du repos, ou bien à ceux où la recherche même et le travail créent comme une inhibition, où, prisonniers d'un système d'idées, nous sommes incapables de trouver quelque chose qui n'y soit point contenu, elle convient beaucoup moins à ceux où l'objet, laissé de côté, se présente subitement en pleine clarté à la pensée occupée à autre chose. Ici nous ne revenons pas au problème, c'est lui qui revient et apporte la solution. Nous avons vu par d'autres faits qu'en bien des cas il a continué de subir une élaboration subconsciente. La maturation lente et subconsciente témoigne ici en faveur du caractère proprement psychologique de l'actualisation brusque

Cette puissance créatrice, c'est l'esprit lui-même. Il nous fournit de toute notre pensée. Mais certains de ses produits

affleurent à la conscience avec ces caractères particuliers qui constituent précisément l'inspiration : interruption, disproportion. C'est leur aspect extraordinaire qui les impose et leur donne l'air de venir d'ailleurs.

* * *

L'inspiration c'est aussi la révélation inattendue d'un autre nous-même. Le Moi, c'est *l'habitude du Moi*. L'unité du Moi se maintient au sein d'une large zone de pluralité psychique, par simplicité naturelle, par effort volontaire, par indifférence. Mais sous le fantôme familier créé par la nature, par l'habitude, l'orgueil, la paresse, il y a les virtualités, les complications, les profondeurs.

La conscience, c'est, comme on l'a dit, le Moi ordinaire orienté vers l'action, l'adaptation commençante vers la vie animale et sociale. Elle se condamne à n'apercevoir qu'une bien faible partie de la personne. Tout ce qu'on a appelé le Moi profond lui échappe.

Dans des conditions favorables, quelques-unes de ces virtualités émergent, comme une révélation de soi-même à soi-même.

* * *

Nous voyons donc apparaître ici les notions capitales qui nous permettent d'expliquer à la fois le conscient et l'inconscient.

Nous savons que la subconscience, c'est d'abord de la conscience diminuée : par exemple le halo, la frange qui

entoure à tout moment le point de regard de la conscience.

C'est ensuite la conscience virtuelle : tout ce que nous conservons, tout ce que nous préparons, tout ce que nous inventons : ce que Ribot appelle le subconscient statique et le subconscient dynamique.

C'est enfin la conscience dissociée. Notre personnalité est soutenue et supportée par des sous-personnalités que nous ignorons, que nous négligeons, que nous refoulons. Comme nous le disions tout à l'heure, notre Moi se dessine au sein d'une pluralité psychologique.

CHAPITRE VII

LA PSYCHOLOGIE NÉO-THOMISTE

Peut-on parler d'une psychologie néo-thomiste ? On peut, du moins, constater que le mouvement de ce nom (1), visant à édifier une nouvelle « Somme », qui soit en accord, dans la mesure du possible, avec les méthodes et les résultats de la science moderne, réserve dans son programme une place de plus en plus importante aux études psychologiques. Sans doute les travaux qui ont déjà paru sont plutôt « raccordés » au mouvement qu'ils n'en sont véritablement sortis. Sans doute encore s'agit-il avant tout de montrer que les conquêtes les plus récentes du laboratoire et de la pathologie mentale ne font que confirmer les vues d'Aristote, approuvées ou approfondies par saint Thomas d'Aquin. Peu importe d'ailleurs. Nous sommes, ici encore, en présence d'une « hypothèse de travail » et nous devons nous borner à la juger à ses fruits.

Conformément à l'esprit encyclopédique du thomisme, le domaine de la psychologie est double, il comprend la *psychologia experimentalis* et la *psychologia speculativa*. L'une et l'autre sont cultivées simultanément avec une égale ardeur, et souvent par les mêmes hommes. Ainsi le R. P. Frœbes, de la Société de Jésus, qui a publié en alle-

(1) Voir sur la Renaissance thomiste, la notice de Jean Baruzi (vol. I, p. 196-200). Sur la philosophie thomiste, Cf. les ouvrages de E. Gilson.

mand un traité de psychologie expérimentale en deux gros volumes — « le meilleur livre de ce genre » au dire de M. Dwelshauvers (1) — vient de faire paraître, en latin, une *Psychologia speculativa*. Celle-ci, dont le nom indique suffisamment le caractère, n'est cependant pas étrangère à la *psychologie scientifique*, pas plus que la *philosophia perennis* ne saurait demeurer à l'écart des découvertes et des progrès de la Science en général. Dans son fond le système thomiste est indestructible, mais il s'adapte aux conditions nouvelles, il s'assimile les résultats obtenus, au besoin il contribue à les étendre. Tel est l'esprit même de l'œuvre philosophique du cardinal Mercier, aussi bien que de l'enseignement que donne, à Louvain, l'Institut supérieur qu'il a fondé (2). Mais il anime également des publications et des recherches d'une portée plus restreinte, comme le livre sur l'*Habitude*, de M. l'abbé Roland-Gosselin, ou l'étude du R. P. Gillet sur les *Éléments psychologiques du caractère moral d'après Aristote* (3), ou encore le *Manuel de psychologie expérimentale* du R. P. La Vaissière, et la partie du *Manuel de philosophie thomiste*, de Henri Collin, qui est consacrée à la psychologie.

E. PEILLAUBE

Le R. P. Peillaube est professeur de psychologie et doyen de la Faculté de philosophie à l'Institut catholique de Paris. Il a publié, en 1895, un important ouvrage intitulé *Théorie des*

(1) G. Dwelshauvers, *Traité de Psychologie*, Paris, Payot, p. 664.

(2) *Ibid.*, p. 665.

(3) *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, I, 1907.

concepts : existence, origine, valeur (Paris, Lethielleux (1) et, en 1910 *Les Images : essai sur la mémoire et l'imagination* (Paris, M. Rivière), qui est une des études les plus complètes et les plus vivantes qui aient paru sur ce sujet. Il a fondé en 1900 la *Revue de Philosophie*, à laquelle il a fourni de nombreux articles dont plusieurs se rapportent à la psychologie ; en 1906, la *Bibliothèque de philosophie expérimentale* (12 volumes parus), et, plus récemment, les *Cahiers thomistes*. Enfin, en 1926, a été publiée sous sa direction une *Initiation à la Philosophie de saint Thomas* (M. Rivière), dont les parties consacrées à la psychologie thomiste permettent de comparer cette psychologie avec celle de notre temps et de voir dans quelle mesure elles concordent. Si nous n'en donnons pas d'extraits, c'est que ces exposés sont presque exclusivement des résumés de la doctrine de l'Ange de l'École. Il y est fait rarement allusion aux théories modernes. Au contraire, dans le livre sur *les Images*, les analogies ou les rencontres sont, à plusieurs reprises, nettement indiquées, comme on le verra par les fragments que nous publions.

Le point de vue du R. P. Peillaube nous semble assez bien indiqué par le titre paradoxal qu'il a donné à sa Bibliothèque. On a quelque peine, lorsqu'on donne à chacun de ces deux mots un sens précis, à imaginer une « philosophie expérimentale ». Mais sans doute devons-nous entendre par là une somme philosophique, où l'expérimentation et la spéculation aient leur part, mais soient également subordonnées à la Vérité révélée.

Les phénomènes psychologiques se présentent sous deux aspects. En tant qu'ils sont en rapport avec l'unité spirituelle de la vie mentale, ils sont étudiés par la psychologie rationnelle, mais leurs manifestations sensori-motrices ne doivent pas être négligées : elles sont l'objet de la psychologie expérimentale. Quelle est la relation entre ces deux disciplines ? La première s'attaque aux problèmes que la seconde soulève mais ne veut ni ne doit résoudre. « La psychologie expérimentale se livre à des analyses pénétrantes de nos états de conscience ; mais elle excite notre curiosité plus qu'elle ne la satisfait. Elle « sue la métaphysique à chacune de ses articulations. » Nous voudrions connaître la nature de notre vie intérieure, de la conscience, des rapports de l'âme et du corps.

(1) Une deuxième édition entièrement refondue, mise au courant des dernières recherches, est en préparation.

Sommes-nous libres et responsables de nos actes. Notre âme est-elle immortelle ? Que signifie le rôle que nous jouons ici-bas ? Ces questions ne sont pas du ressort de la psychologie scientifique (1). »

FRAGMENTS

I. — Temps abstrait et temps concret (2)

Il convient de distinguer le *temps abstrait* de la réflexion et le *temps concret* de la perception et de la sensation.

Le temps abstrait est indépendant de la nature des phénomènes qui se succèdent et de tout mode particulier de succession. Il est la durée successive pure. Isolé par l'esprit de tout ce qui individualise la durée, il présente les caractères d'universalité, de nécessité et d'infinité : universel, il peut subsumer toutes les successions particulières ; nécessaire, il fait abstraction de l'existence contingente ; infini, il se prolonge au delà de toute limite de la durée. Conçu à part du mouvement dont il a été abstrait, il « ne peut ni être mesuré, ni servir de mesure (3) ». Malgré son fondement dans la réalité successive et continue, il n'existe que dans l'esprit qui divise la succession en parties « actuelles » et y distingue les notions d'*avant* et d'*après*, de *prius* et de *posterius*. C'est bien un concept du temps de ce genre qu'avaient Aristote, saint Thomas et nombre d'autres philosophes, lorsqu'ils dissertaient sur la durée successive, sur les « ins-

(1) *Initiation à la Philosophie de saint Thomas*, p. 4.

(2) *Les images*, p. 321-325.

(3) Désiré Nys : *La notion de temps d'après les principes de saint Thomas d'Aquin*, Louvain, 1898, p. 64.

tants », sur les « indivisibles ». Dans leur conception de la durée temporelle, le passé n'étant plus et le futur n'étant pas encore, ces deux parties du temps ne peuvent exister; et, comme dans le présent il est toujours loisible de distinguer des parties et dans ces parties d'autres parties, le présent lui-même ne saurait exister sans faire coexister les parties dont il se compose, c'est-à-dire sans cesser d'être de la durée et devenir de l'espace. Du présent, il ne peut exister que le *nunc* ou l'*instant* qui est « indivisible » : « *Tempus non habet esse extra animam nisi secundum suum indivisibile* (1). » L'instant joue le même rôle dans la genèse du temps que le *point* dans celle de la ligne. « *Sicut punctus se habet ad lineam, ita se habet nunc ad tempus* (2). » Principe de la ligne, le point n'a pas de dimension, c'est un indivisible. Il en est de même de l'instant : considéré en dehors de toute succession, de tout écoulement, de tout flux, il unit et fait exister les parties du temps ; il est le terme du *prius* et le principe du *posterius*. Mais il n'a rien de la nature du temps, puisque, pour le concevoir, on a dû extraire du temps la succession. Il en résulte que le temps *n'est* jamais, mais qu'il *devient* toujours, contrairement à Dieu qui *est* toujours et ne *devient* jamais. L'essence du temps est dans le *devenir*, ou encore dans l'instant envisagé, non plus dans son existence ou sa présence, mais dans son flux perpétuel, dans sa fuite continue.

Cette conception du temps, qui est une des plus importantes de l'histoire de la philosophie, peut servir de document pour saisir sur le vif à quel genre de notions appartient le temps abstrait.

(1) Saint Thomas : *Phys.*, l. IV, lect. 20.

(2) *Idem.*, *Opusc. de Instantibus*, ch. II.

Le *temps imaginaire* est aussi un temps abstrait du mouvement ; l'imagination lui donne une forme concrète en le représentant comme une sorte de milieu indéfini, homogène, analogue à l'espace, rempli par des successions, tandis que l'espace est rempli par des coexistences.

Le *temps concret* est une notion que le raisonnement précise, mais qui précède la réflexion et l'abstraction : ses éléments sont empruntés aux données des sens. Si, pour saint Thomas, par exemple, le temps abstrait est le résultat de l'analyse mathématique et métaphysique, le temps concret dérive, pour lui, d'un fait élémentaire de sensibilité. Les sens perçoivent le présent : *sensus est præsentis* ; l'« estimative », sorte de raison particulière et sensible, perçoit le passé : *ratio præteriti, quam attendit memoria, inter hujusmodi intentiones [æstimativæ] computatur* ; l'attente est le pressentiment de l'avenir (1). Suivant le langage d'Albert le Grand, le temps est *senti* dans le présent quand l'événement est présent, il est *senti* dans le passé, quand l'événement passe ; il est *pressenti* dans l'avenir quand l'événement approche. « Les chèvres et les brebis retournent à la bergerie, connaissant la bergerie où elles ont habité dans le passé, et les fourmis se rassemblent dans leurs trous, pressentant la pluie dans l'avenir (2). » Ce sentiment de la durée est une perception obscure : *hoc est obscure percipere tempus* ; mais elle est suffisante pour une vie inférieure de sensations et d'images. Dans la pensée de l'Ange de l'École, le point de départ de l'évolution du temps se trouve dans le présent perçu ; la comparaison des sensations entre elles dégage,

(1) Saint Thomas, I, q. LXXVIII, a. 4, c.

(2) *De Memoria*, tract. I, § c. 2.

au regard de la conscience stimulée par les besoins de la vie animale, ce que la raison dénommera ensuite passé et futur.

La psychologie expérimentale cherche de même l'origine du temps abstrait et rationnel dans le temps concret et sensible, et l'origine de ce dernier dans la perception ou même la sensation du *présent*. Ici, comme ailleurs, c'est plutôt dans la direction péripatéticienne que travaillent les psychologues contemporains. Ils se demandent si le *présent*, au lieu d'être une simple limite mathématique, n'aurait pas une certaine épaisseur de durée et ne serait pas *donné* dans la *sensation*. Le présent, pour eux, n'est plus insaisissable, et l'on ne peut plus dire :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Les recherches scientifiques ont, en effet, démontré que le moment présent occupe une durée. Quand on demande à un sujet de dire ce qui s'est passé en un moment, il en décrit en réalité plusieurs. L'esprit considère comme présent un phénomène qui, pour le savant, occupe une durée considérable ; et de même qu'il transforme des centaines de vibrations en une seule note, il transforme de même un grand nombre de mouvements en un seul. Le *présent psychologique* est divisible par l'analyse rationnelle en une multitude de *présents mathématiques*, mais il n'est pas divisé : c'est un présent continu, concret, empirique, sensible, toujours rempli par quelque événement : le temps vide n'existe pas. Toutes les fois que nous croyons avoir affaire à un temps vide, nous nous faisons illusion. Le temps est toujours intégré

à des événements qu'on apprécie et qu'on mesure. Nous apprécions d'abord le retentissement des derniers phénomènes qui se sont joués sur le théâtre de la conscience ; en un sens, on entend le silence et on perçoit l'obscurité. Si le silence et l'obscurité se prolongent, nous écoutons notre respiration, que nous sentons s'élever et retomber, nous percevons les battements du cœur au rythme court et précipité, nous saisissons au passage des fragments de mots et de phrases qui traversent l'esprit. Et si le silence et l'obscurité se prolongent trop, nous apprécions, non plus des rythmes précédents, mais des sensations de fatigue, de faim, de soif, et autres sensations organiques qui constituent la conscience du corps. C'est par ces dernières sensations que nous apprécions l'heure du repas ou, au réveil, le temps que nous avons dormi. Elles ont même une influence, qu'il ne faut d'ailleurs pas exagérer, sur notre perception de la durée en général. M. Revault d'Allonnes cite le cas d'une malade qui, devenue peu sensible à la faim, à la soif, à la fatigue, etc., appréciait mal le temps : elle ne sentait plus le temps, sa perception de la durée était affaiblie (1).

II. — Le sentiment du passé (2)

Nous devons distinguer une double localisation des souvenirs dans le passé : la localisation *directe* par la *perception* et la localisation *indirecte* par les *points de repère*.

(1) Revault d'Allonnes : *Rôle des sensations internes dans les émotions et dans la perception de la durée*, dans la *Revue philosophique*, 1905, II, p. 592.

(2) *Les Images*, p. 335-338.

La première connaissance que nous ayons du passé précède la mémoire et la rend possible, comme les sensations précèdent l'imagination et la rendent possible. Saint Thomas fait de l'imagination la continuation des sens, et de la mémoire la continuation d'une faculté qui perçoit le passé et qu'il appelle « estimative ». On pourrait se demander pourquoi la mémoire serait plutôt en continuité avec l'« estimative » qu'avec les sensations et quelle raison il peut y avoir de distinguer entre la reproduction des données des sens par l'imagination et la reproduction des données de l'estimative par la mémoire. La solution de cette difficulté se trouve dans cette vue très juste que la mémoire, en tant que reproduction des faits de conscience passés, suppose la connaissance antérieure de ces faits comme passés ; et puisque, d'après saint Thomas, c'est une des fonctions de l'« estimative », d'apprécier le passé en tant que passé, la mémoire doit être le prolongement de l'« estimative ». Le processus de l'« estimative », faculté commune à l'homme et à l'animal, plus parfaite cependant chez le premier où elle prend le nom de « cogitative », sorte d'imitation sensible de la raison, consiste dans la comparaison, *collatio*, des sensations ou intuitions immédiates ; d'où résulte une estimation de l'utile, du nuisible et du passé. La connaissance primitive du temps est, chez saint Thomas, une connaissance essentiellement concrète et pratique, où les éléments affectifs jouent un rôle important. Le présent est saisi par les sensations, le passé par une comparaison des sensations, comparaison opérée par la même faculté qui saisit l'utile et le nuisible ; le futur se révèle dans l'attente.

La psychologie expérimentale admet aussi, antérieurement

à la reproduction du temps par la mémoire proprement dite, une connaissance primitive du passé.

Nous avons vu que le « présent sensible » est une donnée de la perception immédiate et qu'il occupe une durée qui ne dépasse pas douze secondes, même pour les psychologues les plus généreux.

Les deux autres parties du temps, le passé et le futur, sont également *perçues*. Sans doute, notre perception immédiate de la durée s'étend très peu en deçà et au delà du « présent sensible » ; elle atteint cependant un « passé sensible » et un « futur sensible ».

Le sentiment de la durée *présente* imprègne chacun des instants successifs de la conscience. Le contenu qu'enveloppe cette durée est un flux constant, un écoulement continu d'événements, qui apparaissent à un de ses bouts, qui la traversent et qui disparaissent à l'autre bout. « Successivement, dit M. William James, on sent de chacun d'eux « qu'il n'est pas encore arrivé », ou « qu'il est presque arrivé », qu'il « ne fait que de passer » ou « qu'il est passé ». Le présent, lui, demeure, tandis qu'ils passent, et ne change pas tandis qu'ils changent : « Il est l'intuition de durée qui éclaire leur traversée à peu près comme un arc-en-ciel immobile illumine une chute d'eau (1). »

Le sentiment du temps passé est donc un sentiment présent. Nous percevons un passé immédiat en continuité avec le présent, en train de disparaître ou venant de disparaître du regard de la conscience. En associant de très courtes durées semblables, on peut localiser directement quelques

(1) *Précis de Psychologie*, ouv. cité, p. 374.

souvenirs. Pour les durées plus longues, la localisation directe devient impossible et est remplacée par la localisation indirecte que rend possible la reproduction des souvenirs. Chacun des événements, en effet, conserve, en disparaissant, une aptitude à réapparaître avec sa propre coloration de durée. Cette reproduction d'un événement passé en tant que passé est un fait psychologique tout différent de la perception directe du passé immédiat dans le présent. A la rigueur, on conçoit un être qui n'aurait que le sens du temps, incapable de reproduire une durée passée, vivant uniquement dans le présent et dans le passé et le futur immédiats.

GEORGES DWELSHAUVERS

Nommé à l'Université de Bruxelles en 1897, en même temps que M. René Berthelot, pour y réorganiser l'enseignement philosophique, M. G. Dwelshauvers y fonde un laboratoire de psychologie expérimentale où il étudie notamment les oscillations de l'attention : il propose dans ses *Recherches expérimentales de l'attention* (l'une de ses thèses de doctorat) des conclusions qui ont été reproduites par Wundt dans sa *Psychologie physiologique* et d'après lesquelles on adopta l'intervalle de deux secondes comme le plus favorable à l'établissement de l'attention dans les expériences de réactions sur impressions sensibles. Mais son autre thèse analyse les *Principes de l'Idéalisme scientifique*. De 1919 à 1925, M. Dwelshauvers enseigne à Barcelone, à l'Université Nouvelle fondée par l'Administration des Provinces catalanes : il y fonde et dirige un Laboratoire de Psychologie, dont les travaux forment le matériel expérimental du livre, *Les Mécanismes subconscients* (1 vol. 145 p., Alcan, 1926). Professeur depuis 1925 à l'Institut catholique de Paris, il y dirige le laboratoire de psycho-

logie expérimentale. Ses trois grands ouvrages : *La Synthèse mentale* (274 p., Alcan, 1908), *l'Inconscient* (388 p., Flammarion, 1916); *Traité de Psychologie* (672 p., Payot, 1928) — trahissent déjà sa volonté de ne pas se confiner dans les travaux de laboratoire. Sa *Psychologie française contemporaine* (1) nous le montre curieux de déceler les points de jonction de la philosophie et de la psychologie. Sur Nietzsche, sur Bergson (2), sur Guyau (3), sur Jules Lagneau (4), il a beaucoup enseigné ou écrit. Enfin, plus récemment, il s'est préoccupé d'établir le rapport entre le thomisme et les philosophies contemporaines (5). Il s'oriente à présent vers la psychologie appliquée et notamment la psychologie scolaire (6).

Ainsi aucun problème n'est demeuré étranger à M. Dwelshauvers, et il a pratiqué toutes les méthodes. De là une conception large, compréhensive, parfois un peu flottante, de la vie mentale. Elle rejette l'atomisme, l'associationnisme, l'explication mécaniste ; elle emprunte à l'un la notion de synthèse, à l'autre celle de la multiplicité qualitative des états de conscience, à un troisième son dynamisme ; elle explore l'inconscient, mais ne renonce pas aux lumières de la physiologie. Cependant une idée en fait l'unité, c'est celle de synthèse : révélée par les processus inconscients, elle est elle-même ce sans quoi il est impossible de comprendre la conscience. Il y a plus, et ici le pont est jeté entre la *psychologia experimentalis* et la *psychologia speculativa*, la synthèse conduit au règne des sujets, aux notions de personnalité et de liberté qui ressortissent à la psychologie rationnelle. Au demeurant M. G. Dwelshauvers ne prétend pas faire une décou-

(1) Les nombreuses contributions de M. Dwelshauvers à l'histoire de la philosophie et notamment de la psychologie française, ont leur origine dans une série de cours et de conférences de propagande pour la pensée française, organisées par l'Institut français de Barcelone. *La Psychologie française contemporaine* (256 p., Alcan, 1920) n'offre qu'une faible partie de ces études, qui constituent la valeur de 3 volumes de 400 pages, dont la crise du livre a empêché jusqu'ici la publication. Le début de ce travail considérable a été publié par les *Archives de l'Institut d'Études catalanes* (Année VI, VII, VIII, XI) supprimées à la suite de l'avènement du Directoire militaire.

(2) *Revue des Cours et Conférences*.

(3) *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1906.

(4) *Revue du mois*, 1909, *Revue de Métaph. et de morale*, id.

(5) *Paraula Cristiana*, Barcelone, 1926.

(6) Cf. *Études*, 1925, *La Psychologie et la Vie*, 1927, 1928.

verte : tout cela, affirme-t-il, était déjà dans Aristote et dans saint Thomas, la psychologie contemporaine n'a fait que retrouver la voie qu'ils avaient tracée et dont Descartes a failli détourner pour longtemps l'esprit humain.

La thèse, à coup sûr, est paradoxale, mais nous devons souhaiter qu'elle suscite des recherches, des comparaisons, des analyses précises. La psychologie ne pourra qu'y gagner.

FRAGMENTS

I. — Le réflexe graphique et l'image mentale (1)

Par ces temps de psychologie « objective », on est tenté de chercher des procédés qui permettent de constater expérimentalement les faits psychologiques sans avoir recours à la conscience du sujet, à laquelle on reproche parfois de voiler le phénomène sous le commentaire. On se plaît à citer les expériences de Pawlow sur le réflexe conditionnel comme modèle d'un enregistrement objectif portant sur les processus d'association.

Sans aucunement renoncer aux autres méthodes, qui ont fait leurs preuves et continueront à rendre de grands services, il semble légitime pour le psychologue de tenter avec prudence et critique l'emploi de l'expérimentation objective. J'ai donc, en combinant la méthode de Pawlow et les constatations déjà anciennes de Chevreul sur les mouvements inconscients qui accompagnent certaines de nos images mentales, essayé d'enregistrer un réflexe qui a l'avant-

(1) *Les Mécanismes subconscients*, Paris, Alcan, 1925, p. 64-67, 76-77.

tage de n'être point conditionnel, mais de se produire le plus naturellement du monde (1)

Des recherches poursuivies depuis près de trois ans à mon laboratoire de psychologie de Barcelone m'ont conduit à constater l'existence de mouvements non perceptibles, ou, si l'on préfère ce terme, de mouvements inconscients se produisant dans les doigts de la main, à l'insu du sujet, lorsque se forme dans la conscience de celui-ci l'image visuelle d'un corps en mouvement oscillatoire régulier ou bien l'image auditive d'une succession rythmique régulière (comme les battements du métronome).

Pour capter et enregistrer ces mouvements, j'emploie le procédé suivant : le sujet est debout, à 50 centimètres environ, devant l'enregistreur universel de Boulitte, placé horizontalement ; il tient la main commodément appuyée sur un support horizontal, fixé au chariot qu'actionne une vis sans fin et auquel le cylindre de l'enregistreur communique un mouvement de translation. Le sujet appuie contre le cylindre la pointe du crayon qu'il tient naturellement et sans aucune crispation, comme pour écrire de façon aisée et légère. La pointe du crayon dessine de manière lisible les oscillations des muscles des doigts. Or, la ligne ainsi obtenue est, si le sujet est au repos, une ligne droite. Si je présente à la vue du sujet un corps suspendu à un fil et se balançant de manière visible, ou si je lui demande d'écouter les battements du métronome, le tracé qu'il fait inconsciemment, son attention se portant sur la sensation externe, reproduit avec netteté les mouvements extérieurs qu'il observe. Il

(1) Voir *Journal de Psychologie* du 15 avril 1925 : *Un procédé d'enregistrement objectif de l'image mentale : Le réflexe graphique.*

faut naturellement qu'il concentre son attention sur ces mouvements (pendule, métronome).

L'inscription obtenue est différente du tracé des mouvements des doigts dans les expériences sur l'émotion : dans celles-ci on cherche à obtenir des déviations, des écarts variés correspondant à la décharge émotive. Au contraire, dans mes expériences, quand les conditions mécaniques et les conditions mentales sont fixées le plus avantageusement, les mouvements graphiques inconscients enregistrent l'excitation avec une régularité mathématique ; ils suivent les mouvements du corps observé, au point de vue de l'amplitude aussi bien que de la durée. Il s'agit donc ici de réactions motrices de nature spéciale.

Ce genre de réaction, que j'appellerai le *réflexe graphique*, n'a encore été étudié dans mon laboratoire que par la *perception sensible* d'un mouvement pendulaire vu, pour celle d'une succession rythmique entendue (battements du métronome), pour une perception sensible visuelle et auditive à la fois (métronome vu et entendu), ainsi que pour l'*image représentative* (ou souvenir) de ces mêmes sensations.

Or, dans tous ces cas, le *réflexe graphique* a donné des courbes nettes et régulières, présentant des oscillations rythmiques enregistrant le phénomène perceptif à *l'insu du sujet*. La main du sujet est cachée par un écran. Le sujet ne perçoit aucun mouvement dans les doigts et, après l'expérience, il est très surpris de voir son tracé. Il est convaincu d'avoir tracé une ligne droite et croit que la pointe du crayon n'a pas dévié. Chose plus bizarre, les sujets exercés et qui sont au courant de l'expérience n'ont, eux non plus, *aucune perception* des mouvements graphiques, à tel point qu'il

m'arrive à moi-même d'interrompre subitement une expérience à laquelle je me suis soumis, en me disant qu'il est inutile de continuer, car j'ai la conviction que le crayon n'a rien tracé ; en regardant le cylindre, je suis étonné de voir le tracé des oscillations correspondant à celles du corps extérieur observé.

Autre particularité : le réflexe graphique semble indépendant de la coordination des mouvements. L'un de mes sujets, C., désirant fixer avec intensité son attention fatiguée sur les mouvements du métronome, les suivait en faisant volontairement des mouvements de la tête et du tronc : le réflexe graphique ne s'est pas produit. Il se produit peu ou disparaît presque entièrement quand l'image sensible ne se forme pas : c'est le cas pour les sujets dont l'attention est faible aussi bien que pour ceux chez qui domine la pensée conceptuelle.

(L'auteur expose un certain nombre d'expériences, puis il résume ses conclusions :)

Que nous fait entrevoir l'enregistrement objectif des images mentales obtenu dans les expériences du réflexe graphique ?

1° Qu'il existe, aussi bien pour l'écorce cérébrale que pour les autres centres nerveux, une activité de forme réflexe, et que l'excitation ne se traduit pas en représentations, mais en mouvements ;

2° Que ces mouvements sont plus complexes et plus nombreux que les mouvements d'adaptation des organes sensibles et qu'ils semblent retentir sur des groupes musculaires très divers ;

3° Que plus l'idéation se fait abstraite, plus ces mouvements tendent à disparaître ;

4° Qu'il semble par contre que l'image mentale (sensation présente et image représentative) soit régulièrement accompagnée de réflexes complètement inconscients et qu'il y a un rapport entre les propriétés de l'image et le plus ou moins d'intensité, d'amplitude et de rapidité du réflexe graphique : ici encore l'image mentale apparaît comme un mécanisme de régulation et un intermédiaire entre l'intelligence et l'organisme ;

5° Qu'il est possible, grâce au réflexe graphique, d'obtenir une mesure de l'attention et une appréciation des temps de réaction qui soient indépendantes de l'intervention consciente du sujet ;

6° Qu'entre l'image mentale et les réflexes il y a une corrélation organique qui s'explique par le fait que l'image forme un mécanisme de régulation et de coordination indépendant de la conscience. La corrélation intime entre les réflexes et les images corrobore notre thèse que c'est notre activité subconsciente à laquelle s'applique la définition du « polypier d'images, » et non à notre activité consciente, qui est essentiellement d'ordre rationnel ;

7° Enfin, que si nous comparons les résultats des expériences du réflexe graphique avec celles du chapitre précédent, certaines catégories d'images, les images visuelles particulièrement, exigent, pour se dessiner dans notre conscience, une réaction musculaire plus lente et tendent à disparaître avec des attitudes plus précipitées ; les images auditives s'accommodent plus aisément de réactions rapides, mais si notre réaction s'accélère encore, elles laissent la

place à des images musculaires et tactiles d'abord statiques puis dynamiques, telle que l'image de vitesse. Il y a donc une adaptation automatique de l'imagerie aux mouvements.

II. — Habitude et habitus (1)

Il y a certaines analogies entre l'*habitus* de saint Thomas d'Aquin et l'habitude, telle que nous l'avons étudiée, bien que l'*habitus* ait une extension beaucoup plus grande.

M. l'abbé Roland-Gosselin a pris soin de réunir, dans l'appendice de son livre sur l'*Habitude*, quelques passages essentiels de saint Thomas. Les *habitus* sont des dispositions permanentes qui soutiennent l'action et ces dispositions ont naturellement un rapport à la *fin* de l'être dans lequel elles se réalisent. Ce rapport avec la fin, avec les buts de l'être conscient, permet de dire que les *habitus* peuvent être des dispositions bonnes ou mauvaises, selon qu'elles tendent à réaliser plus ou moins adéquatement cette fin. Les *habitus* ne se rapportent donc pas à ce qu'il y a d'instinctif dans la sensibilité, ni à ce qui est passif en nous. Ils font partie du dynamisme mental.

Un autre point particulièrement important dans la doctrine de saint Thomas et auquel, comme on a pu le lire dans ce qui précède, les analyses de la psychologie comme science nous conduisent, c'est la notion de l'enrichissement, par l'*habitus*, des moyens d'action de notre nature, si les tendances qui le constituent forment un bon équilibre mental régi par la raison.

(1) *Traité de Psychologie*, Payot, 1928, p. 166-168.

Ces manières d'être et d'agir qui constituent l'*habitus* peuvent être naturelles ou acquises. Parmi les *habitus* naturels, saint Thomas, étendant le plus possible l'extension du concept, range même l'*habitus* qui consiste à avoir un corps apte à être informé par une âme raisonnable. Il semble par là vouloir englober dans cette notion toutes les dispositions qui sont au pouvoir de la volonté.

Il y fait rentrer aussi ce que nous appelons les habitudes acquises, et l'on trouve dans sa doctrine l'exposé de certains effets de l'habitude, sous les noms *d'uniformité, facilité* et *délectation*. L'uniformité signifie que si notre volonté a pris une habitude, par exemple celle de se conformer à la vertu, elle tendra à continuer dans la même disposition ; la facilité ensuite correspond à cet effet important de la loi d'habitude que nous avons signalé dès le début de ce paragraphe et qui a été étudié expérimentalement, comme nous l'avons vu. Enfin, le terme de *délectation* concerne la satisfaction que donne à l'individu l'habitude d'opérations conformes à sa nature. On ne saurait assez insister sur la pénétration des vues de saint Thomas et sur la confirmation qu'elles reçoivent des sciences expérimentales. Tout en partant des idées psychologiques d'Aristote, il est remarquable de constater combien saint Thomas les a transformées et amplifiées.

Aristote a bien établi la différence entre les *dispositions* qui, comme la santé et la maladie, relèvent de causes organiques et sont instables, et d'autre part les *habitudes* qui sont stables (ou du moins peuvent l'être) à cause de leur *objet* et de leur *organisation rationnelle*. Prenons les habitudes les plus complètes : ce sont les habitudes intellectuelles,

comme la science et la morale. Elles sont stables par leur objet : la science par la recherche des causes, la morale par sa fin qui est le bien. Elles le sont par leur organisation rationnelle également. On constate ici le caractère *actif* de l'habitude. Les dispositions, par contre, sont passives, et c'est la sensibilité et même l'instabilité des transformations de la matière qui les influencent. Il y a des habitudes qui n'échappent pas à ce danger : celles qui dépendent trop étroitement des passions. Elles ne rentrent pas dans l'équilibre rationnel et leur objet n'a pas non plus de stabilité. Voilà quelques principes simples et lucides, qui mettent de la lumière dans l'analyse des habitudes et auxquels nous avons profit de nous référer toujours.

NOTE TERMINALE

Nous étudierons dans le volume consacré à la *Sociologie* la partie de la psychologie qui a trait aux collectivités, aux foules, aux sociétés primitives, ainsi qu'aux tentatives d'explication, par la société et la vie en commun, des fonctions mentales supérieures.

Par contre nous devons renoncer, faute de place, à présenter des écrivains qui, comme Marcel Proust, se classent au premier rang des psychologues français contemporains. De même nous laisserons de côté, non sans regret, ces chercheurs inquiets qui, en dehors des sentiers battus, se vouent, selon l'expression de M. Bergson, qui les admire et les suit « avec une ardente curiosité », « à l'exploration de la *terra incognita* des phénomènes psychiques (1) ».

Enfin nous aurions voulu indiquer, au moins sommairement, dans un chapitre qui aurait eu pour titre : *La psychologie française hors de France*, comment les idées françaises ont rayonné en Suisse, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Amérique du Sud et y ont produit des œuvres, parfois dans notre langue, qui s'apparentent aux plus importantes de celles que nous avons citées et en confirment ainsi la valeur et l'autorité.

Nous devons du moins signaler, comme nous l'avons déjà fait au début de cet ouvrage pour la psychologie de l'enfant, la psychologie de l'enfant et la psychologie différentielle, l'emplacement des chapitres absents, en nous excusant de n'avoir pu éviter ces lacunes.

(1) « Fantômes de vivants » et « recherche psychique » (1913), in *Energie spirituelle* p. 65-66.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	VII
-------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

La Psychologie expérimentale et comparée	
THÉODULE RIBOT.....	5
I. — Les plaisirs morbides.....	8
II. — L'animisme infantin.....	16
ALFRED BINET.....	22
Portrait psychologique d'un homme de lettres.....	25
FR. PAULHAN.....	42
Les Impulsifs.....	44

CHAPITRE II

La Psychologie de laboratoire	
BENJAMIN BOURDON.....	56
Perception du poids et de la résistance.....	57
MARCEL FOUCAULT.....	63
Mesure de l'attention et de la fatigue intellectuelle.....	66
HENRI PIÉRON.....	80
I. — Acquisition et fixation des souvenirs.....	85
II. — Psychologie et physiologie.....	94

CHAPITRE III

La Psychologie pathologique

PIERRE JANET.....	101
I. — La dépression et l'excitation.....	105
II. — Une forme de la réaction de l'échec : le suicide..	115
GEORGES DUMAS.....	122
I. — Le mécanisme psycho-physiologique du rire...	126
II. — Le langage du rire.....	131
III. — La contagion mentale.....	135
CHARLES BLONDEL.....	139
Paranoïa et hallucinations.....	143

CHAPITRE IV

La Psychologie réflexive

FRÉDÉRIC RAUH.....	154
I. — L'évolution des sentiments.....	156
II. — Ce que pourrait être la « psychologie scienti- fique ».....	160
LÉON BRUNSCHVIG.....	163
La vie consciente.....	166
JOSEPH SEGOND.....	180
Le sentiment fondamental.....	182

CHAPITRE V

L' « Expérience intégrale » en psychologie

HENRI BERGSON.....	191
I. — Le cerveau n'est pas l'organe de la pensée....	196
II. — Explication de la mémoire et de l'oubli	203

CHAPITRE VI

La « Psychologie pure »

HENRI DELACROIX.....	210
I. — Qu'est-ce que comprendre ?.....	214
II. — L'inspiration.....	219

CHAPITRE VII

La Psychologie néo-thomiste

E. PEILLAUBE.....	229
I. — Temps abstrait et temps concret.....	231
II. — Le sentiment du passé.....	235
G. DWELSHAUVERS.....	238
I. — Le réflexe graphique.....	240
II. — Habitude et <i>habitus</i>	245
NOTE TERMINALE.....	248

Fontenay-aux-Roses. — 1929
Imprimerie des *Presses Universitaires de France*. — Louis Bellenand. — 1.261

LIBRAIRIE FELIX ALCAN

PHILOSOPHES ET SAVANTS DU XX^e SIÈCLE

Extraits et notices

I. Philosophie générale et métaphysique, par J. BARUZI. Un vol. in-8 écu.	15 fr.
II. La philosophie de la science, par R. POIRIER. Un volume in-8 écu.	15 fr.
III. Le Problème moral, par J. BARUZI. Un volume in-8 écu.	20 fr.
<hr/>	
BERGSON (H.). Durées et simultanéité. Un volume in-16.	12 fr.
— Le Rire, <i>essai sur la signification du comique</i> . Un volume in-16.	10 fr.
— L'Énergie spirituelle. Un volume in-8.	20 fr.
— L'Évolution créatrice. Un volume in-8.	25 fr.
— Essai sur les données immédiates de la conscience. Un volume in-8.	20 fr.
— Matière et Mémoire. Un volume in-8.	25 fr.
BLONDEL (Ch.). La Conscience morbide. Un volume in-8.	35 fr.
— La Psychanalyse. Un volume in-16.	15 fr.
BOURDON (R.). L'Intelligence. Un volume in-8.	20 fr.
BRUNSCHVICG (L.). L'Idéalisme contemporain. Un volume in-16.	10 fr.
— Introduction à la vie de l'esprit. Un volume in-16.	10 fr.
— L'Expérience humaine et la causalité physique. Un volume in-8.	40 fr.
— Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale. Deux vol in-8	75 fr.
DELACROIX (H.). La Psychologie de Stendhal. Un volume in-8.	14 fr.
— La Religion et la Foi. Un volume in-8.	25 fr.
— Psychologie de l'art. Un volume in-8.	50 fr.
DUMAS (G.). Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre. Un vol. in-8.	40 fr.
— <i>Traité de Psychologie, avec la collaboration de divers savants,</i>	
tome I. Un volume in-8.	50 fr.
tome II. Un volume in-8.	50 fr.
DUMAS (G.) et AIMÉ (H.) Névroses et psychoses de guerre chez les Austro-Allemands. Un volume in-16.	8 fr.
FOUCAULT (M.). Cours de psychologie.	
tome I. Introduction à la psychologie. Un volume in-8.	15 fr.
tome II. Les Sensations élémentaires. Un volume in-8.	20 fr.
JANET (D ^r P.) L'Automatisme psychologique. Un volume in-8.	20 fr.
— Névroses et idées fixes,	
tome I. Un volume in-8.	25 fr.
tome II. Un volume in-8.	45 fr.
— Les Médications psychologiques,	
tome I. Un volume in-8.	20 fr.
tome II. Un volume in-8.	35 fr.
tome III. Un volume in-8.	50 fr.
— Les Obsessions et la psychasténie, tome I. Un volume in-8.	35 fr.
— De l'angoisse à l'extase,	
tome I. Un Vêtre religieux, le croyance. Un volume in-8.	70 fr.
tome II. Les Sentiments fondamentaux. Un volume in-8.	80 fr.
PAULHAN (Fr.). La Double fonction du langage. Un volume in-16.	15 fr.
— La Morale de l'Ironie. Un volume in-16.	5 fr.
— La Fonction de la mémoire. Un volume in-16.	12 fr.
— Analystes et esprits synthétiques. Un volume in-16.	12 fr.
— Psychologie de l'invention. Un volume in-16.	12 fr.
— Les Phénomènes affectifs. Un volume in-16.	10 fr.
— Les Caractères. Un volume in-8.	14 fr.
— L'Activité mentale. Un volume in-8.	18 fr.
RAUB. L'Expérience morale. Un volume in-8.	30 fr.
RIBOT (Th.). Problèmes de psychologie affective. Un volume in-16.	40 fr.
— Les Maladies de la personnalité. Un volume in-16.	15 fr.
— Les Maladies de la mémoire. Un volume in-16.	42 fr.
— La Psychologie de l'attention. Un volume in-16.	40 fr.
— Les Maladies de la volonté. Un volume in-16.	5 fr.
— La Psychologie des sentiments. Un volume in-8.	20 fr.
— Essai sur l'imagination créatrice. Un volume in-8.	25 fr.
— L'Évolution des idées générales. Un volume in-8.	14 fr.
— Essai sur les passions. Un volume in-8.	14 fr.
— La Logique des sentiments. Un volume in-8.	14 fr.
— L'Hérédité psychologique. Un volume in-8.	20 fr.